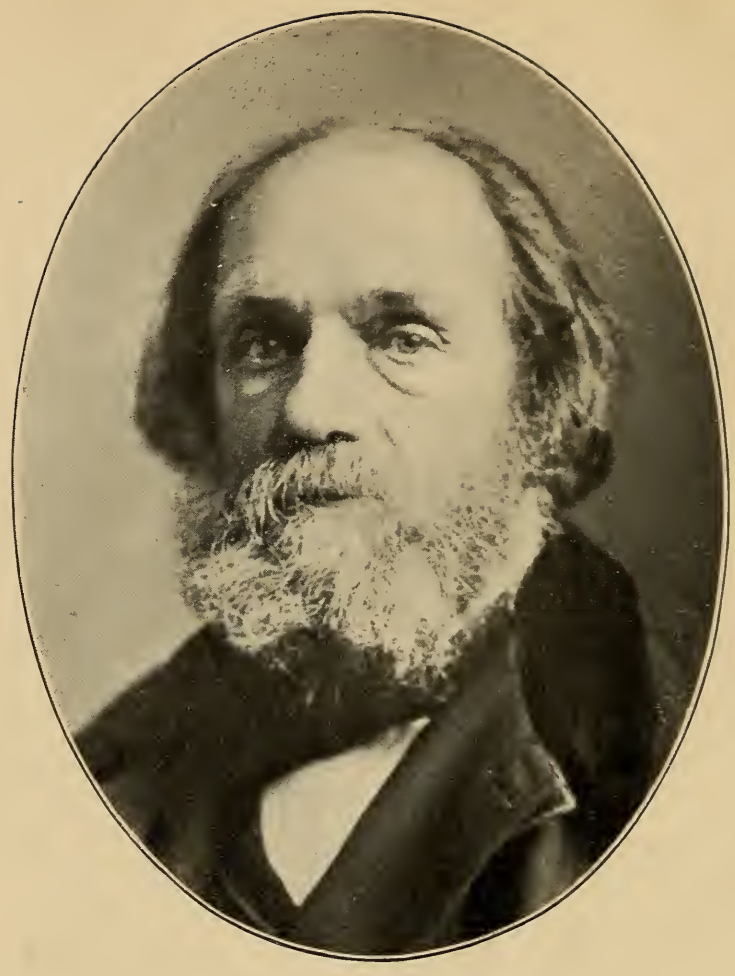
EN SON NOM

THE LIBRARY OF CONGRESS
1800

Class PS 1772
Book .I5F7
Copyright No. 1901

COPYRIGHT DEPOSIT.



Truly Yours-
Edw. E. Hale

EN SON NOM

PIERRE VALDO ET LES "PAUVRES DE LYON"

PAR

EDWARD EVERETT HALE

TRADUIT AVEC L'AUTORISATION DE L'AUTEUR

PAR

MARY PRINCE SAUVEUR

THE LIBRARY OF CONGRESS

NEW YORK
WILLIAM R. JENKINS
851-853 SIXTH AVENUE

1901

PS1772
.I5F7
1901

THE LIBRARY OF
CONGRESS,
TWO COPIES RECEIVED
DEC. 21 1901
COPYRIGHT ENTRY
Dec. 21, 1901
CLASS a XXc. No.
23371
COPY B.

COPYRIGHT, 1901, BY WILLIAM R. JENKINS

All Rights Reserved

PRINTED BY THE
PRESS OF WILLIAM R. JENKINS
NEW YORK

A MA

PETITE FILLE HORTENSE

JE DÉDIE

CETTE TRADUCTION

M. P. S.

PRÉFACE

> Quand une lecture vous élève l'esprit, et qu'elle vous inspire des sentiments nobles et courageux, ne cherchez pas une autre règle pour juger de l'ouvrage ; il est bon et fait de main d'ouvrier.
>
> LA BRUYÈRE.

Voici, mis en français, le beau roman de M. Edward Everett Hale, intitulé : *In His Name.* Le livre est traduit fidèlement, sans retranchement ni addition, ni altération aucune des pensées de l'auteur. La traductrice n'a pas voulu être traîtresse : *traduttore*, *traditore ;* et elle s'est efforcée de reproduire l'œuvre anglaise dans un livre français que les Français puissent lire sans trop s'apercevoir que c'est une traduction.

En Son Nom n'est pas un roman d'amour. Il n'y a dans le livre ni amour ni amourette, rien

qui trouble, agite ou corrompe les âmes : ni valses ni violons ; pas même une *flirtation* américaine ni une coquetterie française. La femme que M. Hale a mise au centre de son histoire, Félicie Valdo, est une toute jeune fille, charmante et angélique, qui n'a d'autre amant que le Mont-Blanc, à qui elle envoie tous ses baisers, et deux brins de duvet qu'elle confie au vent d'ouest, qui les porte pour elle au mont sublime.

C'est pour cette raison, et pour louer hautement le livre de M. Hale, qu'on a mis en tête de cette préface la pensée de La Bruyère, que nous devrions nous rappeler toutes les fois que nous ouvrons un livre nouveau, et surtout avant de recommander une œuvre littéraire quelconque à nos amis ou au public. *En Son Nom* élève l'esprit et inspire des sentiments nobles et courageux. On ne cesse de l'éprouver pendant la lecture du livre, et l'on sent bien que l'écrivain américain a fait sien cet article de foi de son héros, que tous les actes de notre vie doivent être faits *En Son Nom*, et pour le bien de nos frères.

Mais M. Hale est aussi créateur et poète, et

maître dans l'art d'écrire. Son roman n'est pas moins intéressant ni moins émouvant que les meilleurs romans d'amour, ce qui a fait dire à un bon juge, l'ancien professeur de l'Université Harvard, M. A. P. Peabody, le jour où il lut le livre : « Je n'ai jamais rien lu de meilleur. Votre livre a réveillé en moi, et cette fois avec plus d'intensité et dans un ordre plus élevé (with a higher consecration), l'émotion que j'avais éprouvée à la lecture du premier et du plus beau des *Contes de Noël* du grand romancier anglais, Charles Dickens. Vous avez supérieurement rempli votre haute mission d'éducateur des âmes, et vous avez su pénétrer au fond du cœur du divin Maître. » Et encore : « Le cadre et la disposition des scènes de votre roman sont dignes de l'histoire que vous contez, et cette histoire vous l'avez contée en artiste qui sait peindre les choses du ciel. (*)

(*) On a traduit très librement, et pauvrement, les paroles de M. Peabody. Il y a des choses que la langue anglaise dit mieux que la langue française ne puisse le faire. Les Anglais sont si familiers avec le vocabulaire de leur admirable Bible !

C'est autour du lit de Félicie, malade et empoisonnée, que se déroulent les événements du roman. L'intérêt du lecteur ne l'abandonne pas un instant. Mais cet intérêt, tendre et intense, qui s'attache à Félicie est, si j'ose ainsi m'exprimer, au rez-de-chaussée de l'œuvre de M. Hale. Il y a quelque chose au-dessus de ce rez-de-chaussée, quelque chose de grand, d'une grandeur morale et religieuse, une puissante commotion dans l'église chrétienne, une révolution sainte, bravement opérée à Lyon, au XIIe siècle, par Pierre Valdo, le véritable héros du livre. Il est mort cependant quand les aventures du roman s'accomplissent. Jamais présent, et toujours là, rappelé sans cesse à la pensée par les grands acteurs du drame, c'est lui qui règne, qui gouverne et qui inspire les *Pauvres de Lyon*.

C'est ainsi que le grand personnage du chef-d'œuvre de Racine, l'acteur divin, l'Éternel, ne vient pas sur le théâtre dans *Athalie ;* ni non plus dans *L'Aiglon* de Rostand, l'aigle fameux, qui émeut, passionne et fait mouvoir tous les personnages du drame. Et le père de Hamlet,

qui n'est qu'une apparition, un revenant, dans la tragédie de Shakespeare, n'est-il pas le personnage absent qui inquiète, encourage ou épouvante tous les autres? Et n'est-ce pas Darius, une autre ombre royale, qui apporte d'outre-tombe cette terreur tragique qui envahit le théâtre d'Athènes dans *Les Perses* d'Eschyle?

Il faut qu'un personnage soit très grand pour gouverner de la sorte les événements humains de loin, d'en-haut, ou d'outre-tombe: l'Éternel, Napoléon, le père de Hamlet, Darius. Ainsi fut grand le héros de notre histoire, Pierre Valdo. M. Hale n'a pas craint de le mettre à côté de saint François d'Assise, le plus grand des saints et des révolutionnaires religieux du moyen âge. « Pourquoi ces deux hommes ne se sont-ils pas rencontrés ! » dit-il.

En effet, Pierre Valdo et François d'Assise n'ont pas pu se rencontrer: quand l'instituteur des Franciscains naquit en 1182, l'instituteur des *Pauvres de Lyon* avait déjà accompli sa réforme, et l'avait présentée au pape Alexandre III, en 1179. Mais quel dommage vraiment qu'ils ne

soient pas venus à la même heure pour unir leurs forces et travailler *En Son Nom*, ensemble et sous le même drapeau, à l'accomplissement de leur grande entreprise, le rétablissement sur la terre du christianisme primitif, le christianisme du Christ !

Hélas ! il y eut deux drapeaux dans ces deux armées, également vaillantes dans leurs batailles pour la réforme de l'Église, et également fidèles au Dieu de l'Évangile ; et leurs chefs eurent des fortunes contraires : François fut mis après sa mort sur les autels par le saint-père, tandis que Pierre Valdo avait été anathématisé par le concile de Vérone et envoyé en exil par l'archevêque de Lyon.

Quoi qu'il en soit, et bien que les deux héros ne se soient pas connus, ils se ressemblent, et Pierre Valdo fut comme un précurseur pour le saint d'Assise.

Le roman de M. Hale m'a fait relire avec plus d'attention une des plus grandes biographies parues dans ces dernières années, l'œuvre sérieuse, savante et inspirante de M. Paul Sabatier, intitu-

lée : *Vie de saint François d'Assise.* — Il écrit : « Un véritable essai de réforme fut tenté par les Vaudois. Leur nom de *Pauvres de Lyon* fait involontairement songer à celui que saint François donnera à son Ordre. » — C'est l'Ordre des *Frères Mineurs.* Il y avait à Assise, comme à Lyon, les *Majores* et les *Minores*, les grands et les petits, le *popolo grasso* et le *popolo minuto*, les riches et les pauvres. Les deux réformateurs vouèrent leur vie aux pauvres, et voulurent que leurs disciples portassent ces noms-là : les *Pauvres*, les *Mineurs;* et tous deux ils épousèrent *Dame Pauvreté*, qui depuis le Christ n'avait retrouvé aucun époux.— « Les analogies d'inspiration entre Pierre Valdo et saint François sont si nombreuses qu'on pourrait être tenté de croire à une sorte d'imitation. On aurait tort : les mêmes causes produisaient de tous côtés les mêmes effets ; les idées de réforme, le retour à la pauvreté évangélique, étaient dans l'air ; et cela aide à comprendre le retentissement que la prédication franciscaine devait avoir en peu d'années dans le monde entier. »

« Des analogies d'inspiration,» dit le biographe

du saint. Elles sont si nombreuses, en vérité, que celui qui lit son livre est sans cesse porté à écrire sur les marges des pages : — « Et Pierre Valdo de même. »

Le jour où ils se convertirent, ils avaient arrêté leurs yeux sur le même spectacle, qui est toujours là devant nous : « Celui qui court de fête en fête, et n'a pas le cœur absolument fermé, est bien obligé d'apercevoir parfois au détour du chemin, des pauvres qui ont faim et qui vivraient des mois avec ce qu'il dépense en quelques heures pour des futilités. François les voyait et, avec sa nature impressionnable, pour un moment oubliait tout le reste. » Pierre Valdo aussi avait regardé les pauvres, et il avait senti tout juste ce que sentit le *Povero* d'Assise. — Et ils comprirent tous deux cet appel du Christ : « Si tu veux être parfait, va, vends tout ce que tu as et le donne aux pauvres, et tu auras un trésor dans le ciel ; puis viens, et suis-moi. » Et bravement ils suivirent en répondant :

Ecce adsum, Domine, ut faciam voluntatem tuam.

Quand ils furent ainsi appelés, ils comprirent que ce n'était pas au cloître que le divin Maître les envoyait pour y vivre loin du monde, dans la solitude et le repos, et y chanter dans le désert d'une cellule :

O beata solitudo !
O sola beatitudo !

Cette *Imitation de Jésus-Christ*, que devait bientôt écrire Thomas d'Aquin, est une fausse imitation de Celui qui passa toute sa vie au milieu de ses frères, vécut pour eux, combattit pour eux et les aima jusqu'à mourir pour eux.

C'est le Christ qui fut à la fois amour et vaillance, celui que Munkacsy a mis dans son grand tableau, que suivirent et imitèrent nos deux héros en se vouant tout entiers au service de leurs frères, les éclairant, les convertissant, prêchant et travaillant sans cesse ni repos pour l'amour du Christ et *En Son Nom*.

Et quand ils allèrent auprès du saint-père, l'un comme l'autre ne lui demanda qu'une chose, c'est qu'il approuvât sa résolution de mener une vie absolument conforme aux maximes de l'É-

vangile, et d'observer tous les commandements du discours divin, le *Sermon sur la Montagne.*

Le *Sermon sur la Montagne !....* Quel programme à remplir ! Nous savons tous qu'il y a dans le monde aujourd'hui un homme — il est en Russie — qui le remplit aussi bravement que le firent au moyen âge François d'Assise et Pierre Valdo. Y en a-t-il beaucoup d'autres ? Et cependant, peut-on être pape, simple chrétien même, sans vivre conformément aux maximes de l'Évangile ? (*)

Assurément, les chrétiens primitifs, le saint

(*) On va protester et crier que tout cela est de l'idéal. — Oui, mais c'est tout simplement l'idéal évangélique, cet idéal qui fut la vie réelle du Christ et de ses vrais disciples, de son temps et dans la suite des temps. Et puis, où tomberions-nous et que deviendrions-nous, si nous nous condamnions à vivre sans idéal ? L'idéal est la meilleure portion de nous-mêmes. C'est pour cela que Channing a dit à peu près ceci : « Une de mes plus grandes douleurs est de voir quelle grande distance il y a entre mon idéal et les actes de ma vie. » Et enfin, la divine folie du Christ, de François d'Assise, de Pierre Valdo, n'est pas contagieuse pour nous. Nous ne sommes plus au temps des croisades, de la chevalerie ou de la Révolution française. Ce n'est pas le héros de Cervantes qui peut nous séduire, mais prenons garde à Sancho Pança.

d'Assise, Pierre Valdo et leurs disciples sont les plus grands du royaume divin, les seuls élus, les seuls orthodoxes, les seuls qui eurent la foi, cette foi absente du monde chrétien et de la terre depuis des siècles, et dont l'absence fait pleurer le poète :

Ta gloire est morte, ô Christ ! et sur nos croix d'ébène
Ton cadavre céleste en poussière est tombé....
Jésus, ce que tu fis, qui jamais le fera ?
Nous, vieillards nés d'hier, qui nous rajeunira ?
Nous sommes aussi vieux qu'au jour de ta naissance ;
Nous attendons autant, nous avons plus perdu.
Plus livide et plus froid, dans son cercueil immense,
Pour la seconde fois Lazare est étendu.
Où donc est le Sauveur pour entr'ouvrir nos tombes ?
Où donc le vieux saint Paul haranguant les Romains,
Suspendant tout un peuple à ses haillons divins ?
Où donc est le Cénacle ? Où donc les Catacombes ?
Avec qui marche donc l'auréole de feu ?
Sur quels pieds tombez-vous, parfums de Madeleine ?
Où donc vibre dans l'air une voix plus qu'humaine ?
Qui de nous, qui de nous va devenir un Dieu ?

Ne peut-on plus espérer qu'un nouveau Messie viendra naître parmi nous ? Nous avons déjà celui qui vient d'être désigné, l'homme prodigieux dont la vigueur morale et la foi nous con-

fondent, l'auteur de *Ma Confession* et de *Ma Religion*. Peut-être est-il le précurseur du Messie attendu, et peut-être est-ce à lui qu'a pensé le biographe de saint François, quand il a écrit ces lignes : « Qui sait si personne ne se lèvera pour reprendre l'œuvre de François d'Assise ? La fureur des spéculations véreuses n'a-t-elle pas fait assez de victimes ? N'y en a-t-il pas beaucoup parmi nous qui s'aperçoivent que le luxe est un trompe-l'œil, que si la vie est un combat, elle n'est pas une tuerie où des bêtes féroces se disputent une proie, mais qu'elle est la lutte avec le divin, sous quelque forme qu'il se présente, vérité, beauté ou amour ? Qui sait si ce dix-neuvième siècle agonisant ne se soulèvera pas de son suaire pour faire amende honorable et léguer à son successeur une parole de foi virile ? » — Encore une fois, l'écrivain a dû penser au comte Tolstoï, car c'est bien lui qui a fait amende honorable pour nous et pour lui-même, et qui a légué au présent siècle « la parole de foi virile. »

L. Sauveur.

EN SON NOM

CHAPITRE I

FÉLICIE

FÉLICIE était la fille de Jean Valdo, et faisait la joie de son père et de madame Gabrielle, sa mère. Elle portait bien son nom de Félicie, car elle était heureuse elle-même et rendait tout le monde heureux. La jeune fille était partout un rayon de soleil, sous le toit paternel, sur les chantiers, dans la cour, et parmi les voisins. Son chant éveillait tous les matins son père et sa mère ; et, bien des fois, pendant que Jean Valdo était en train de conclure un marché difficile avec quelque fileur de la campagne, la seule vue de sa jolie fille traversant la cour ou le son de sa voix, qui apportait à ses oreilles quelque passage d'hymne ou un chant des croisades, lui faisait

oublier sa négociation et renoncer aux sous et aux deniers qu'il voulait avoir, comme s'il n'y avait jamais tenu.

Et Félicie faisait aussi la joie du voisinage. Elle était aimée des mendiants et des tisserands ; et il n'y avait pas jusqu'aux foulons et aux teinturiers eux-mêmes, tout bourrus qu'ils étaient, parmi lesquels elle ne pût aller et venir à sa fantaisie ; et elle pouvait tout dire à leurs femmes et à leurs enfants, et faisait d'eux tout ce qu'elle voulait... Quand les fileurs des environs venaient apporter leurs fils ou les tisserands leurs tissus, ils restaient là, sous un prétexte ou sous un autre, mais en réalité pour échanger quelques paroles avec la jeune fille. Il y avait bien des riches fermiers dans la vallée que Félicie allait voir en été ou en automne, et elle passait auprès d'eux tout le temps qu'elle voulait. — Félicie était donc la reine de la maison de son père et de tout le pays d'alentour.

Un des derniers jours de décembre, elle faisait ce qu'elle appelait son « pèlerinage » à l'église de Saint-Thomas de Fourvières. La montagne de Fourvières est une imposante éminence qui s'élève presque du milieu de la vieille ville de Lyon. Rien ne plaisait plus à la jeune fille que

de grimper lestement jusqu'à son sommet, d'où, disait-elle, elle pouvait voir bien des choses. C'était son pèlerinage presque quotidien. — Elle disait « pèlerinage » en riant, sans aucun manque de respect. — Sur sa route, elle rencontrait souvent des vieilles femmes qui allaient en pèlerinage, comme on y va encore, à l'église de Saint-Thomas (aujourd'hui l'église de Notre-Dame), qu'on supposait, et qu'on suppose toujours, avoir le pouvoir de préserver de malheurs ceux qui y font leurs prières... Félicie entrait en passant dans la petite église, prenait de l'eau bénite, se signait et s'agenouillait devant l'autel d'une petite chapelle, où se trouvait un tableau qui représentait Notre-Dame apparaissant à sainte Félicie étendue sur le sol. Là, notre Félicie récitait un Ave Maria et un Pater, et attendait un instant à genoux pour voir si son Père céleste n'avait rien à lui dire ; puis, elle se signait de nouveau, et, en passant devant le grand autel, s'agenouillait encore et se retrouvait bientôt en plein air.

C'est ce qui arrivait presque tous les jours. Cette fois-ci, Félicie resta plus longtemps que d'habitude, car, parmi les mille ex-voto suspendus dans l'église par la reconnaissance des pèle-

rins, elle en remarqua deux qu'elle n'y avait jamais vus... C'étaient deux tableaux assez pauvres, il faut bien l'avouer. Mais Félicie faisait peu de cas de la valeur artistique. Chacun d'eux représentait un miracle. Dans le premier, on voyait une jeune fille, à peine plus âgée qu'elle, qui flottait saine et sauve au milieu des débris d'un pont qu'emportaient les eaux du fleuve ; dans l'autre, un jeune chevalier à cheval restait invulnérable sous les coups de cinq terribles Sarrazins. Du sein des nues, la Sainte Vierge, une baguette à la main, détournait les lances des infidèles. Félicie ne regarda qu'un instant ce dernier tableau, mais l'autre... elle le regarda longtemps, bien longtemps...

La jeune fille avait été témoin du désastre qu'il représentait, et il avait fait sur elle une impression ineffaçable. Il n'y avait pas plus d'un an que Richard Cœur de Lion, et Philippe-Auguste de France, en route pour la terre sainte, avaient passé par Lyon, accompagnés l'un et l'autre d'une brillante escorte de chevaliers et de soldats. L'archevêque de Lyon était à cette époque prince souverain, et c'est avec toute la magnificence d'un vrai prince qu'il avait reçu les deux rois. Il y avait eu beaucoup de réjouis-

sances. Après une pompeuse célébration de la grand'messe à la cathédrale et le repos nécessaire accordé aux deux armées, il fut annoncé qu'on allait se mettre en route pour la terre sainte.

Il va sans dire que tout Lyon fut aussitôt sur pied pour voir le défilé des troupes. Les uns étaient en bateau sur le fleuve, d'autres attendaient sur la rive pour voir traverser le pont, pendant que le reste des curieux étaient allés se poster bien loin sur la route. Des jeunes filles jetaient des fleurs devant le cheval du beau roi d'Angleterre, et, bannières déployées, une procession de prêtres, revêtus de leurs riches vêtements sacerdotaux, s'avançaient en remplissant l'air du chant des antiennes. Pas un habitant de Lyon, qu'il fût jeune ou vieux, ne doutait que dans deux ou trois mois tout au plus cette fameuse armée n'entrât dans la ville du Seigneur...

Hélas ! hélas ! A peine les deux rois avaient-ils traversé le pont, accompagnés d'une partie de leur suite, que la foule qui se pressait contre les soldats, avide de voir le spectacle, sentit sous elle un tremblement qui fut affreux, — mais qui ne dura qu'un instant, — car aussitôt une arche

du pont, puis, se succédant avec une effrayante rapidité, deux autres arches s'écroulèrent, et la foule tout entière, soldats, chevaux, hommes, femmes et enfants, furent précipités dans les eaux du Rhône. La force du torrent était si grande qu'il balaya pêle-mêle les débris du pont avec la masse d'êtres humains et d'animaux qui se débattaient au milieu des eaux dans une horrible confusion. Les bateliers, qui n'épargnaient aucun effort pour sauver quelques personnes, se virent bientôt en danger de périr eux-mêmes avec les malheureux qui étaient dans le fleuve. Les deux rois tournèrent bride et galopèrent vers la rive, mais ils se trouvèrent aussi impuissants que des enfants à porter aucun secours, à donner même aucun ordre. C'est ainsi qu'en moins d'une heure ce jour de splendeur et d'espérance fut comme enseveli dans de noires ténèbres...

On trouva presque miraculeux que quelques personnes seulement eussent péri dans cette catastrophe. Mais il faut dire que beaucoup de ceux qui furent sauvés restèrent estropiés pour la vie ; et il ne se trouva pas dans Lyon une seule famille qui n'eût à conter son histoire de péril et de souffrance.

Le tableau devant lequel Félicie s'arrêta longtemps dans l'église de Saint-Thomas représentait cette catastrophe et montrait Gabrielle L'Estrange, une filleule de la mère de Félicie, sauvée, disait-on, par un miracle de la Vierge Marie. Félicie avait vu l'écroulement du pont de sa retraite sur la montagne, où elle ne courait nul danger. — Elle avait sagement pensé que même la protection de son père ne pourrait pas grand'chose pour une enfant comme elle dans cette grande foule. — Elle s'était promis de tout voir, et, alors que la foule des habitants se pressaient dans les rues pour regarder défiler les croisés, elle était perchée tout au sommet de la montagne de Fourvières, d'où elle pouvait voir chaque compagnie se joindre au cortège et entendre le son de la musique qui montait vers elle.

Comme elle était là assise et que l'armée commençait à passer l'eau, la jeune fille se sentit tout à coup frappée de l'idée de la grande catastrophe... Elle avait vu les compagnies de l'arrière rompre les rangs et se précipiter vers la rivière ; elle avait vu la poussière des débris s'élever au-dessus du fleuve, et avait entendu une confusion de voix qui criaient et appelaient

au secours. Ayant compris quelle était la catastrophe, elle s'était empressée de rentrer chez elle, pour y apprendre, hélas ! le détail de bien des infortunes... Avant le soir, on savait que Gabrielle avait failli périr et comment elle avait été sauvée.

Maintenant qu'elle se trouvait en présence du tableau qui représentait le sauvetage de sa compagne de jeu, le souvenir de ce jour, rempli à la fois de fêtes et de souffrances, revint devant ses yeux.

Elle prit de l'eau bénite, se signa de nouveau et sortit de la petite église plus pensive qu'elle n'y était entrée. La question du mal lui traversa l'esprit, et elle se demanda pourquoi la Sainte Vierge était intervenue pour sauver Gabrielle tandis qu'elle avait laissé périr tant d'autres. — Ce fut sans amertume qu'elle se posa cette question, — car elle savait qu'il y avait réponse quelque part... Comme elle continuait à gravir, et qu'elle arriva bientôt au milieu des enchantements de sa retraite, tout au sommet de la montagne, les splendeurs de ce paysage d'hiver, plus beau que jamais, pensait-elle, chassèrent de son esprit toute pensée de mort, de tristesse et de doute. Elle s'enveloppa

de son gros châle, et s'asseyant derrière un mur protecteur et sous les rayons réchauffants d'un brillant soleil, elle s'émerveilla pour la centième fois à la vue du splendide panorama qui se déroulait devant elle.

Il y en a qui prétendent qu'aucune vue en France n'égale celle-là, et je le crois facilement. Aux pieds de la jeune fille s'étendaient la riante ville de Lyon entre la Saône et le Rhône, qui se réunissent en cet endroit. Les flèches des clochers et les tours de la cathédrale et des églises, les plus hautes colonnes de fumée elles-mêmes qui montaient dans l'air tranquille, étaient bien loin au-dessous de la cime où se trouvait la jeune fille. Au loin elle apercevait d'abord de grandes fermes avec leurs granges, leurs immenses meules de foin, leurs étables et leurs vergers. Elle pouvait reconnaître et eût pu nommer celles de ces fermes où, au temps des vendanges et des moissons, elle avait fait cette année même les plus agréables visites. Plus loin, tout devenait brun, pourpre, bleu ou gris. Parfois, elle découvrait sur une colline la tour blanche d'une église ou les longs murs d'un château, tout juste assez pour savoir que des hommes et des femmes, et d'heureuses jeunes

filles comme elle vivaient là... Mais les yeux de Félicie ne se reposèrent pas longtemps sur tout cela ; car plus haut et plus loin encore, oh ! bien plus loin ! apparaissait son vieil ami... — C'était le nom que la jeune fille donnait au Mont-Blanc. — Aujourd'hui, il a sa figure rose, se dit-elle. Le soleil qui se couchait derrière elle habillait de pourpre la neige de la montagne. On ne pouvait rien imaginer de plus grand et de plus enchanteur que cette « vision, » comme l'appelait Félicie, si rare qu'elle-même ne l'avait pas vue cinq fois par an de sa retraite sur la colline. Et parmi les chanoines et les abbés indolents, et les riches tisserands de la classe de son père, et les grands trafiquants de la ville, bien peu l'avaient jamais vue cette « vision. »

— Bonsoir, cher vieil ami, dit la jeune fille en riant, comme si le mont pouvait l'entendre à quatre-vingt-dix milles de distance..., bonsoir, cher vieil ami, tu es charmant à cette heure dans ta toilette du soir, ne veux-tu pas venir à ma fête de Noël ?... Merci, vieil ami, d'être venu me voir ce soir, je me serais sentie très seule sans toi, cher vieil ami,... voici un baiser pour toi, et en voici encore un, et voici une plume pour toi, et en voici encore une !... et elle jeta au

vent d'ouest deux brins de duvet qu'elle prit plaisir à suivre des yeux, pendant qu'ils flottaient gaiement dans l'air qui les emportait vers la montagne, à l'orient... « Au revoir, cher vieil ami, au revoir ! Maman veut que je sois rentrée au couché du soleil ; ne veux-tu rien me dire ?... n'importe ! je sais tout de même que tu m'aimes.... Au revoir, au revoir. »

Et elle redescendit lestement, se disant tout en marchant que tous les hommes et toutes les choses l'aimaient, ce qui était bien vrai ; et que pour elle, en vérité, le royaume de Dieu semblait être arrivé et que sa volonté était faite sur la terre comme elle l'était au ciel... Cette espèce de nuage qu'avait apporté dans son âme la vue des calamités représentées dans l'église de Saint-Thomas s'était entièrement dissipé.

En repassant devant l'église ouverte, elle échangea un « Dieu vous bénisse » avec chacun des mendiants debout près de la porte. Et puis, longeant les murs du couvent, elle se demanda s'il était possible qu'il fît aussi beau dans ces jardins qu'il faisait dehors, et si les sœurs grimpaient au beffroi de la tour et portaient leurs yeux à l'horizon, du côté de l'orient, pour regarder son vieil ami, et si elles savaient com-

bien il était bon pour ceux qui l'aimaient... Enfin, elle continua sa descente en suivant des sentiers tortueux, connus d'elle seule et des chèvres.

Avant que le soleil eût tout à fait disparu, elle avait fait un signe de tête à Pierre le tisserand, s'était arrêtée pour parler avec Ronet le teinturier, avait pris entre ses bras et baisé les bébés jumeaux qui se traînaient avec peine le long de la route sur les pas de Marguerite, la femme du jeune Étienne ; et elle avait, pour finir, dit une bonne parole à la moitié des travailleurs et à leurs femmes. Félicie entra alors dans la cour, poussa la lourde et imposante porte de chêne, et se trouva dans le vestibule de l'opulente demeure de Jean Valdo.

Sa mère, sortant de la cuisine vint à sa rencontre, et Félicie courut vers elle pour l'embrasser comme elle en avait l'habitude. Madame Gabrielle se dit, — ce qu'elle s'était dit mille fois, — qu'aucune fille au monde n'était aussi jolie que sa Félicie ; et elle pensa que sa Félicie n'avait jamais été aussi jolie qu'elle l'était en ce moment. — C'était son habitude de la trouver toujours plus jolie. — La robe collante de la jeune fille était de fine laine blanche,

et la pèlerine, comme on commençait alors à appeler le manteau, était de laine aussi, mais du plus brillant écarlarte, et, comme elle l'avait tournée plusieurs fois autour de sa tête, on l'aurait facilement prise pour le Petit Chaperon Rouge ; et comme elle rentrait de l'air froid, ses joues brillaient de vie et de santé, et le vif éclat de son teint n'avait rien à redouter des brillantes couleurs de sa toilette. Elle était vraiment l'incarnation de la vie et du bonheur...

— Félicie, mon enfant, dit madame Gabrielle, je te cherchais, tu sais que c'est aujourd'hui la Sainte-Victoire, et je suis en train de leur donner à tous leur médecine de Noël.

— De la médecine pour moi ! s'écria Félicie, et certes l'enfant semblait avoir aussi peu besoin de médecine que les alouettes des champs...

— Sans doute, ma chérie, ai-je jamais laissé passer une Saint-Jean ou un Noël depuis que tu es née sans te donner ta médecine?... C'est pour cela que, grâce à la Sainte Vierge et à sainte Félicie, tu es aussi fraîche et aussi bien portante. J'ai donné de la gentiane à ton père et aux hommes. Toutes les femmes ont pris leur herbe de Saint-Jean, et j'ai ici une belle bouteille toute neuve, où j'ai mélangé la lavande

et le romarin que j'ai fait cuire pour toi, quand tu étais chez les Laudry.

Félicie savait par expérience qu'il était inutile de discuter cette affaire,... et puis, l'enfant était trop habituée à faire ce que sa mère voulait pour songer à jamais discuter. — Après tout, ce n'était qu'une ou deux gorgées désagréables à avaler, et elle savait qu'elle aurait après un gâteau de miel et une orange. Elle embrassa donc sa mère, courut à sa chambre pour ôter pèlerine, guimpe et ceinture, et redescendit en chantant :

De sa jolie chambre Milady descendit,
Dans la grande salle Milady s'assit,
Son tablier plein de roses en fleurs ;
Et ses doigts tressaient une couronne,
Et ses doigts tressaient une couronne.

— Mais maman ! comme il y en a !... Je n'en ai jamais pris autant !...

— Ma mignonne, tu es plus âgée à présent ; tu as passé ta seconde « climatérique. » Madame Gabrielle savait être savante quand elle le voulait.

Mais, maman, ça a un goût affreux. Ça n'a jamais eu aussi mauvais goût.

Chère enfant, bois-le d'un trait. Voici ton orange pour faire passer le goût. C'est peut-

être un peu plus fort que d'habitude... Les feuilles étaient les meilleures que j'aie jamais vues.

La pauvre enfant fit en riant une grimace de dégoût, et avala l'amer breuvage ainsi qu'on le lui commandait.

Mais aussitôt toute couleur s'effaça de sa figure pour faire place à une expression d'angoisse que sa mère n'y avait jamais vue. « O maman, maman, s'écria-t-elle ; ça me brûle, ça me brûle !... Vous n'avez jamais fait autant de mal à votre enfant. » Et, avec des sanglots qu'elle ne pouvait réprimer, elle cacha sa figure dans le sein de sa mère, en répétant : « Oh ! comme ça brûle, comme ça brûle !... »

Madame Gabrielle fut bien effrayée. Elle ouvrit l'orange à la hâte, mais Félicie n'y trouva aucun soulagement... Elle envoya chercher des huiles et de la neige, et de l'eau froide tout au fond du puits. Mais la souffrance de l'enfant ne semblait guère diminuer. Elle eut beau mettre toute sa volonté à étouffer ses gémissements pour ne pas épouvanter sa mère : les frissons qui faisaient trembler tout son corps trahissaient les souffrances de sa bouche, de sa gorge et de son estomac.

Madame Gabrielle appela Jeanne et Marie, et fit porter la pauvre enfant sur son lit. Elles l'enveloppèrent de linges chauds et réchauffèrent ses pieds et ses mains. Elles brûlèrent des gommes et des écorces pour lui en faire respirer les fumées, et essayèrent de tous les simples et de toutes les recettes de la maison. Les voisines, l'une après l'autre, furent amenées dans la chambre à la hâte et donnèrent toutes leur avis sans qu'on en trouvât deux qui s'entendissent.

Quelques-unes des applications les plus énergiques procurèrent un moment de soulagement, mais rien qu'un moment... Les larmes que Félicie ne pouvait retenir et qui coulaient le long de ses joues témoignaient du mal qui lui torturait l'estomac ; et ces affreux frissons, que madame Gabrielle avait appris à tant redouter, revenaient toutes les trois ou quatre minutes.

Plus d'une fois, elle avait envoyé à la recherche de son mari, mais aucun des domestiques n'avait pu le trouver. La nuit les avait maintenant enveloppés de ses ténèbres et Jean Valdo ne revenait pas. Ce fut alors que, prenant sur elle une responsabilité qu'elle n'avait jamais prise auparavant, elle fit appeler le jeune docteur florentin dont le laboratoire, à côté de la cathédrale,

était un sujet d'étonnement et de superstition pour tout le voisinage.

— Priez-le de venir à l'instant, Adrien ; dites-lui que ma fille est mourante et qu'il n'a pas un moment à perdre... Pour l'amour du Christ, priez-le de venir immédiatement.

« Mourante ! » — Ce mot frappa d'une nouvelle terreur toute la maison déjà consternée. On était alarmé, mais personne n'avait osé prononcer ce terrible mot, et ils se refusaient à croire que leur idole à tous, si bien portante et si heureuse il n'y avait qu'un instant, pût mourir.

Plus que toute autre, madame Gabrielle avait écarté cette pensée... Mais maintenant toute sa fière confiance dans ses simples et ses drogues s'en était allée, aussi bien que le défiant mépris qu'elle faisait éclater pour les sangsues, quand elle les rencontrait sur son chemin dans les rues. Niobé devant Apollon n'était pas plus prosternée. Elle savait que si le Florentin pouvait les assister, il fallait qu'il vînt tout de suite, et avec ce calme du désespoir qui l'étonnait elle-même, elle lui fit donc dire que sa fille était mourante...

CHAPITRE II

JEAN VALDO

COMME Giulio, le docteur florentin, descendait la rue accompagné du garçon qu'on lui avait envoyé, et d'un nègre qui portait un grand panier contenant ses médecines et ses instruments, et qu'ils s'approchaient rapidement de la maison, ils atteignirent Jean Valdo qui s'avançait sans se presser dans la même direction. Le père était encore dans une complète ignorance de l'accident qui avait frappé son enfant.

Si vous aviez dit à Jean Valdo, cette après-midi-là, pendant qu'il occupait le fauteuil de trésorier à la réunion de la société industrielle, que dans les temps à venir son nom de Valdo serait connu de tout le monde, dans tous les pays, parce que son parent, Pierre Valdo, l'avait porté, il aurait été bien étonné et vous aurait pris pour un fou. Parents, ils l'étaient sans doute, et il eût été impossible à qui voyait leurs visages, ou seulement leurs yeux, leurs barbes, ou la forme de leurs mains ou de leurs ongles, de ne pas dé-

couvrir qu'il y avait entre eux une proche parenté. « Nous sommes tous deux de la vallée de Vaux,» avait l'habitude de dire Jean Valdo quand on l'interrogeait. Mais il n'aimait pas qu'on l'interrogeât. Il s'était bien gardé de se mêler des hérésies de Pierre Valdo. « Qu'a-t-il besoin de s'occuper des prêtres ? disait-il. Pourquoi ne fait-il pas comme moi ? Je m'occupe de mes affaires et je laisse les autres s'occuper des leurs.» — Et il continuait à prospérer... Il payait le moins possible aux fileurs et aux tisserands qui lui apportaient leurs fils et leurs tissus. Il employait dans ses ateliers un bon nombre des meilleurs ouvriers de la ville et avait quarante métiers lui appartenant, tous servis par ses propres tisserands. Il fabriquait la toile de lin pour la vente plus proprement, disaient les commerçants, qu'aucun autre fabricant de Lyon ; il faisait par conséquent de brillantes affaires. « Voilà ce qui arrive, disait-il, quand on s'occupe de ses propres affaires et qu'on ne se mêle pas de celles des autres. »

Pierre Valdo, le parent dont Jean parlait avec tant de mépris et qui est connu aujourd'hui partout où la religion chrétienne a pénétré, avait été un marchand florissant de Lyon. Mais Pierre

Valdo n'était pas un de ces hommes qui vont à la messe simplement parce que les prêtres le commandent. Il y allait parce que Dieu avait été bon pour lui et pour les siens et qu'il voulait témoigner sa reconnaissance. Il aimait à aller faire ses prières avec les autres et au même lieu qu'eux. Dans son enfance, sa mère lui avait appris à lire, et il avait toujours eu depuis une passion pour la lecture ; et comme un jour un livre en parchemin lui tomba sous la main, lequel se trouva être un exemplaire latin des quatre Évangiles, il se mit à l'œuvre pour le lire, l'admira et en jouit plus qu'on ne puisse dire. L'abbé Jean de Lugio, l'ecclésiastique qu'il connaissait le mieux, honnête homme et humble prêtre, voulut bien l'aider à lire le latin. — Dans ce temps-là, la différence entre le latin et la langue romane, que parlaient la moitié des clients de Pierre Valdo, n'était pas si grande qu'il lui fût difficile d'arriver à comprendre le livre qui l'avait tant frappé. Quand Jean de Lugio vit combien de plaisir Pierre Valdo trouvait dans cette lecture, il lui montra d'autres parchemins renfermés dans la sacristie, lesquels contenaient les lettres de saint Paul et le livre de la Révélation. Et bientôt Pierre eut aussi pris connais-

sance de l'Ancien Testament tout entier, et lut avec le bon prêtre quelques passages de la Loi mosaïque.

Qui sait si cette connaissance de la Bible eût jamais exercé une influence durable sur Pierre Valdo sans le terrible accident qui laissa sa trace dans sa vie entière? Les marchands de son quartier de la ville se réunissaient très souvent à de petites fêtes, dans lesquelles ils étalaient à la fois leur hospitalité et leur richesse par l'élégance du service, la recherche des mets et le choix des bons vieux vins. Quelques-uns d'entre eux étaient réunis un soir à un de ces banquets dans la maison de Robert le Gascon. Ils avaient soupé copieusement. Le vin avait coulé abondamment et l'un d'eux, aimé de tous, venait de chanter un de ces chants d'amour qui abondent dans les romances de l'époque. Les applaudissements firent trembler les verres, et plusieurs des convives demandèrent à Gautier — c'était le chanteur — de répéter sa chanson, mais, on ne sait pourquoi, il refusa de le faire. Aussitôt qu'il eut dit non, Guillaume Jal, un vieil et intime ami de Pierre Valdo, qui était assis à côté de lui, se leva et dit en éclatant de rire :

— Vous la chanterez, Gautier ; et frappant la

table du poing, il ajouta avec un affreux blasphème : « vous la chanterez, ou je ne boirai jamais plus une goutte de vin. »

A peine le blasphême fut-il sorti de sa bouche que les souffrances de l'agonie se peignirent sur son visage... Il sembla un moment vouloir se retenir à la table, puis il tomba mort sur le plancher...

A partir de cette heure, Pierre Valdo fut un autre homme. Pendant la nuit d'horreur qui suivit cette scène de profanation et d'orgie, et au milieu de ses vains efforts pour consoler la veuve à qui on venait de rapporter le corps de son mari, et les pauvres enfants qu'on avait tirés de leurs lits pour leur faire voir leur père, Pierre Valdo eut le temps de se retourner vers le passé et de regarder dans l'avenir... Il le fit : et, dès lors, la lecture des Évangiles ne fut plus pour lui un simple amusement littéraire. Il les copia pour son propre usage, et les traduisit pour l'usage des autres. Il découvrit que d'autres hommes, aimant Dieu et désireux de trouver la vérité, avaient déjà compris ce qu'il commençait à comprendre, c'est-à-dire que le peuple tout entier avait le droit d'entendre les paraboles, les Psaumes et les paroles du divin Maître. Plusieurs de

ses clients, tantôt l'un, tantôt l'autre, lui rapportèrent des différentes villes où ils avaient voyagé certains passages des écrits de saint Paul, de saint Mathieu et de saint Luc, qui avaient été traduits en langue vulgaire. Sa maison et ses ateliers devinrent le rendez-vous des hommes qui cherchaient à vivre dans la pureté et la simplicité. Quant à lui, après cette horrible nuit passée près des enfants orphelins et de leur mère, il résolut de donner aux pauvres tout ce qu'il possédait... Quiconque, à Lyon ou dans les environs, était dans le besoin venait lui demander conseil et assistance. A ceux qui avaient faim il donnait de la nourriture, et tous trouvaient en lui un ami...

Presque tous les marchands qui étaient avec Pierre Valdo pendant cette nuit s'unirent à lui pour assister ceux qui étaient dans le besoin. On commença à les appeler et ils s'appelèrent eux-mêmes les *Pauvres de Lyon.*

Leur religion n'était pas nouvelle; ils l'avaient trouvée dans les paroles de notre Sauveur au jeune noble, à Pierre le pêcheur, à Marie-Madeleine. Ils furent si touchés de ces paroles qu'ils se mirent aussitôt à les lire à tous ceux qui venaient leur demander assistance, et s'empressè-

rent de les transcrire dans la langue du peuple ; et ils en donnaient des exemplaires à tous ceux qui voulaient bien se charger de les distribuer dans les campagnes.

Presqu'à la même époque, saint François d'Assises fut amené d'une manière très analogue à donner tous ses biens aux pauvres et à prêcher l'évangile de la pauvreté. — Pourquoi ces deux hommes ne se sont-ils pas rencontrés !... Hélas ! il ne semble pas qu'ils se soient jamais connus, même de nom...

Dans ce temps-là, Lyon était gouverné par la grande corporation religieuse connue sous le nom de *Chapitre de Saint-Jean*, laquelle était soumise à l'autorité de l'archevêque, qui était prince temporel aussi bien que prélat, et comme tel gouvernait sans contrôle la ville et les campagnes. Quand on découvrit que les marchands se mêlaient de distribuer les saintes Écritures et de les lire au peuple, l'archevêque et le chapitre l'interdirent. Ils voulaient que les *Pauvres de Lyon* laissassent cette mission au clergé.

Pierre et ses amis furent consternés... Ils se rendirent à Rome, auprès du saint-père, et lui dirent quelle était leur œuvre. Le pape la trouva bonne et leur donna son approbation, en ajoutant,

cependant, qu'ils ne devaient pas prêcher sans la permission de l'archevêque et du chapitre. Ces grands personnages ne voulurent pas accorder cette permission aux *Pauvres* ; ils la refusèrent absolument...

Refuser la permission de faire connaître les paroles de Notre-Seigneur !... Ce fut alors que Pierre Valdo et les *Pauvres de Lyon* se séparèrent des prêtres et du pape.— « Ils ont renoncé à la foi, dirent-ils, nous devons obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes. »

Cet événement fit prendre à l'archevêque et au chapitre la résolution de bannir de Lyon Pierre Valdo et ses disciples. On saisit sa maison et ses magasins et tous ceux de ses livres qu'on put trouver, et lui et les siens durent s'enfuir dans les montagnes...

Telle est la raison pour laquelle le florissant Jean Valdo, le maître tisserand, le père de la jolie Félicie, n'aimait pas qu'on lui demandât si Pierre Valdo n'était pas son parent. Il ne voulait rien avoir à faire avec aucun des *Pauvres de Lyon*. — Non vraiment !... il n'était pas des leurs et il n'avait nulle envie d'en être jamais. « Pierre Valdo, disait-il, faisait de bonnes affaires. Il n'y avait pas un marchand dans tout

Lyon qui eût un plus bel avenir devant lui au moment où il se mit à lire et à écrire, et à mêler sa vie à celle de ces mendiants, de ces prêcheurs et du reste de leur clique. »

Et Jean Valdo en revenait sans cesse à sa maxime favorite : « Je m'occupe de mes affaires, que les autres s'occupent des leurs. Si Pierre s'était tenu à ses affaires, il n'aurait pas à se cacher aujourd'hui dans les montagnes. »

Tel était l'homme qui, en ce moment, montait lentement la colline ; il se croyait bien au-dessus du besoin de demander service à homme qui fût au monde... S'il avait rencontré le Florentin l'après-midi de ce même jour, il ne l'aurait pas regardé, quoiqu'il le connût très bien. Et si on lui avait demandé pourquoi il ne saluait pas cet homme et semblait même ignorer qu'il existât, il aurait répondu : « Je m'occupe de mes affaires, que le Florentin s'occupe des siennes. Mes affaires ne sont pas les siennes, et les siennes ne sont pas les miennes. »

Comme on l'a dit, le Florentin, accompagné de son domestique et d'Adrien, le jeune garçon qu'on lui avait envoyé en grande hâte, atteignit dans la ruelle qui conduit à sa maison le fier maître tisserand, qui rentrait lentement chez lui,

l'esprit libre de toute inquiétude... Le Florentin aussi avait sa part de fierté, et il aurait été bien capable de voir le trésorier de la société des tisserands sans vouloir le remarquer, comme il l'avait fait quand ils s'étaient rencontrés le matin du même jour... Mais Adrien vit son maître, et en quelques mots lui communiqua la triste nouvelle. Ils eurent quelque peine à faire comprendre à Jean Valdo que son trésor et sa joie, sa Félicie, qui au dîner encore était si heureuse et si charmante, était mourante en cet instant, ou qu'au moins on la croyait mourante, dans cette maison qu'il avait quittée si peu de temps auparavant.

Dès lors, ce ne fut pas Jean Valdo qui se montra le moins pressé d'arriver à sa demeure.... Il saisit le grand panier que portait le domestique nègre et le força d'avancer plus rapidement. Il adressa au Florentin sur ce qui était arrivé mille questions auxquelles celui-ci ne put naturellement pas répondre... C'est ainsi qu'ils arrivèrent tous ensemble hors d'haleine à la porte de la maison de Jean Valdo.

CHAPITRE III

LE FLORENTIN

LE jeune médecin que madame Gabrielle avait appelé à son secours était natif de Florence, et il n'avait pas habité Lyon assez longtemps pourqu'on cessât de l'appeler le *Florentin.* »

A cette époque, l'état de médecin comme profession particulière était à peine connu. On attendait des membres du clergé qu'ils s'entendissent à traiter les malades, et, en effet, ils le faisaient dans bien des cas avec une rare habileté.

Mais, grâce aux enseignements que la première et la seconde croisades avaient apportés de l'orient, et à l'étude persistante de ces naturalistes que nous appelons alchimistes, une connaissance plus étendue et plus scientifique du corps humain et de ses maladies commençait à prendre la place des vieilles superstitions et des fausses pratiques. Aussi rencontrait-on, de temps en temps, dans un lieu ou dans un autre, un homme qui, sans être prêtre ni barbier, avait mérité la

réputation de connaître les maladies et d'être capable de faire reculer la mort.

Giulio le Florentin était un de ces hommes-là.

Il était vif dans ses mouvements et son pas était ferme. Il parlait peu, et, quand on l'interrogeait, il ne répondait pas sans faire un peu attendre... C'était comme s'il avait pour parler une machine qui ne s'ajuste pas sur-le-champ. Ce qu'il disait était vif et décidé comme son allure. Il suffisait d'observer sa manière de traverser la chambre ou d'arranger la tête de son malade sur l'oreiller pour avoir confiance en lui. C'est comme s'il y avait un *prophète* dans la maison, pensait Mathilde, une des domestiques qu'on avait envoyée chercher de l'eau chaude dans la cuisine, et qui saisit cette occasion de communiquer sa pensée au groupe agité qui y était assemblé.

Quand le Florentin entra dans la chambre de la malade, il y avait plus d'une heure que Félicie avait avalé tout le contenu du gobelet que madame Gabrielle avait rempli jusqu'aux bords de son amère décoction. La douleur cuisante que lui avait causée la médecine au premier abord avait cessé ou avait été calmée par l'un ou l'autre des palliatifs qu'on lui avait administrés. Mais

la seconde phase du mal fut, si possible, plus effrayante encore que la première. Sur le petit lit où on l'avait couchée, dans la chambre qu'elle avait ornée des mille trésors rapportés de ses courses vagabondes, Félicie restait étendue, comme insensible pendant quelques minutes, puis soudainement se débattait dans de violentes convulsions. Elle se jetait d'un côté à l'autre du lit sans reconnaître aucun de ceux qui essayaient de la calmer et qui étaient obligés de la contenir. Elle ne sortait de ces convulsions que pour retomber dans son insensibilité, qui était à peine moins effrayante.

Ce fut après un de ces paroxysmes, et pendant que la mère était en train d'essuyer le sang écumeux qui jaillissait des narines de la pauvre enfant, que le Florentin entra dans la chambre. On lui fit place près du lit, et aussitôt, avec cette assurance de *prophète* qui avait tant frappé Mathilde, il mit la main sur le front de sa malade, et puis lui tâta le pouls. Enfin, il examina l'un après l'autre les simples que la mère et les voisines avaient administrés comme émétiques et antidotes. Avec l'assistance de son nègre, il les remplaça par des teintures qu'il tira de son panier, et dont l'usage en médecine était alors pres-

que tout à fait nouveau. Il savait quel était leur pouvoir et qu'il pouvait compter sur leur efficacité. Il continua les applications externes que les femmes, dans leur ardeur à la soulager, avaient mises sur le corps de la pauvre enfant. Après avoir observé quelques instants les assistantes qui l'entouraient, il distingua celles qui semblaient avoir la meilleure tête et qui ne parlaient point, et renvoya toutes les autres de la chambre avec une dignité bienveillante à laquelle rien n'eût pu résister... La mère resta, bien entendu. Cet ordre donné, il se dirigea vers la fenêtre, et, malgré le froid de cette nuit d'hiver, il fit entrer un peu d'air frais dans la chambre. Il revint ensuite près du lit, et avec la grave courtoisie d'un roi il pria madame Gabrielle de le renseigner de son mieux sur l'accident ; et, avec la gravité d'un roi aussi, il écouta son histoire embrouillée sans cesser de tenir la main sur le front ou sur le pouls de sa malade. Madame Gabrielle, les larmes coulant le long de ses joues, se jeta à corps perdu dans le récit de ce qui était arrivé. Il écouta attentivement tout ce qu'elle lui conta, sans essayer une seule fois de l'arrêter, même au milieu de ses plus extravagantes excursions à droite et à gauche, dans ses « dit-elle » et

ses « dit-il, » et ses « je disais.» Il la laissa louvoyer, comptant bien qu'elle finirait par arriver sans son secours au terme de son voyage.

Il attendit la fin de son histoire avant de demander à voir la « tisane,» — comme madame Valdo l'appelait, — qui avait causé tout le mal. Mais, avant que la mère pût répondre, la pauvre malade fut reprise d'une de ses terribles convulsions...

Ce fut alors que la puissance et l'assurance du *prophète* apparut mieux qu'elle ne l'eût encore fait. Il semblait d'un mot gouverner la malade beaucoup mieux que ne l'avaient fait tous les raisonnements et les prières des personnes qu'il avait renvoyées de la chambre. Quand il la tenait, il la tenait si bien qu'elle n'essayait même pas de se dégager... Quand il lui commandait d'ouvrir la bouche et d'avaler le calmant qu'il avait fait apporter par son nègre, la pauvre enfant en délire lui obéissait comme elle eût obéi à Dieu...

Ainsi dominée, la crise passa, dit la mère, plus facilement et plus vite que les précédentes. Malgré cela, le sang continuait de couvrir les lèvres et les narines de la malade ; sa pâleur était toujours celle d'une morte, et l'air hagard qui se ré-

pandit tout à coup sur son visage parut plus effrayant que jamais à madame Gabrielle et à ses deux assistantes... Le Florentin tâta de nouveau le pouls de la jeune fille, au moment où elle retombait épuisée sur ses oreillers, et il compta les battements de son cœur... Alors, pour la première fois, il se mit à examiner le poison. Il le goûta à plusieurs reprises aussi tranquillement que si c'eût été de l'eau ou du vin. Fut-il intrigué ou tourmenté par ce qu'il trouva? Rien ne le laissa voir, ni un regard de ses yeux noirs, ni la plus légère altération de ses traits... Il se tourna de nouveau vers madame Gabrielle pour lui demander quand elle avait fait cuire ces herbes et où elle les avait trouvées.

Sa réponse fut cette fois encore pleine de paroles, et n'apprit, hélas! rien au médecin... Depuis bien des années, c'est-à-dire depuis son mariage, la bonne femme avait l'habitude, le jour de la Saint-Jean, de la Sainte-Marguerite, à la veille de l'Assomption et à la Toussaint, de recueillir les divers ingrédients qui lui étaient nécessaires pour les différentes médecines que réclamait une maison aussi nombreuse que la sienne. Romarin, lavande sauvage, lavande de Marie, tanaisie, rue, safran, dictame, agripaume, renoncule, matri-

caire, etc.; elles lui vinrent toutes sur la langue et furent lestement nommées. Si le savant opérateur se sentit trembler en pensant aux principes cachés sous tous ces noms prononcés si légèrement par une femme ignorante... il ne laissa voir ni son irritation, ni son tourment. Cette année, comme d'habitude, elle était allée cueillir, lui dit-elle, la veille de la Saint-Jean. — Bien sûr, il savait que la renoncule et le dictame sont plus forts quand on les cueille la veille de la Saint-Jean, surtout s'il y a pleine lune...— Et elle était aussi sortie le jour de la Sainte-Marguerite, avec les deux chevaux bais, et était rentrée avec trois grands paniers pleins de simples. Elle fit de même la veille de l'Assomption. Mais quand vint la Toussaint... elle doit bien l'avouer, dit-elle, elle resta chez elle pour faire des conserves de pêches. L'accident — car sans aucun doute il y eut accident — devait être arrivé ce jour-là... Elle avait envoyé à sa place la bonne femme Prudhon qui bien sûr s'y entendait, car si quelqu'un connaissait les herbes de la vallée, c'était elle... C'est donc elle qui avait rapporté les écorces et les racines que madame Gabrielle n'avait pas recueillies elle-même. Quant à la décoction des herbes, elle fut bien sûr faite le jour de la Sainte-

Elizabeth et le jour de la Sainte-Cécile, car la médecine était un mélange de décoctions qui n'avaient pas six semaines.

Pouveit-elle lui montrer quelques-unes des racines et des écorces recueillies par Madame Prudhon, ou les avait-elle employées toutes ?

Oh ! madame Gabrielle était bien sûre qu'elle ne les avait pas employées toutes... Et elle sortit pour aller chercher ce qui pouvait en rester dans cette chambre qui était pour elle comme un « sanctuaire » où elle gardait ses drogues. Elle ne fut sans doute pas fâchée de saisir cette occasion qu'elle avait d'éviter pendant quelques instants la vue de son pauvre mari. Le Florentin avait trouvé le moyen de faire sortir celui-ci de la chambre en le chargeant de quelque course inutile. Sa course faite, il était rentré à l'instant même.

C'est ainsi qu'il se fit que ce fut Jean Valdo qui eut à répondre aux ordres du Florentin quand les convulsions ressaisirent la pauvre Félicie... Pendant cette attaque, le médecin prit la mesure de Jean Valdo et apprit quel homme il était... Il n'était pas moins fort que le Florentin, mais il comprit son rôle et obéit à la lettre aux ordres qu'il reçut. C'était pitié de voir les vains efforts

qu'il faisait pour découvrir chez sa fille un signe de reconnaissance... Mais qu'il espérât ou qu'il désespérât, le pauvre homme ne savait qu'obéir. Il apportait ce que le Florentin lui demandait. Il se tenait là où il lui commandait de se tenir. D'une main aussi ferme que celle du médecin il versait les gouttes de sédatif du flacon d'argent, et soutenait l'oreiller sur lequel Félicie devait retomber après les avoir prises. La crise fut plus courte et moins violente que celles qui l'avaient précédée, ce qui fut probablement dû à l'épuisement de la malade plutôt qu'à une amélioration de son état... Jean Valdo lui-même comprenait bien qu'une créature faite de chair et d'os ne pouvait pas résister longtemps à une souffrance aussi terrible...

Quand elle fut recouchée et tranquille, le médecin compta avec le même soin que la première fois les pulsations de son pouls et s'assura de la vitesse de sa respiration. Il tira ensuite de sa poche une boule d'argent qu'il ouvrit en la dévissant, et en fit sortir un long cordon de soie dont une extrémité était attachée à la boule. A l'autre extrémité il y avait un petit crochet d'argent que le Florentin attacha bien haut aux rideaux de la chambre voisine. Il avait ainsi fait un pen-

dule long de plusieurs mètres, et il le mit gravement en mouvement... Ceci fait, il retourna au chevet de l'enfant, et tenant une main sur son cœur, il en compta les battements durs et secs pour en comparer le chiffre avec celui des oscillations de la boule qu'il avait mise en mouvement. A plusieurs reprises, il commanda à Jean Valdo de pousser la boule, quand son mouvement initial commençait à se ralentir.

Comme ils étaient ainsi occupés, la pauvre madame Gabrielle, l'auteur réel ou supposé de tant de souffrances, rentra dans la chambre. Son tablier était plein d'herbes, d'écorces, de poudres et de racines, enfermées dans différents paquets, tous soigneusement étiquetés. Le Florentin les prit une à une, les goûta et écrivit le nom de chacune d'elles, pendant que son nègre tenait l'encrier.

La mère, frappée de stupeur, gardait maintenant le silence, et ne parlait que quand on lui adressait la parole, mais elle répondait sans hésiter aux questions qu'on lui posait.

On put, sans crainte de se tromper, reconnaître et mettre sur la table l'écorce, les deux paquets de feuilles et les racines blanches qui avaient été infusées, trempées, cuites et mélangées dans la confection de la médecine de santé.

D'un air qui semblait avertir qu'il avait à ajuster son appareil vocal avant d'ouvrir la bouche, ou comme s'il lui coûtait de parler, le Florentin dit au père et à la mère :

— Voilà la fatale méprise de la bonne madame Prudhon. Elle croyait avoir trouvé la racine de *maidenwort.* (*) Elle n'a pas vu les feuilles ; je suppose qu'elles avaient séché et que le vent les avait emportées. Mais c'est de l'énanthe à feuilles de ciguë qu'elle a rapportée... une plante que les paysans appellent « poison de serpent. » Juba, donne-moi le paquet d'énanthe.

Il expliqua alors au père et à la mère que ce *maidenwort* de la bonne madame Prudhon était en réalité le poison le plus subtil de son répertoire.

— Et n'y a-t-il pas d'antidote ? demanda le père plein d'anxiété.

— L'antidote, dit le médecin avec bonté, consiste à faire ce que votre femme a essayé de faire, c'est-à-dire à retirer du corps de la pauvre enfant ce qu'on a eu le malheur d'y faire entrer. Et il ajouta ces quelques mots de soulagement pour la mère : — Il est très heureux qu'elle fût chez elle

(*) On n'a pas pu trouver quelle plante est ce maidenwort.

quand cet accident l'a frappée, et qu'elle eût sa mère auprès d'elle. Puis, inclinant la tête comme pour reconnaître la limite de son savoir, il dit : — Dieu seul sait combien il reste de cette décoction dans son estomac ; elle en a bu assez pour nous tuer tous, et elle serait morte si la prompte action de sa mère n'avait pas forcé son estomac à rejeter la plus grande partie du poison.

C'est là tout ce qu'il semblait vouloir dire ; et le père et la mère éprouvaient pour lui trop de haute considération pour se permettre de le questionner. Toutes les demi-heures il demandait à l'un d'eux de mettre son pendule en mouvement, et alors il comptait les battements du pouls de la jeune fille et inscrivait dans son calepin le memorandum de ses observations. Mais ni Jean Valdo ni sa femme n'osaient lui demander s'il y avait amélioration ou aggravation dans l'état de leur enfant. Il renouvelait de temps en temps les applications qu'on avait faites sur les pieds, les jambes et le ventre de la malade. De temps en temps aussi, les affreuses convulsions revenaient ; mais elles devenaient de moins en moins longues et de moins en moins fréquentes, grâce à l'effet des remèdes, ou peut-être à un certain changement dans le travail du poison.

Jean Valdo pensait que le médecin considérait la réaction qui suivait les crises plus alarmante que les crises elles-mêmes. Mais qui aurait pu dire ce que cet homme de fer pensait ou ce qu'il éprouvait ?... Le pauvre père se disait avec raison que très probablement c'était son imagination qui lui faisait lire dans les traits du Florentin des inquiétudes que lui seul éprouvait... Et, assurément, il n'aurait pas osé l'interroger en ce moment.

A minuit, une nouvelle crise s'empara de la jeune fille, une vraie agonie. Cette fois, cependant, il y eut dans ses idées un enchaînement qu'on n'avait pas trouvé dans ses crises antérieures : — « Par ici, par ici !... Gabrielle, ma chère Gabrielle, ne m'entends-tu pas, mon enfant ?... C'est Félicie, ta chère Félicie !... Ne crains rien, ne crains rien !... j'ai parlé à notre mère, à Notre-Dame, tu sais !... Voilà qui est brave, ma chère petite cousine, voilà qui est brave !... Prends garde, prends garde !... Attention à cette grosse poutre !... Oh ! quel bonheur, quel bonheur !... elle est en sûreté... sauvée, sauvée !...» — Et, comme elle prononçait ces derniers mots en soupirant, elle retomba épuisée de cette émotion violente et passionnée, comme si

elle avait travaillé avec effort à quelque tâche difficile.

Le Florentin ne comprit rien à ce qui venait de se passer. Pour la première fois, il sembla chercher l'explication des symptômes qui se manifestaient, mais sa curiosité parut dans ses yeux plutôt que dans ses paroles. Madame Valdo fut heureuse d'avoir une occasion de parler :

— Gabrielle est sa cousine, dit-elle, la fille aînée de ma sœur Marguerite ; Félicie est folle, oh ! si folle de Gabrielle !... Et elle pense que Gabrielle est en danger. Oui, oh ! oui, voyez-vous ?... elle croit que le pont s'écroule et que voilà Gabrielle dans l'eau... Monsieur se souvient peut-être que la sainte Vierge a sauvé Gabrielle et beaucoup d'autres lorsque le pont s'est écroulé...

Mais le médecin, tout en la remerciant d'un signe de tête de son explication, comptait de nouveau en ce moment les pulsations du pouls de la malade et de la main commandait à Jean Valdo de remettre le pendule en mouvement.

Était-il plus satisfait de son examen cette fois que la précédente ?... Qui le sait ? Aucune des quatre personnes qui étaient avec lui dans la chambre obscure n'osa le lui demander...

C'est alors qu'il fit sortir Jean Valdo de la chambre. Le malheureux père supplia pour rester ; mais le Florentin fut de fer. — « Je garde madame Valdo, dit-il, et une de ses servantes, avec mon domestique, c'est toute l'assistance qu'il me faut. » — Il renverrait la mère elle-même, se dit-il à part lui, s'il ne savait que cela la tuerait... Il finit cependant par avoir pitié aussi du pauvre père qui ne cessait de supplier, et lui promit de le laisser entrer pour prendre la place de sa femme au chevet de son enfant, une heure avant qu'il fît jour.

Jean Valdo s'en alla donc parce que le Florentin l'ordonnait. Sa volonté forte et égoïste dut se soumettre à la volonté à la fois puissante et généreuse de cet étranger. Bien sûr, il n'était pas moins puissant qu'un *prophète*, car il venait d'accomplir le miracle de commander à Jean Valdo, et il l'avait réduit à obéir...

Cependant, longtemps avant le lever du jour, le malheureux père, qui n'avait pas fermé l'œil pendant ces cruelles heures de nuit, vint, le cœur brisé, réclamer sa place au pied du lit. Ils renvoyèrent madame Gabrielle, épuisée de souffrance, de fatigue et d'inquiétudes... La nuit n'avait guère relevé leur courage. Les convul-

sions, il est vrai, étaient de moins en moins fréquentes, mais les prostrations qui les suivaient devenaient de plus en plus alarmantes.

La mère ne voyait que trop bien que son enfant n'avait plus assez de force pour résister à ces violentes attaques de convulsions qui la laissaient sans connaissance. Le visage noir et l'aspect du nègre, si nouveau pour elle, ne lui causaient aucun étonnement et aucun de ses regards ne portait à croire qu'elle reconnût le visage familier de sa mère. Entre les crises, son repos était absolu. Elle ne voyait rien, ne disait rien et semblait ne rien entendre... Quand elle se débattait au milieu de ses affreuses crises, ses visions changeaient sans cesse ; tantôt c'était le pont qui s'écroulait, tantôt c'était une mendiante estropiée à qui elle parlait avec une telle rapidité qu'il était difficile de saisir ses paroles ; et puis c'était sa chère montagne, bien loin là-bas, à laquelle elle envoyait des baisers et des salutations de la main... ou bien encore, elle descendait en courant le flanc de la colline de Fourvières, afin d'être bien sûre d'être rentrée à temps pour accueillir son père lorsqu'il desendrait pour souper...

Le sage médecin lui souriait pendant ces visions. Mais elle semblait ne reconnaître ni lui,

ni les autres, ni avoir aucun sentiment de leur présence. Les fantômes devant elle étaient tout ce qu'elle voyait ou entendait, et leur disparition était aussi inexplicable et aussi soudaine que leur apparition. Au beau milieu d'une de ces improvisations qu'elle leur adressait, elle retombait sur l'oreiller que le nègre avait préparé pour la recevoir, trop épuisée pour articuler un mot de plus.

Ce fut précisément après un de ces accès de délire que Jean Valdo entra dans la chambre et que sa femme fut renvoyée. A le voir, on aurait pu deviner que cet homme résolu avait pris une décision pendant sa longue veillée dans le corridor, qu'il s'était juré de savoir la vérité, quelle qu'elle fût, qu'il allait obliger le jeune médecin à lui dire tout ce qu'il pouvait lui dire... Cependant, sur l'ordre qu'il reçut, il mit le pendule en mouvement ; il remplit d'eau chaude un cruchon pour remplacer celui qui se trouvait aux pieds de l'enfant ; il tint la serviette sous sa bouche pendant que le Florentin lui faisait prendre un élixir différent de celui qu'il lui avait administré à minuit, comme le remarqua Jean Valdo. Enfin, quand elle se fut assoupie et que tout fut bien tranquille, il dit d'un ton ferme :

— Dites-moi tout, monsieur; ma fille se meurt-elle ou vivra-t-elle ?... Je ne suis pas un enfant !

Le Florentin releva la tête et, après un moment de réflexion, il répondit :

— Si je pensais autrement, vous ne seriez pas auprès de ma malade... Vous en savez autant que moi, vous avez vos yeux pour voir... Les convulsions sont moins fréquentes. Le dernier intervalle a été presque deux fois aussi long que le premier, il me semble. Elle n'éprouve aucun mal, et les battements de son pouls, quoiqu'ils soient encore très rapides, sont plus réguliers qu'ils ne l'étaient lorsque je suis arrivé. Mais, malgré cela, ses forces diminuent... Sa respiration est plus rapide et, si l'intervalle entre les convulsions est plus long, c'est parce que les nerfs, les muscles et la vie — quelle que soit la signification de ce mot — n'arrivent pas à reprendre force pour la lutte aussi vite qu'hier soir. Elle est à un âge de puissante récupération, et sa vie a été régulière et pure comme celle d'un ange. S'il n'en était pas ainsi, elle aurait déjà cessé de vivre.

Et cet homme taciturne s'arrêta, mais il s'arrêta comme s'il eût voulu dire quelque chose de plus...

Ce quelque chose de plus, le père troublé l'at-

tendit, et attendit une éternité, lui sembla-t-il ; mais rien ne vint...

— N'avez-vous rien de plus à dire ? demanda-t-il du ton le plus désolé. Que faisons-nous ?... Que sont ces élixirs et ces tisanes ?... N'y a-t-il pas quelque part dans ce monde de Dieu quelque potion — est-ce antidote que vous l'appelez ? — qui fût capable de tuer ce poison comme l'eau éteint le feu ?

Cet antidote existe-t-il ou n'existe-t-il pas ? dit le Florentin, en faisant un suprême appel à son appareil vocal. S'il existe, l'esprit de l'homme ne l'a pas découvert ; comment le pourrait-il ? l'eau qui éteint le feu est aussi celle qui noie le matelot... Pour autant que nous le sachions, vous et moi, cette racine, dont la décoction semble être un feu qui brûle votre fille, donne la vie à des poissons, à des bêtes sauvages et à des oiseaux pour qui Dieu l'a créée... Tout ce que nous faisons, « mon ami, » — c'est la première fois qu'il employait ce mot dans la maison de Jean Valdo, — tout ce que nous faisons, c'est pour défaire ce qu'on a mal fait. Nous avons essayé de débarrasser le système de l'enfant de cette maudite décoction, et maintenant nous faisons appel au temps, à la nature, à la vie, trois choses

que nous connaissons si peu !... et nous attendons qu'elles exercent librement leur pouvoir. Nous ne pouvons rien faire de plus. La volonté de Dieu est que tous aient santé, force, joie et abondance de vie... Cela nous le savons, et sachant cela, nous espérons et avons le droit d'espérer dans le retour de la vie et des forces d'une bonne et pure créature de Dieu comme l'est cette enfant.

— Est-ce là tout ? dit le père tristement après un instant de silence pendant lequel il avait cru que le Florentin allait encore parler. Est-ce là tout ?... Pourquoi alors cette tisane, pourquoi cette moutarde sur son ventre, pourquoi ce massage ?... Pourquoi cette eau chaude à ses pieds, à quoi sert cet élixir dans votre fiole ?

— Ah ! pourquoi ? répondit le savant médecin après un moment d'attente, et comme s'il avait à ajuster son appareil vocal. Que faison-nous, vraiment ? Rien de plus que de faibles efforts pour aider la nature et activer le merveilleux travail qu'elle opère dans la machine humaine. L'eau chaude à ses pieds leur amène bientôt la bienfaisante chaleur que la nature procure. Mon maître m'a appris que, lorsque le pied, le bras et la jambe sont bien chauds, le cœur n'a pas de peine à y faire circuler le sang. Vous comprenez bien

que la chaleur de l'eau vient en aide à ce pauvre cœur dont le travail est si rude... Eh bien ! nous l'aidons aussi en frictionnant le corps de la jeune fille, pourvu que nous ne la fatiguions pas ; et les sinapismes produisent le même effet. Et nous ne doutons pas qu'à l'intérieur les teintures que nous lui avons fait avaler n'aident aussi à lui rendre un peu de force. Et peut-être elles permettent à la portion de ses nerfs que le poison n'a pas atteinte, de venir au secours de celle qui est affectée...

Ici, l'appareil vocal du docteur sembla ne plus vouloir fonctionner. Il ouvrit la bouche à plusieurs reprises ; il dit une ou deux fois « je », puis sembla changer d'avis et décider qu'il ne dirait plus rien.

— Mais nous sommes si forts et elle est si faible, dit le père. N'est-il pas étrange que je ne puisse pas lui donner quelque chose de ce bon sang qui coule dans mes veines, une portion de ma vie, cinq ans, dix ans, vingt ans !... Je les donnerais volontiers.

L'opérateur, sans faire attendre sa réponse cette fois, répliqua :

— Ah ! mon ami, ne parlez pas comme si nous donnions rien, ou faisions rien !... C'est Dieu qui

donne et c'est lui qui prend. Tout ce que vous et moi pouvons faire, c'est de la soigner, de la soutenir, et de donner à cette frêle machine l'assistance dont elle a besoin pour que le souffle de vie que Dieu a mis en elle puisse accomplir l'œuvre de Dieu. Je ne doute pas que vous ne soyez prêt à donner votre vie pour elle. Moi aussi, j'aurais voulu donner ma vie pour sauver le plus cher des frères. Mon maître ouvrit cette veine que vous voyez cicatrisée, et avec un tube d'argent il en tira un bon sang frais qu'il fit passer dans les veines appauvries de cette vie qui s'éteignait... Mais cela ne pouvait être, mon ami, ajouta-t-il après un long silence. Sa vie était à lui et la mienne était à moi. Peut-être dans un autre monde nos vies seront-elles plus unies, et nous ferons ensemble un tout parfait...

Il fit ces confidences au père de la malade, comme si un certain charme qui l'avait jusqu'ici empêché de parler, se fût enfin rompu. Il resta assis un moment, la main sur le cœur de la jeune fille, puis se leva, alla de l'autre côté du lit et appliqua l'oreille à son dos pour l'écouter respirer, et s'assura de nouveau que les cruchons étaient encore chauds. Reprenant alors sa chaise, il dit à demi-voix :

— Je voudrais que mon maître fût ici !...

C'est le premier souhait qu'il eût exprimé, la première fois qu'il donnait à entendre que lui et son nègre, et le grand panier, n'étaient pas capables d'accomplir tout ce que l'esprit de l'homme pouvait suggérer dans cette extrémité.

Jean Valdo s'empara de cette idée :

— Votre maître !... Qui est-il ? où est-il ?... Laissez-moi envoyer, laissez-moi aller vers lui !... Laissez-moi le supplier de venir !... Est-ce de l'argent qu'il lui faut ? En voici assez ! Que m'importe or et argent, si cette enfant meurt ?...

— Cette nuit-ci ne vous a-t-elle pas appris, monsieur, que la vie est une chose que l'homme ne peut ni acheter, ni vendre ?... — L'adepte parlait avec plus de force que jamais. — Apprenez, monsieur, la raison pour laquelle mon maître ne s'est pas trouvé le premier au chevet de cette enfant, avec toute sa science, sa tendresse et son expérience : c'est parce qu'il a préféré les *Pauvres de Lyon* aux riches de Lyon...

On entendit alors un étrange bruit dans son appareil vocal qui semblait signifier qu'il était trop indigné pour en dire davantage. Mais il continua :

— Vos prêtres là-bas, avec leurs cloches et

leurs messes, et les fêtes de leurs couvents ; votre fameux chapitre et votre fameux évêque s'opposèrent à ce qu'on nourrît et à ce qu'on instruisît les *Pauvres de Lyon*, et c'est pour cela qu'ils chassèrent mon maître, votre parent, et vous savez combien d'autres !... On dit, et je le crois, que c'est parce qu'ils connaissaient les Écritures saintes mieux qu'eux ne les connaissaient, et parce qu'ils aimaient les pauvres mieux qu'eux ne les aimaient. Il est bien certain du moins que ces hommes faisaient du bien ; qu'ils donnaient à manger à ceux qui avaient faim, à boire à ceux qui avaient soif ; qu'ils offraient l'hospitalité aux étrangers et soignaient les malades et les prisonniers ; qu'ils apportaient la bonne nouvelle aux pauvres et consolaient ceux qui étaient dans le chagrin. Je ne connais pas beaucoup l'Écriture sainte, mais j'ai toujours cru que leur évangile était le vrai évangile. Vos prêtres le trouvèrent mauvais, et pour cela les maîtres de Lyon bannirent ces hommes. Voilà pourquoi mon maître n'est pas au chevet du lit de votre fille...

Le jeune médecin s'arrêta court, comme s'il s'était abandonné à son indignation plus qu'il ne convenait. Une déchirante émotion et comme un mal au cœur s'empara de Jean Valdo, quand

il se rappela combien souvent il avait dit à ces hommes qui étaient en exil avec son parent qu'ils auraient mieux fait de se mêler de leurs affaires. De son parent même, il avait dit bien des fois : « S'il ne se mêlait que de ses affaires, tout irait bien. » A cette heure, Jean Valdo commençait à voir que lui et les siens avaient besoin de l'assistance d'autrui, et que son suprême égoïsme n'était bon que pour les jours de prospérité.

— Votre maître est-il hors de portée ? dit-il, en se rappelant vaguement qu'il avait entendu dire par de riches bourgeois que les *Pauvres de Lyon* se tenaient cachés dans les montagnes.

— Je n'ai pas vu mon maître depuis des années, répliqua le Florentin tout pensif. Il habite les caves de Brevon, parmi des hommes qui ne l'ont jamais trahi, au-delà de Cornillon et de Saint-Rambert.

— Saint-Rambert ! dit vivement le père; Saint-Rambert, c'est près de nous, à six petites heures d'ici. J'ai des chevaux dans mon écurie qui me mettraient là en six heures !...

L'adepte regarda l'enfant d'un air inquiet, lorsque le père parla de six heures, comme pour dire : « Où sera-t-elle dans six heures ?... » Mais il ne le dit pas.

— Mon maître n'est pas à Cornillon, reprit-il ; il est là-bas, dans la vallée de Brevon. Cependant, comme vous dites, ce n'est pas très loin.

— Envoyez-le chercher, envoyez-le chercher ! s'écria le père.

Faites le venir, s'il vous reste un rayon d'espérance !...

Son attitude et le tremblement de sa voix auraient ému un cœur plus dur que celui du Florentin. On aurait dit que l'enfant elle-même sentait ce qui se passait... Elle remua un peu la tête sur son oreiller et un rayonnant sourire passa sur sa figure, qui jusqu'alors n'avait laissé voir au médecin que de l'angoisse et de la terreur.

— Si vous voulez envoyer, dit l'adepte, j'écrirai un mot. — Et, sur son ordre, le nègre retira du panier son portefeuille, et lui remit une feuille de vélin pliée en forme de lettre.

— Avez-vous un homme sûr que vous puissiez envoyer avec ceci ?... Commandez au palefrenier de seller un cheval, votre meilleur cheval, pendant que j'écris.

Jean Valdo heureux de cette mission quitta aussitôt la chambre.

Le Florentin écrivait ces lignes :

« Il y a ici une enfant qui se meurt pour avoir bu une décoction d'œnanthe à feuilles de ciguë. Je crois qu'il y avait aussi dans la décoction du champignon rose laiteux et de la peaussière de Picardie. Venez, si vous pouvez nous assister

Pour l'amour du Christ,

GIULIO. »

Et au milieu de la page, au bas, il dessina avec soin le symbole connu sous le nom de « Croix de Malte. »

Il ajouta : « Nous n'avons pas un moment à perdre. — Jour de Saint-Yves, avant le lever du soleil. »

Le père, pendant ce temps, avait traversé à la hâte les sombres corridors, était sorti dans la cour, avait laissé derrière lui les ateliers pour aller à la chambre où dormait Hugh Prinhac, le

plus brave de tous ses tisserands, qui avait si souvent conduit à la victoire les apprentis tisserands dans leurs batailles avec les teinturiers.

Il frappa à la porte une fois, deux fois, trois fois, jusqu'à ce qu'il entendît remuer à l'intérieur.

— Qui est là ?... dit une grosse voix.

Jean Valdo se nomma. L'ouvrier étonné ouvrit aussitôt la porte à son maître.

— Prinhac, ma fille se meurt... Le seul homme qui puisse la sauver est cet Italien qui n'est qu'à six heures d'ici. Prinhac, au nom de votre affection pour moi, allez porter ce parchemin au maître et ramenez-le avec vous.

Prinhac n'était qu'à moitié éveillé. L'entreprise n'était pas attrayante, et son maître avait peut-être trop compté sur l'affection que le tisserand lui portait. Prinhac, en hésitant, posa plusieurs questions.

— Pour l'amour du Christ, ne vous mettez pas à discuter, dit le pauvre père.

Sans le savoir, il avait fait vibrer une corde sensible dans l'âme de Prinhac en prononçant les mots sacrés... et à l'instant le tisserand fut prêt à entreprendre la mission.

— Qui s'arrête à discuter ? dit-il. Faites seller votre étalon noir, et aussitôt qu'il sera ici je serai prêt à le monter. Pour l'amour du Christ ! dites-vous ; et qui dira jamais que je perds une minute, quand on m'appelle En Son Nom ?

CHAPITRE IV

DANS LES MONTAGNES

ET en effet, quand le vieux père tout tremblant arriva des écuries, une lanterne à la main et amenant Barbe-Noire, le tisserand était sur le seuil de la porte, botté et éperonné. Il y avait longtemps que Jean Valdo n'eût sellé et harnaché un cheval, mais il n'avait pas oublié ce qu'il avait si bien su dans sa jeunesse, et le cheval arabe eut dans son maître un excellent palefrenier. Au même instant, Giulio le Florentin apparut, et, comme Prinhac sautait en selle, il posa sa main sur la crinière du cheval et à voix très basse, quoiqu'ils fussent seuls dans la nuit, il expliqua avec soin au jeune homme où et comment il trouverait Jean de Lugio, et comment il devait lui remettre sa missive. Prinhac se pencha sur la selle, écouta attentivement et répéta les instructions données pour être sûr qu'il les avait bien comprises.

— Fiez-vous à moi, dit-il ; et éperonnant son cheval il s'éloigna au galop.

— Il faut que vous traversiez le pont avant le coucher du soleil, lui cria le pauvre Jean Valdo, effrayé à la pensée du peu de temps qu'il avait à dépenser.

— Fiez-vous à moi ! fut encore l'encourageante réponse de Prinhac ; et il disparut dans la nuit.

L'étroite péninsule qui sépare la Saône du Rhône, et qui forme aujourd'hui la plus belle partie de la ville de Lyon, fut traversée en quelques minutes, et le cavalier fut bientôt devant le long et étroit pont que Richard Cœur de Lion avait fait jeter provisoirement sur le Rhône après la catastrophe de l'année précédente.

« Mon vieux maître veut que je sois de retour avant le coucher du soleil. Il a oublié que je commence mon voyage avant le lever du soleil ! » Cette pensée amusait si bien Prinhac qu'elle amena un sourire sur sa figure, si sérieuse d'ordinaire, pendant qu'il s'approchait en galopant de la barrière du pont.

Le fait est qu'il n'était pas permis de passer le pont avant le lever du soleil, conformément aux ordres sévères du viguier. Mais il se passait, sous le gouvernement des prêtres, beaucoup de choses dans cette ville de Lyon, que ni les viguiers, ni

les sénéchaux, ni les courriers, ni le chapitre, ni l'archevêque ne soupçonnaient, comme le lecteur va le voir.

— Holà ! qui commande la garde ?... cria Prinhac. Montrez-vous, montrez-vous ! Est-ce comme ça que nos ponts sont gardés ?...

Une sentinelle à peine éveillée apparut.

— Holà ! qui commande la garde ? cria de nouveau le brave tisserand.

— Qu'est-ce que cela vous fait ? répliqua la sentinelle, sa hallebarde en garde. Puisque vous me voyez, cela doit vous suffire...

Prinhac ne s'arrêta pas à discuter, mais la sentinelle, qui l'observait à la faible lumière d'une lanterne, le vit tracer dans l'air le signe de la croix de Malte et l'entendit dire à demi-voix :

— Envoyez-moi l'officier de garde EN SON NOM !

Ce signe et les paroles prononcées suffirent... La sentinelle se mit au port d'arme, fit le salut militaire et disparut. Le cavalier n'eut pas longtemps à attendre dans le froid avant que l'officier de service, revêtu de son armure, apparût à l'entrée du corps de garde.

— Pouvez-vous me laisser passer, monsieur l'officier ? dit Prinhac tranquillement et modeste-

ment cette fois. C'est pour l'amour du Christ que je voyage.

— Passez En Son Nom !

Telle fut la réponse de l'officier qui fit demi-tour et rentra dans le corps de garde, pendant que, comme par magie, la herse, la seule barrière qui s'opposât à son passage, se levait devant Prinhac, qui se trouva bientôt sur le pont. La grille retomba derrière lui et il se retrouva seul.

— Comment mon maître aurait-il passé là ? se dit-il à demi-voix. Et le même sourire moqueur se glissa sur son visage. — Il lui aurait fallu demander à son ami l'archevêque ou à notre distingué et joyeux compagnon, le sénéchal, de lui donner un passeport pour qu'il pût aller chercher dans les montagnes le médecin qu'ils ont chassé !...— Et puis à haute voix :— Tout doux, tout doux, Barbe-Noire !... Tu n'es pas à Châteaudun ; ceci n'est pas un champ de course... Tu auras assez à courir avant que la journée soit finie. Dans l'obscurité, sur ces planches vermoulues, il faut marcher avec plus de précaution, mon élégant coursier...

Et l'homme du peuple se mit à ruminer sur l'étrange coïncidence qui l'avait mis sur ce cheval, la plus noble bête de Lyon — dans l'opinion

des tisserands, des fileurs, des foulons et des teinturiers, de toute cette petite communauté qui se réunissait dans la cour de Jean Valdo, et ils ne se trompaient pas. — Il l'avait ramené avec lui au retour d'un long voyage qu'il avait fait à Marseille. Personne dans les ateliers ne savait quelle somme il avait payée ou combien de dettes il avait remises pour son acquisition ; mais on parlait de la vie dissipée du marchand, son dernier maître, et d'une bataille avec le corsaire de Barbarie qui le possédait avant lui... Prinhac ne savait pas jusqu'à quel point ces choses étaient vraies, mais il savait que quand un palefrenier avait eu la permission de monter Barbe-Noire, ne fût-ce qu'une heure, il s'en vantait pendant toute une semaine ; et quant à lui, il aurait autant songé à demander la couronne de Bourgogne hier matin que la permission de monter Barbe-Noire pour tout un jour...

Pendant que le cheval marchait d'un pas plus ferme sur la chaussée, le tisserand se remit à se demander pourquoi son maître l'avait choisi ponr cette mission, de préférence à tous ses autres ouvriers. « Il est heureux pour lui, se dit-il, qu'il ait choisi comme il l'a fait ; quel autre aurait vu comme moi cette herse se lever devant lui ? »

Ah ! Prinhac, Prinhac !... Il y en a peut-être d'autres parmi eux qui possèdent le talisman.

Le fait est que lorsque l'évêque Jean de Belles-Mains décida de bannir Pierre Valdo et les *Pauvres de Lyon*, il commit la faute d'user trop durement de sa nouvelle puissance.

A l'époque où l'archevêque et le chapitre refusèrent aux *Pauvres de Lyon* le droit de se réunir sur les places publiques et en aucun autre lieu pour y lire les Évangiles, ils possédaient seulement depuis six ans ce qu'ils avaient convoité si longtemps : le gouvernement temporel de la ville et de la contrée environnante. — Il faut savoir que l'archevêque de Lyon fut souverain et maître absolu de Lyon, avant que le pape de Rome fût souverain de la ville éternelle. En effet, en 1173, le comte de Forez et son fils avaient cédé à l'archevêque tous ses droits sur Lyon pour onze cents marcs d'argent et quelques terres qui appartenaient au chapitre. Les princes de Bourgogne étaient trop peu intéressés dans ces petits comtés pour intervenir, et le prélat se trouva de fait prince souverain. La ville de Lyon devint son fief et fut administrée en son nom.

Or, un de ses premiers actes avait été de prohiber toutes ces « niaiseries, » — comme il les ap-

pelait — c'est-à-dire la lecture des Évangiles, la pratique de la charité, les bonnes œuvres, la traduction des Écritures saintes et les assemblées du peuple haranguées par des laïques : « Ni maison de pain, ni maison de Dieu, si ce n'est celles bâties par le chapitre !...» Et une de ses premières victoires fut celle qu'il remporta sur Pierre Valdo, lorsqu'il l'excommunia, lui et les siens, et qu'il reçut l'approbation du pape. — Six ans auparavant, à l'époque où Belles-Mains achetait son fief, le pape Alexandre avait embrassé ce mendiant qui allait nu-pieds, et avait approuvé sa vie de pauvreté volontaire.

Mais c'était une chose de chasser le marchand-prêcheur et ses amis de Lyon, et c'était une autre chose de les faire oublier par le peuple... Il y en avait parmi eux que les *Pauvres de Lyon* avaient nourris, consolés et instruits... S'ils étaient trop peu de chose pour qu'on les chassât, ils avaient par contre trop de gratitude pour oublier... Prinhac, le tisserand, était un de ceux-là ; et par les signaux secrets qu'ils avaient établis entre eux, il savait qu'une bonne partie des soldats du chapitre pensaient comme il pensait et sentaient comme il sentait. C'est leur assistance qui lui fit passer le pont avec si peu de peine.

Quant à Jean Valdo, il l'avait choisi simplement parce qu'il avait remarqué qu'il était alerte et ne reculait devant rien. Ce n'est aucun sentiment religieux, hélas ! mais l'agonie de son âme qui avait porté Jean Valdo à sommer le jeune brave à se lever « pour l'amour du Christ. » Sa réponse à cet appel eût appris à quiconque était initié aux mystères des *Pauvres* qu'il appartenait à la société de ceux qui restaient fidèles aux maîtres et amis qui avaient tant fait pour Lyon, et qui en étaient bannis. Mais Jean Valdo n'était pas initié, et il ne se doutait pas qu'il eût fait un aussi heureux choix en chargeant Prinhac de son importante commission...

Prinhac et Barbe-Noire avançaient plus lentement qu'ils ne le désiraient, mais le cavalier n'osait pas aller plus vite sur cette route couverte de glace et dans l'obscurité. Quand le jour commença enfin à poindre, ils arrivèrent à un endroit de la route que les instructions de Giulio ne nommaient pas. Prinhac avait de nouveau traversé la rivière. La route de la vallée, qui est à présent celle que l'on suit, n'était alors qu'un chemin à moitié tracé et qui ne valait guère mieux qu'un sentier. L'autre route tournait à gauche et montait raidement la colline escarpée, tandis que le

sentier longeait le pied de la montagne qui, en cet endroit, se trouve très près du Rhône. Ce sentier était étroit et pouvait être rendu impraticable par un bloc de glace venu de la rivière ou par une roche détachée de la falaise. — Il était beaucoup plus court que la route de la montagne, et si bien battu que Prinhac eût été heureux de le prendre, mais il n'osait se fier à son jugement, ni écouter son désir...

Il aperçut, à quelques centaines de mètres de la route qu'il avait suivie, une pauvre chaumière sur un versant escarpé de la montagne. Bien que peu disposé à perdre aucun temps, le cavalier poussa Barbe-Noire, qui n'y tenait guère, à travers un champ de navets, et, arrivé à la porte de la chaumière, il frappa assez fort pour réveiller Ogier le Danois lui-même...

Pas de réponse.

Il frappa une deuxième fois, une troisième fois. Vainement... Et cependant, ce n'était pas une chaumière inhabitée : il était sûr de cela, et il était bien décidé à ne pas les laisser dormir plus tard ce matin-là.

A son quatrième appel, la voix aigre d'une vieille femme répondit :

— Qui est là ?...

— Oh ! dit le cavalier en riant, voilà enfin que vous vous remuez... Je suis courrier et viens de Lyon et je désire savoir quelle est la meilleure route à prendre pour aller à Meximieux.

— Toutes les deux sont les meilleures ! Passez votre chemin et n'éveillez pas les honnêtes gens à minuit...

En se disant courrier, Prinhac avait employé un mot à double sens : un courrier était bien un porteur de messages, et il est vrai qu'il en portait un ; mais à cette époque on appelait courrier à Lyon celui que nous appelons maintenant huissier, et il avait espéré que la peur arracherait une réponse à la vieille sorcière. Mais il avait compté sans son hôte. Le fait est, cependant, que la femme ne connaissait aucune des significations du mot courrier. Elle se dit simplement qu'elle avait à faire à quelque drôle qu'il fallait tenir en respect, et fit la meilleure réponse qu'elle trouva pour se débarrasser de lui.

Prinhac attendit un instant ; mais voyant qu'il n'aurait pas d'autre réponse, il se remit à frapper à la porte sans plus de succès. Enfin, et comme sans y penser, il dit, pas très haut :

— Pour l'amour du Christ, n'y a-t-il personne qui me montrera mon chemin ?

La réponse ne se fit pas attendre cette fois ; elle fut aussi prompte que celle que lui-même avait donnée à Jean Valdo. Le volet de la chaumière s'ouvrit tout large, et un homme, penché hors de la fenêtre jusqu'à mi-corps, dit :

— Quel est celui qui demande assistance pour l'amour du Christ ?... Si vous avez toute la journée à vous, prenez la route de la vallée, mais vous courrez le risque de devoir revenir sur vos pas... Si vous êtes pressé, prenez le chemin de la montagne. Ayez foi en moi, car je parle

« En Son Nom ! »

Le cavalier fit un signe de tête, dessina dans l'air une croix de Malte, et, poussant son cheval vers la route, il commença l'ascension laborieuse de la montagne.

Quand il fut sorti du brouillard de la vallée, il regarda derrière lui d'un air inquiet et à plusieurs reprises pour s'assurer du temps qu'il allait faire, maintenant que le lever du soleil approchait. Car si le temps devait être orageux, si les sentiers de la montagne devaient être obstrués ou couverts, ne fût-ce que par un peu de neige nouvellement tombée, il y aurait peu d'espoir que le docteur qu'il allait chercher vît jamais la petite Félicie en vie... Prinhac, par humeur, voyait volontiers les

choses en rose. Mais il trouva difficile de lire dans le ciel les signes du temps à ces premières heures du matin, et il eut de la peine à se persuader que les nuages déchiquetés qui commençaient à glorieusement s'habiller de pourpre et d'or, se contenteraient d'être ce jour-là de brillantes peintures au firmament, et qu'il n'y avait pas derrière eux quelque chose de mauvais...

— La montagne me le dira, se dit-il ; si après avoir passé la grille du château, la montagne apparaît blanche, je parierai qu'il fera beau temps ; mais si les nuages devant moi sont aussi gros que ceux qui sont derrière moi, je plaindrai notre pauvre demoiselle Félicie...

Et Prinhac et son cheval se mirent à gravir péniblement la raide pente de la colline. Quoique la journée ne fît que commencer, Prinhac se mit modestement à pied pour épargner sa monture. En gravissant la pente la plus raide, il marchait à côté de la noble bête, tout en caressant la riche crinière noire qui lui avait valu son nom. Bientôt pourtant, sans s'aider des étriers, il sauta en selle et laissa prendre un petit galop à Barbe-Noire pendant qu'ils traversaient la plaine que dominait le château.

La lourde tour carrée du château semblait

obstruer complètement la route. Mais Prinhac continua à avancer : sans un moment d'hésitation, il longea le mur et le contourna pour se trouver bientôt en présence du plus merveilleux panorama qu'il eût jamais vu...

La colline qu'il venait de gravir domine de sa cime la plus élevée une vue magnifique da la vallée du Rhône. Au-dessous de lui s'étendait le cours tortueux du fleuve, coulant parmi des champs qui, ce matin-là, étaient couverts de gelée blanche. Il aperçut les eaux bleues du Rhône et cette gelée blanche à travers la légère vapeur délicatement pourprée, qui déjà à cette heure commençait à monter au-dessus des champs. Comme perdus dans ce brouillard, les villages ressemblaient à des îles. Prinhac voyait ici une tour, là-bas un château carré ; et son œil apercevait les clochers de Lhuis et de Saint-Laurent et dans le lointain Arandon... Mais il ne s'attarda pas à admirer. Il s'avança jusqu'au point où le tableau se développait surtout à l'est, et là, sur un fond de pourpre et d'or, car le soleil n'avait pas encore atteint la cime des montagnes, il aperçut le roi des monts, se dressant gris-pourpre sur ce fond resplendissant de lumière, sans le moindre nuage devant sa face

et sans que la plus légère vapeur s'élevât des vallées.

Le tisserand accueillit avec joie ce signe qu'il avait si ardemment sonhaité.

— Seigneur Mont-Blanc ! dit-il à haute voix, vous êtes bien l'ami de ma maîtresse aujourd'hui !...

Combien peu le bon garçon se doutait que la veille, au coucher du soleil, sa jeune maîtresse avait envoyé de la montagne de Fourvières des baisers à son cher vieil ami !...

Barbe-Noire et son cavalier allaient maintenant se mettre à l'ouvrage pour de bon. Plus de deux heures s'étaient écoulées depuis qu'ils s'étaient glissés hors de Lyon dans l'obscurité ; et maintenant qu'il faisait jour, il fallait regagner le temps perdu. Barbe-Noire était aussi content que son maître de pouvoir prendre une allure plus rapide. Le moment était venu pour lui de faire voir son ardeur et de dire de quelle haute race il était issu et comment on l'avait dressé. Mais la route quitta bientôt les hauteurs pour redescendre vers la vallée, au moment où le soleil se levait dans sa gloire au-dessus des Alpes et de ces milliers de montagnes qui, garnies de tours crénelées, reposent toutes sur la grande chaîne alpine.

Le cavalier regarda une dernière fois le « vieil ami » de Félicie et laissa son cheval courir aussi vite que la prudence le permettait. Quand ils se retrouvèrent dans la plaine, ils allèrent comme le vent. Les enfants des villages, en route pour la messe du matin, regardaient stupéfiés, effrayés même, cet animal noir comme l'encre qui, narines ouvertes et l'œil en feu, passait devant eux dans un galop furieux... Ils voyaient bien que l'homme à cheval n'était pas chevalier, mais ils n'avaient jamais vu ni un pareil cheval, ni un pareil cavalier, pas même lorsque les chevaliers de Bourgogne passèrent par le village en route pour la terre sainte... Prinhac traversa de cette manière village sur village, au milieu des groupes qui se rendaient à l'église, et il commença à croire que sa mission était plus sûre de réussir qu'il n'avait osé l'espérer, et qu'il découvrirait le docteur, comme il le fallait, avant midi ce jour-là même. Si seulement là-bas, dans les montagnes, il pouvait se trouver un cheval comme ce brave Barbe-Noire pour ramener le docteur !...

Ah ! Prinhac, Prinhac, que disent les Écritures ?... « Le prix de la course ne vient pas au plus léger coureur, ni le prix des batailles au plus fort soldat. »

Tandis qu'il traversait le petit hameau de Dagnieu, souriant à un groupe d'enfants effrayés qui se pressaient contre la haie afin d'être hors de son chemin, le pied de devant de Barbe-Noire rencontra une couche de glace cachée sous le limon... Le cheval glissa et essaya de reprendre son équilibre, mais son pied de derrière frappant cette même glace maudite, il trébucha encore et, avant que son maître put retirer le pied de l'étrier, cheval et cavalier tombaient lourdement sur les pierres de la route... Prinhac ne proféra aucun mot : il était pour le moment sous le cheval et ne pouvait bouger. Le pauvre Barbe-Noire essaya de se redresser ; vainement. Était-il donc estropié ?... Ce fut la première pensée de Prinhac. Il verrait bien plus tard si lui-même était estropié...

Ses cris firent accourir une petite fille d'abord, puis ses frères, et bientôt tous les habitants, hommes et femmes, du pauvre hameau. Barbe-Noire avait réussi, dans l'intervalle, à se remettre sur ses pieds, mais il était évident qu'on ne le monterait plus jamais... Dans cette fatale chute, la fine jambe du cheval s'était cassée juste au-dessus du boulet. Prinhac et l'entourage s'efforçaient de croire que ce n'était qu'une foulure,

mais chaque effort de la pauvre bête faisait peine à voir, et il suffisait de toucher le moins du monde l'endroit où l'os était brisé pour comprendre que le mal était irréparable.

Pour le pauvre Prinhac, la chute avait été presque aussi mauvaise. — Il ne se plaindrait pas, disait-il, si le cheval pouvait se remettre en route... — Mais qu'il se plaignît ou non, il n'en était pas moins vrai qu'il ne pouvait remuer l'épaule gauche, sur laquelle il était tombé. Le fait est que le choc lui avait démis le bras, près de l'épaule.

Les paysans furent à la fois stupides et pleins de bonté. Chacun offrait ses services et nommait telle et telle chaumière où Prinhac serait le bienvenu, jusqu'à ce qu'on pût envoyer chercher le prêtre, ou bien le fameux vétérinaire qui habitait Balan.

— Si monsieur le désire, on les enverra chercher par Ode que voilà, sur la jument grise...

Mais Prinhac fermait l'oreille à ces offres et ne paraissait pas du tout désireux qu'on appelât ni le prêtre, ni le vétérinaire.

— Voici ce qu'il me faut, mes amis, dit-il ; je veux envoyer un morceau de parchemin, pas plus gros que deux de vos doigts au docteur, qui ha-

bite les montagnes, de l'autre côté de Rambert-de-Joux : ce n'est pas à trois heures d'ici. Qui veut y aller ?...

Ils écoutèrent stupidement et pas un ne répondit... Ils se regardaient les uns les autres d'un air interrogateur qui eût été drôle, si la situation n'avait pas été aussi sérieuse. Ils semblaient se dire : « L'homme est-il fou, ou nous prend-il pour des fous ?... »

— Cinquante sols d'argent, dit Prinhac gaiement, pour celui qui remettra ce morceau de parchemin au charbonnier Mark de Seysel ! Quel est l'homme ou la jolie fille qui veut le faire ?... — et comme ses yeux tombèrent sur une jeune fille au teint brûlé, il ajouta : — Cinquante sols pour un homme, soixante pour une fille !...

C'était comme s'il parlait hébreu ; ni homme ni fille ne bougea.

— N'y a-t-il personne, dit Prinhac, — souffrant plus de son insuccès que du mal que lui avait causé l'accident, — n'y a-t-il personne qui soit prêt à sauver la vie d'une enfant mourante pour l'amour du Christ ?...

— Vous auriez dû dire cela plus tôt, dit un homme grand et vigoureux, qui parlait la plus pure langue romane. Cet homme avait paru

complètement indifférent, et même ne pas savoir ce qui se passait jusqu'à ce qu'il entendît ces derniers mots. — Vous auriez dû demander cela plus tôt... Antoine, Marie, reconduisez ces marmots à la maison ! Paul, Jean, Pierre, vous tous, conduisez cette pauvre bête à la maison du prêtre et pansez-la bien !... Félix, montrez à ce monsieur la route de la barrière de Notre-Dame... Puis se tournant vers Prinhac :

— C'est un noble cheval, mon ami, et qui vous a bien porté ; mais l'Arabe qui me conduira chez votre docteur rendrait des points à n'importe quel cheval des écuries de l'abbé, et il remporterait encore le prix. Vous me trouverez à la barrière de Notre-Dame, prêt à vous servir

EN SON NOM.

En effet, quand le pauvre Prinhac, marchant d'un pas lourd et raide, et semblant s'appuyer de tout son poids sur l'épaule du complaisant Félix, arriva à la barrière de Notre-Dame, il y trouva son nouvel ami, monté sur un noble cheval arabe, de cette race qui à cette époque commençait à s'introduire dans le sud de la France. Prinhac tira de sa poche la précieuse missive et chuchota à l'oreille de l'ouvrier les instructions qu'il avait reçues de Giulio le Florentin. Le paysan avait

en main une petite baguette avec laquelle il traça dans l'air le signe de la croix de Malte. Le pauvre tisserand, qui défaillait presque, en fit de même avec le doigt et ils se séparèrent, l'un pour commencer sa course, l'autre pour aller trouver chez Pierre Boronne le confort, quel qu'il fût, qu'on pourrait lui offrir...

CHAPITRE V

PERDU ET RETROUVÉ

GAUTIER DU MOULIN connaissait chaque pouce du chemin qu'il avait devant lui, savait quand et comment ménager son cheval, où trouver les chemins raccourcis, connus seulement des charbonniers, et les gués des courants ; et il savait comment contourner une colline : il avait ces avantages pour la mission à remplir sur le pauvre Prinhac, qui avait payé son zèle si cher. Et puis, Gautier du Moulin avait une confiance plus complète dans le talisman que tous deux employaient. En pénétrant dans les montagnes, il redoutait moins les espions et les justiciers de l'évêque et de sa clique, et il n'hésitait pas à montrer le drapeau sous lequel il servait... Il lui arriva, comme il était arrivé à Prinhac, de se trouver devant un de ces ponts-levis, qui si souvent barraient la route aux endroits où elle traversait une rivière. Mais quand Gautier apparut, il lui suffit de tracer dans l'air le signe de la croix de Malte pour que les gardes du pont

courussent le baisser devant le cavalier, qui remercia en disant gracieusement : « C'est pour l'amour du Christ, » et il reçut la réponse qu'il attendait : et « En Son Nom. »

La route devenait de plus en plus montante, et cependant, en une heure il avait fait plus de trois bonnes lieues et arrivait sur la hauteur pittoresque de Meximieux au moment où les gens du village et ceux du château étaient rassemblés dans l'église pour la messe du dimanche.

Gautier regarda autour de lui et ne vit personne. Il s'avança jusqu'à la porte de l'église, se jeta à bas de son cheval, qu'il n'attacha pas, et pénétra au milieu des fidèles qui étaient à genoux. Gautier s'agenouilla aussi et prit part aux prières ; mais au premier changement dans l'ordre du service, il remarqua un fidèle dont la tête blanche était encore dans ses mains, se pencha sur lui et lui souffla à l'oreille : « Pour l'amour du Christ... » Sans dire un mot, le vieillard se leva et tous deux quittèrent l'église. Après un entretien d'un moment, le vieillard dit à Gautier de l'attendre au tournant de la route qui venait des écuries du château, franchit la haie et disparut.... Gautier du Moulin s'avança jusqu'au coude de la route qui lui avait été indiquée, et au

même moment le villageois aux cheveux blancs y arrivait aussi avec le meilleur cheval des écuries du baron. Gautier lui confia le sien, le salua comme il l'avait déjà fait et s'éloigna.

— C'est En Son Nom, dit son nouvel ami.

Deux heures après avoir quitté Meximieux, au train dont il allait, il aurait dû se trouver près de la hutte du charbonnier qui était, comme il a été dit, le but de son voyage. Mais ici le chemin n'était plus fait pour des voyageurs... Ce n'était que des sentiers que les faiseurs de fagots et les charbonniers avaient tracés pour leur propre usage, entre les roches, les broussailles et les arbres, et qu'ils abandonnaient ensuite quand ils n'en avaient plus besoin.

Gautier du Moulin employa son intelligence aussi longtemps qu'elle put le servir... Il choisissait les chemins qui conduisaient un peu vers le sud-est, comme on le lui avait recommandé. Il aperçut plusieurs fois la forteresse qui dominait Rossillon, passa, comme on le lui avait dit, le château de Vieux-Mont-Ferrand, et arriva enfin à un endroit couvert de petits chênes rabougris et de morceaux de rocs, que des ogres semblaient avoir entassés dans leurs jeux... Là, Gautier du Moulin s'arrêta tout éperdu... Comment trouver,

en effet, un chemin convenable au milieu de ces pistes de moutons qu'il avait devant lui, et de ces traces de pieds d'âne et de mulet, et des morceaux de charbon que ces bêtes de somme avaient traînés, éparpillés là sur le sol ?...

Il donna un coup de sifflet perçant, mais ne reçut aucune réponse. Il laissa tomber les rênes sur le cou de son cheval, qui s'arrêta. Il essaya le sentier qui semblait courir le plus vers l'est, lequel le mena, cinquante mètres plus loin, à un endroit où des éclats de bois qui jonchaient le sol indiquaient que des bûcherons y avaient abattu de jeunes arbres et n'étaient pas allés plus loin. Il revint sur ses pas et s'assit, irrésolu, quoiqu'il sût bien que l'indécision c'était la ruine... A cet instant, il entendit le rire bruyant d'un jeune enfant, qui fut pour lui comme une voix venant du ciel...

Le rire fut bientôt étouffé et tout redevint tranquille, mais ce rire suffit pour rassurer Gautier du Moulin. Il fit avancer son cheval vers l'endroit d'où le rire était parti, à travers un fourré épais de cèdres enchevêtrés qu'il n'avait pas voulu essayer auparavant, et, après une descente, il trouva au bord d'un ruisseau un groupe composé d'une douzaine d'enfants effrayés. Ils

avaient joué là, avaient entendu le pas de son cheval, et ce bruit les avait effrayés et avait mis fin à leurs jeux. Car, grâce à la licence de cette époque, les ravages causés par quiconque était à cheval, qu'il se dît chevalier, seigneur, soldat ou bandit, étaient tels que des enfants de paysans comme ceux-ci, dans un lieu aussi désert, avaient de ces voyageurs une idée semblable à celle que la vieille femme eut de Prinhac quand il l'éveilla à la pointe du jour. Les frères et les sœurs aînés de ce petit groupe avaient donc essayé de faire garder le silence aux plus petits jusqu'à ce que le cavalier fût passé...

Lorsque Gautier du Moulin arrêta son cheval, et qu'il vit la gentille petite bande, il dit en riant :

— Qui joue ici à cligne-musette ?...

Les petits se cachèrent derrière les grands ; les grands baissaient la tête et ne répondirent rien...

— Lequel de vous peut m'indiquer le chemin de la maison de Mark de Seyssel, à l'endroit où passe la route de Culoz ?

Les petits se cachèrent derrière les grands, et les grands baissèrent la tête comme auparavant.

— J'espérais, dit le bon meunier, j'espérais bien avoir trouvé une des petites filles de Mark, et j'avais espéré qu'elle me montrerait le chemin.

J'ai quatre petites filles et cinq garçons chez moi, et ils connaissent toutes les pistes de moutons et de chevaux. Et quand le père Antoine leur demande : « Qui veut monter ma mule et me montrer le chemin ? » ma foi, Jean accourt, et Gertrude accourt, et Antoine accourt, et Marie accourt, et tous veulent lui montrer le chemin.

Le meunier savait le chemin du cœur des enfants, mais on avait appris à ces enfants-ci à se taire devant les étrangers... Plus d'une fois, comme le savaient les plus âgés, la vie même de plus d'une personne avait dépendu de leur discrétion, et leurs figures restèrent si impassibles, pendant que Gautier du Moulin esseyait ses séductions, que lui-même s'y trompa... Il crut vraiment qu'ils ne comprenaient pas ses paroles.

Il tira alors de sa poche le sifflet d'argent dont il s'était servi un moment auparavant, sauta de son cheval, le laissa aller à sa guise, s'assit à terre à côté du plus jeune des enfants, et sur son sifflet, — qui était en réalité un petit flageolet, — il joua un petit air pour amuser l'enfant ; puis, prenant le bambin sur son genou, il essaya de mettre le jouet dans ses mains... L'enfant semblait craindre les reproches des grands, mais la babiole était trop tentante pour qu'il la refusât ;

et quand il réussit à faire sortir de l'instrument de musique un son aigre et perçant, il rit et eut moins peur, et sembla presque prêt à se laisser gagner... Gautier poussa sa victoire et, dans le rude dialecte des montagnes dauphinoises, qu'il parlait aussi facilement que le provençal qu'il avait employé jusqu'ici, il reprit :

— C'est Mark de Seyssel, le charbonnier, que je veux trouver. Mark de Seyssel a de bonnes petites filles. Ne connaissez-vous pas ses petites filles?... J'ai un beau sou d'argent pour chacune d'elles !...

Tu es un rusé oiseleur, Gautier, et un fin pêcheur ; mais tu as là des poissons qui ne mordent pas à tous les hameçons... C'est un des petits garçons de Mark que tu as sur ton genou ; et cette grande brune enfant dont les cheveux sont tressés avec un bout de ruban rouge, est une de ses filles. Mais ils savent bien qu'ils ne doivent rien dire des chemins à moins qu'ils ne sachent qu'ils parlent à des amis... Aussi, aucun signe d'intelligence ne passa d'une figure à l'autre.

Le meunier se demanda alors si les plus grands de ces enfants, réservés comme il les trouvait, n'avaient pas à garder des secrets plus graves que

celui des chemins du fourré où ils jouaient, et, comme s'il parlait au vent de l'air, il dit :

— Il y va d'une existence dans mon voyage ; et continuant à employer le dialecte des montagnes, sans s'adresser à aucun d'eux en particulier, il ajouta : — Une chère et charmante enfant mourra cette nuit si avant le soleil de midi je ne trouve pas la maison de Mark de Seyssel. Je me demande si quelqu'un pourrait me montrer sa maison, si je le demandais pour l'amour du Christ...

La petite fille aux cheveux bruns et le stupide petit garçon, et l'autre garçon avec son long bâton pelé, et l'autre grande fille qui avait un bébé dans les bras, tous tressaillirent à ces mots... Le premier des quatre dit en provençal :

— Je vous conduirai volontiers chez mon père, maintenant que je sais que vous venez

EN SON NOM.

Un instant après, Gautier était remonté sur son cheval et, avec la petite fille assise devant lui, il se fraya un chemin à travers le fourré, passa le gué, gravit la colline et traversa un champ couvert de petites broussailles. Il était arrivé à moins d'un mille de l'endroit où il s'était perdu, quand la petite fille retrouva la voix et dit, toujours en provençal :

— Voilà la hutte de mon père...

Il aperçut à l'endroit qu'elle indiquait, de l'autre côté d'une petite clairière, une grossière cabane, faite moitié de poutres et moitié de grosses pierres. D'un trou dans le toit, trop large et trop primitif pour être appelé cheminée, une colonne de fumée sortait. Le voyageur n'avait pas besoin de ce signe pour reconnaître que la hutte du charbonnier n'était pas déserte : les bruyantes voix d'hommes qu'il entendait à l'intérieur le lui eussent appris.

CHAPITRE VI

LE CHARBONNIER

LES forges de fer de la vallée avaient déjà atteint, à cette époque, un développement suffisant pour créer parmi les paysans de la montagne une industrie particulière, qui consistait à transformer en charbon les pins, les marronniers et les chênes. Ils envoyaient ce charbon aux fabricants pour la fabrication de leurs plus fins aciers. Beaucoup de ces paysans, moitié chasseurs, moitié bergers, se livraient à cette occupation qui les mettait à même de se procurer du sel, des clous, des têtes de fer pour leurs flèches, des marmites et des pots, meilleurs que ceux qu'on fabriquait dans les montagnes. Ils découvrirent bientôt qu'en s'unissant ils pouvaient négocier plus avantageusement avec les fabricants de fer et d'acier ; c'est ce qui fait que depuis plus d'une génération cette grossière cabane, — qui était alors gouvernée par Mark de Seyssel — était le rendez-vous des charbonniers qui y emmagasi-

naient leurs sacs de charbon, tout prêts à être chargés sur les mulets.

Au milieu de la hutte, sur un espace laissé libre pour y faire du feu, une douzaine de grosses bûches étaient empilées et semblaient inviter les charbonniers à se grouper en cet endroit. La colonne de fumée aux formes bizarres, qui avait attiré l'attention du voyageur, s'échappait par un grand trou carré pratiqué dans le toit. Autour de ce feu, assis ou couchés dans toutes sortes d'attitudes, les paysans paresseux passaient cette journée d'hiver aussi agréablement que possible.

— Si vous rencontrez jamais Lambert de ce côté-ci du purgatoire, dites que je suis un menteur... Quand je l'ai vu traverser la vieille baie avec son nouveau baudrier, je lui ai dit : « Au revoir, Lambert ; nous ne nous reverrons jamais plus.» Et j'ai dit cela parce que je le savais.

— Mais comment le savez-vous?... répliqua l'homme à qui s'adressait celui qui venait de parler. Il était assis et en train de fabriquer un arc, et laissait tomber les copeaux de son bois de frêne sur les charbons ardents. — Comment le savez-vous? Ici, à Blon, j'ai parlé avec l'aubergiste, avec les palefreniers, avec Siraud lui-même : tous disent que les Sarrasins ne résisteront pas à la

première attaque de nos soldats. Ils disent qu'avant Pâques il y aura un nouveau roi à Jérusalem, et que longtemps avant Noël prochain l'évêque sera de retour à Lyon, le roi Philippe à Paris et le roi Richard en Angleterre ; le comte Raymond aura regagné son château, Forney et tous les camarades seront revenus parmi nous, des cocardes à leurs chapeaux et de l'or dans leurs poches.

— Et Siraud, qu'en sait-il ? répliqua l'obstiné grognon qui avait commencé la dispute. A-t-il parlé avec les Sarrasins ?... leur fameux roi, Sa Majesté Saladin, lui a-t-il dit qu'ils tourneraient tous le dos à la première bataille ?... a-t-il visité Jérusalem, qu'il s'imagine que c'est à un jour d'ici ?... Quant à l'aubergiste de Blon, c'est un imbécile... La dernière fois que je l'ai vu, il m'a soutenu à ma face que je ne pouvais pas reconnaître un arc de noyer d'un arc de frêne... Je souhaite qu'il étouffe en avalant sa soupe ! Et, si ses palefreniers ne connaissent pas mieux les soldats de Saladin qu'ils ne connaissent les chevaux français, leur discours ne vaut pas la peine d'être rapporté... Je vous dis, moi, que c'est à une entreprise de fous qu'ils se sont mis et que vous ne reverrez jamais plus Lambert...

— Est-ce une entreprise de fous, cria un petit boiteux qui était assis de l'autre côté du feu, où les deux disputeurs pouvaient à peine le voir, de délivrer les tombeaux de notre divin Maître et de Notre-Dame, sa Mère, et de plus de saints que je n'en puisse nommer et que vous n'en puissiez compter, des mains de ces chiens de païens et fils de païens?... N'avez-vous pas entendu le curé raconter comment ils ont écorché vive cette pauvre Marie de Picardie, quand elle fit son pèlerinage aux lieux saints?... Ne lui avez-vous pas entendu dire comment ils allumèrent un feu sacrilège contre le tombeau de saint Joseph, en brisèrent les colonnes et jetèrent des saletés sur sa pierre?... Une entreprise de fous, vraiment!... C'est bien à ceux qui restent chez eux à fainéanter de l'appeler ainsi... Si j'avais seulement deux pieds pour marcher ou deux bonnes jambes à mettre sur le dos d'un mulet, je ne resterais pas ici à flâner et à calomnier des hommes qui valent mieux que moi...

— Pierre le Boiteux, répliqua l'autre sans se fâcher, je vous ai déjà entendu dire cela et d'autres choses semblables, et si vous en avez l'envie vous pouvez les répéter sept fois et soixante-dix fois sept fois, comme dit l'Évangile, sans que j'en

vienne jamais à me quereller avec un aussi bon garçon que vous... Mais vous et moi nous savons bien qu'Ambrose ne se soucie pas plus du tombeau de Notre-Dame et de celui de saint Joseph que de la neige au sommet de la montagne, et qu'il ne donnerait pas une heure de sa vie de fainéant pour empêcher qu'on les profane... Il est parti parce qu'il a vu partir les autres, et parce que cela lui plaisait d'être nourri sans travailler et de dormir sur la toile tissée par les femmes des autres hommes. Il s'est dit qu'il reviendrait avec un or qu'il n'aurait pas eu besoin de gagner, et qu'il pourrait alors faire le fanfaron devant vous et moi et autres honnêtes gens, parce qu'il aurait une cocarde à son chapeau... Quant à faire la guerre aux gens parce qu'ils sont des chiens et des fils de chiens, parce que leurs prières sont fausses et leur vie méprisable... je dis que nous pourrions faire la guerre à l'évêque et au chapitre de Lyon pour des raisons tout aussi bonnes que celles qu'ils ont de guerroyer contre le roi Saladin et ses émirs, si c'est ainsi qu'on les nomme.

L'audace de cette allusion à l'évêque et au chapitre fut saluée d'un éclat de rire par plusieurs des fainéants ; mais d'autres tressaillirent, non

pas qu'ils fussent fâchés, mais ils furent effrayés...

— Tâche d'être plus civil, Mathieu ! ou tu nous attireras quelque malheur... On parle assez trahison et hérésie dans cette hutte pour faire livrer tous nos hameaux aux huissiers, et l'on pourrait bien nous envoyer mendier avant que nous le sachions, avec nos femmes et nos enfants.

C'est Mark de Seyssel lui-même, qui, parlant pour la première fois, fit réponse à cette protestation :

— Jean le pêcheur, si vous n'aimez pas ce qui se dit ici, vous n'êtes pas obligé de rester... Si vous avez quelque conversation à rapporter à l'huissier ou au viguier, allez faire votre rapport, et bon voyage !... Je suis le maître de cette hutte, c'est mon château ; quand je me défie de mes hôtes, je les mets à la porte ; mais aussi longtemps qu'ils ont ma confiance, je veux qu'aucun n'empêche son voisin de s'exprimer librement.... Quant à moi, ajouta le gros charbonnier, je suis de l'avis de Mathieu, et je bois à sa santé ; le pot blanc a bien le droit d'accuser la marmite d'être noire !... Quand les prêtres et les abbés chassent les gens de chez eux parce qu'ils nourrissent les pauvres, et leur prennent leurs maisons et

volent leurs biens pour s'enrichir eux-mêmes, et qu'ils vont ensuite en terre sainte avec la bénédiction du roi et de Sa Grandeur l'évêque, je doute fort qu'ils y portent un meilleur évangile que celui qu'ils laissent derrière eux... Pour ma part, je voudrais voir les hommes vivre ici comme vivaient les saints, avant qu'ils aillent forcer les Sarrasins de vivre comme eux.

Là-dessus, le gros charbonnier prit sur le banc à côté de lui une cruche à laquelle il venait de boire, la passa à Mathieu les-yeux-noirs, comme il appelait celui qui faisait tantôt un arc, et lui dit de la passer ensuite aux autres pour qu'ils bussent à leur tour.

C'est précisément à ce moment qu'on entendit Gautier frapper à la puissante porte d'entrée du manche de son fouet. Le charbonnier le pria immédiatement d'entrer, et ne put cacher sa surprise à la vue de sa propre fille en compagnie de cet étranger... L'enfant comprit que sa mission était terminée, salua et retourna en toute hâte à leur retraite parmi les broussailles. Le charbonnier offrit un siège à Gautier auprès du feu : toute l'assemblée se taisait, et personne ne se serait douté qu'ils se livraient, il n'y avait qu'un instant, à la discussion la plus animée.

— Êtes-vous Mark le charbonnier ? dit le messager ; on m'a assuré que vous pourriez m'indiquer la maison de Jean de Lugio ?...

— Hein !... fut la seule réponse du gros charbonnier, qui, était si loquace quelques instants auparavant, et défendait avec tant de chaleur le droit, sacré pour tous, d'exprimer sa pensée.

— J'ai chevauché de mon mieux pour trouver Jean de Lugio. On me dit qu'il habite dans ces parages. On a besoin de lui, grand besoin de lui aujourd'hui, à Lyon ; j'ai ici un message pour lui...

— Hein !... grogna encore le charbonnier en réponse à cette explication.

Gautier fut surpris. Il n'avait jamais vu cet homme, mais il ne le supposait pas idiot ; et il s'était bien sûr attendu à ce qu'un homme qui faisait de si grandes affaires dans la vallée eût quelque connaissance du provençal... Il répéta son explication avec plus de détails, et cette fois dans le dialecte de la montagne qu'il avait employé pour parler aux enfants du charbonnier.

— Hein !... fut encore la stupide réponse du charbonnier. — Il regarda alors ses compagnons d'un air lourdaud, et dit dans leur dialecte : — Les amis, entendez-vous ce que dit ce monsieur ?

Y en a-t-il un parmi vous qui sache rien de ce Jean de Lugio, l'abbé qu'il veut voir ?...

Les hommes se regardaient d'un air bête, comme s'ils ne comprenaient pas plus le dialecte de la montagne que Mark ne comprenait le provençal du meunier...

Gautier regarda autour de lui pour voir s'il ne trouverait pas un visage plus intelligent que les autres... Il tira ensuite de sa poche six ou sept pièces d'argent, les fit sauter en l'air et les rattrappa dans sa main ; et, reprenant la parole, il dit dans leur dialecte :

— Ces pièces sont pour le bon camarade qui ira chez l'abbé pour moi, et en voici autant pour celui qui reviendra avec lui.

Un lourd et stupide étonnement, qui ne pouvait guère venir de la curiosité, fut tout le sentiment qu'il semblait avoir éveillé par son suprême effort pour les persuader. Gautier du Moulin crut sentir qu'il allait échouer au dernier moment...

— C'est un homme de haute taille, dit-il, avec une tonsure entourée de cheveux blancs comme neige. Il est si grand qu'il marche un peu courbé, et il boite légèrement du pied droit.

— Hein !... fut encore la seule réponse de Mark de Seyssel.

Gautier se reprochait de ne pas avoir gardé l'enfant. Elle, au moins, savait parler et comprendre. Il n'y en avait pas un seul, apparemment, dans cette assemblée de désœuvrés, qui prît le moindre intérêt dans sa mission, pas même le gros seigneur du château ; et ils étaient encore moins en état de l'assister, supposé qu'ils le voulussent.

Dans son chagrin d'avoir perdu son guide, Gautier alla à la porte pour voir s'il découvrirait la petite fille ; mais elle avait disparu depuis longtemps. Il rentra. Les hommes étaient toujours assis avec leur air bête, comme il les avait trouvés à son arrivée. A cet instant, une inspiration lui vint : il se dit que le talisman qui lui avait si bien réussi auprès de l'enfant, pouvait aussi agir sur ces rustres... Le fait est que la stupidité de ces hommes l'avait complètement dérouté. Il avait perdu sa présence d'esprit et n'avait plus sa tête devant ce jeu de stupidité si bien joué par les marchands de charbon de bois.

Après avoir refermé la porte, Gautier ramassa un morceau de charbon, et, d'un air insouciant et comme pour s'amuser, il dessina grossièrement sur la porte une croix romaine dont la ligne verticale n'était pas plus grande que la ligne hori-

zontale, la retoucha rapidement et en fit une croix de Malte avec ses pointes aiguës et ses angles rentrants à chaque extrémité.

Sous la croix il écrivit ces deux mots : *Amore Christi.*

Avant qu'il eût fini l'inscription, le faiseur d'arcs était debout et mettait son pourpoint, comme s'il s'apprêtait à sortir. Deux autres aussi de ces désœuvrés semblaient avoir terminé tout ce qu'ils avaient à faire dans la cabane et se disposaient à partir... Mark de Seyssel lui-même disait à haute voix :

— Il est près de midi, il faut que je m'en aille. Si François vient, dites-lui de demander à la vieille où je suis. — Ce disant, il passa devant Gautier et ouvrant la porte il lui dit : — Suivez-moi dehors...

Le meunier le suivant, il le conduisit en un lieu

où ils ne seraient pas entendus des hommes restés dedans.

— Vous auriez dû faire le signal plus tôt, dit-il ; il y en a dans cette cabane qui seraient bien heureux de faire mettre l'abbé dans les fers ou de le jeter dans le lac du Bourget. Mais vous pouvez vous fier à moi et à Celui qui est là-haut, si vous venez

EN SON NOM.

Gautier conta alors au sauvage réveillé qui il était et pourquoi il était venu ; qu'il avait en sa possession une affaire qu'il était de la plus haute importance que Jean de Lugio connût, qu'on l'avait requis de remplir cette mission pour l'amour du Christ et qu'il avait accepté de le faire EN SON NOM.

Il dit à Mark de Seyssel que pour preuve de sa sincérité il lui remettrait le morceau de parchemin, qu'il pourrait le porter lui-même au lieu où le maître se tenait caché, et que le maître pourrait voir alors s'il voulait venir ou s'il refusait de venir...

— Ce qu'il y a de certain, ajouta le meunier, c'est qu'à moins qu'il ne se trouve ici prêt à monter mon cheval quand il sera midi, il est inutile qu'il vienne, car il faut qu'il traverse le

pont de Lyon avant le coucher du soleil ; et vous savez, mon ami, qu'il faut être bon cavalier pour couvrir cette distance dans ce laps de temps...

Le charbonnier disparut... Le cavalier retourna dans la cabane et se jeta sur le sol près de Jean le pêcheur. Celui-ci aurait bien voulu savoir qui était cet étranger et en apprendre davantage sur le but de son voyage ; mais Gautier était aussi rusé que lui et il répondit à ses questions par des questions, si bien qu'après une heure de cette conversation, les hommes de la hutte étaient aussi peu renseignés sur son affaire qu'ils l'étaient quand il les rencontra... Il avait eu la bonne idée de tirer une bouteille de vin de derrière la selle de son cheval et de l'offrir à la compagnie en signe de bonne camaraderie. Ils parlèrent de la gelée, du dégel, du prix du charbon, des nouvelles mines de fer, et ils en revenaient à la question capitale de la grande croisade lorsque Mark de Seyssel rentra dans la cabane enfumée.

Il reprit auprès du feu la place qu'il y avait quittée et dit au meunier :

— J'ai donné à votre cheval toute l'avoine que j'avais et il l'a toute mangée...

Il dit cela d'un ton bourru, et ceux qui n'étaient pas dans le secret durent s'imaginer,

L. of C.

comme il le voulait, que son entrevue avec l'étranger avait eu trait aux bons soins à donner à son cheval. Gautier le remercia avec l'amabilité qu'il n'avait pas cessé de montrer, compta un nombre suffisant de pièces de cuivre pour payer l'avoine, souhaita le bonjour à la compagnie et dit qu'il allait continuer son voyage. Il traversa la clairière et sous le genévrier, auquel son cheval était attaché, il trouva, comme il l'avait espéré, l'abbé Jean de Lugio.

CHAPITRE VII

JEAN DE LUGIO

JEAN DE LUGIO, un de ces hommes qui de son temps rendirent au monde un service inestimable, est maintenant presque inconnu... Quand nous lisons dans l'Épître aux Hébreux l'histoire de ces hommes qui furent insultés et battus, chargés de chaînes et emprisonnés; de ces hommes pauvres, accablés d'afflictions et de tourments, qui vivaient errants dans les déserts, les montagnes et les cavernes, et dans des trous creusés sous terre, de ces hommes dont le monde n'était pas digne... nous devrions nous dire que c'est à quelques hommes de cette espèce, parmi lesquels figurent Jean de Lugio, que nous devons d'avoir devant nous le récit que nous présente l'Épître aux Hébreux.

Lorsque Pierre Valdo, le riche marchand de Lyon, comprit pour la première fois la valeur des Évangiles pour tous ceux parmi lesquels il vivait, et qu'il eut vu combien ils les ignoraient, il consacra sa fortune et sa vie non seulement à nour-

rir ceux qui avaient faim et à abriter ceux qui n'avaient aucun gîte, mais encore à prêcher sur les chemins les paroles du Christ. Il découvrit quelques versions en langue romane de certaines parties du vieux et du nouveau Testament. Le plus ancien reste que nous ayons aujourd'hui de cette langue est une paraphrase de l'histoire biblique, écrite une génération ou deux avant le temps de Jean Valdo. Elle est connue sous le nom de *La noble Leçon*. Les troubadours, que nous sommes habitués à considérer comme de simples chanteurs de chants d'amour et de romances, chantaient tout aussi bien, dans ces temps-là, les récits des livres saints, et ils ont répandu dans les lieux qu'ils parcouraient une connaissance plus exacte des histoires de la Bible que celles que les prêtres donnaient au peuple dans leurs églises...

Pierre Valdo entreprit d'améliorer cette connaissance populaire de la Bible. Ce fut une partie importante de son programme. Il savait lui-même assez de latin pour lire la Vulgate en latin. Pour la traduire dans la langue de la Provence, il eut l'assistance de trois prêtres de Lyon : Bernard d'Ydros, Stéphen d'Empsa et Jean de Lugio, avec qui le lecteur va maintenant faire connais-

sance. Aucun d'eux ne crut qu'il y eût rien d'irrégulier dans leur entreprise, et comment auraient-ils pu le croire ? Eux et leurs amis s'étaient mis à enseigner au peuple la parole de Dieu, simplement et fidèlement ; que pouvaient-ils faire de mieux ?... Stéphen se chargea de la traduction, Jean examina les autres traductions et les compara à celle de Stéphen ; il étudia les critiques, chercha de tous côtés les meilleures autorités, et rendit cette bible du peuple aussi parfaite qu'une étude attentive et la meilleure érudition de son temps pussent la faire. Bernard entreprit la tâche, plus modeste, — mais non moins importante — de transcrire le texte sur lequel ils étaient d'accord. Un chercheur attentif pourrait probablement trouver dans les bibliothèques des vieux couvents du sud de la France quelques-uns de ces manuscrits, malgré la destruction sauvage des persécuteurs de ce siècle et du siècle suivant.

Quand Pierre Valdo se rendit à Rome pour demander au pape de bénir leur œuvre, il est probable que l'un ou l'autre de ces hommes l'accompagnèrent, tous les trois peut-être. Comme nous l'avons déjà dit, le pape fut heureux d'apprendre que les laïques de Lyon prenaient à cœur d'ap-

porter leur aide au travail de la propagation de la foi. Leur entreprise ressemblait beaucoup à celle que saint François travailla à réaliser quelques années plus tard. S'il y avait une différence, elle était à l'avantage de Pierre Valdo, dont l'œuvre embrassait plus vastement et plus généreusement les besoins de la grande masse du peuple...

Hélas ! l'évêque et le chapitre de Lyon n'étaient pas à la hauteur de cette sainte entreprise. Pour eux, ce qu'il y avait d'important dans la religion, c'était le pouvoir temporel qu'ils venaient d'acquérir sur la ville et le pays environnant. L'intervention de ces marchands — comme aumôniers et comme prêcheurs laïques — dans les affaires de la ville n'entrait pas dans leur plan... Ils n'avaient pas acheté les droits du comte de Forez et ne s'étaient pas affranchis de son autorité pour recevoir maintenant les ordres d'une bande de fanatiques, et cela dans leurs propres murs. Ils refusèrent donc leur approbation aux projets de Pierre Valdo : ils l'excommunièrent, lui et les siens, confisquèrent leurs propriétés et les chassèrent de leurs maisons...

De pareilles crises éprouvent les âmes, et c'est seulement le métal bien trempé qui sort intact du feu des persécutions. Des quatre hommes qui

avaient travaillé ensemble à la propagation de la nouvelle Bible, deux succombèrent et deux résistèrent... Pierre Valdo supporta la perte de tous ses biens, voyagea dans toute l'Europe et répandit partout sa grande idée d'une Bible pour le peuple et d'une église dans laquelle un laïque aussi bien qu'un prêtre pût être le ministre de Dieu. Bernard et Stéphen ne purent pas soutenir l'épreuve... Ils se réconcilièrent avec les autorités de l'église lyonnaise, et personne ne sait ce qu'ils devinrent dans la suite... Jean de Lugio n'abandonna jamais l'œuvre entreprise. Il donna sa vie à cette idée d'une Bible pour tous. Il serait difficile de nommer une ville de l'Europe centrale — une ville de Bohême même, — qui n'eût pas part aux bénéfices de ses conseils et de ses travaux. Lorsque Jean Huss fut conduit au bûcher pour avoir défendu la même idée, il reconnut, et ses disciples avec lui, la dette qu'ils devaient à Jean de Lugio et à Pierre Valdo.

Le prêtre attendait l'arrivée du meunier, curieux de savoir quelle espèce d'homme était celui qui avait si bravement apporté le message qu'il tenait à la main. Il ne portait lui-même aucun costume ecclésiastique, et n'était pas non plus habillé comme les nobles, moins encore

comme les soldats de ce temps-là : on aurait pu le prendre pour le représentant de quelque marchand de Lyon, envoyé dans les campagnes pour une affaire de lin ou de laine. Ses cheveux blancs se montraient sous son chapeau de voyageur ; sa tonsure, bien entendu, ne se voyait pas. Son paletot était boutonné comme pour une chevauchée dans le froid. Ni la couleur ni la forme de ses vêtements n'étaient de nature à attirer l'attention des passants.

— Je ne suis pas moi-même le messager de Pierre Valdo, s'empressa de répondre Gautier du Moulin à sa première question ; je suis seulement, comme vous le voyez, un *Pauvre de Lyon*, et me suis fait reconnaître comme tel par notre mot d'ordre, lorsque le messager auquel Jean Valdo avait confié cette mission s'abattit avec son brave cheval presque à la porte de ma maison... Il était évident que le message devait être transmis sans perte de temps... Prinhac a pu traverser le pont-levis de Lyon avant le lever du soleil parce que ce pont était gardé par un des nôtres, mais qui sait si vous serez aussi heureux ce soir ?... Le pont peut être gardé par votre plus grand ennemi. Eh bien ! il ne vous reste que cinq petites heures pour faire ces douze lieues qui nous ont pris pres-

que sept heures. Il est vrai que vous aurez à descendre les collines que nous avons eu à gravir. Vos chevaux seront tout prêts, tandis que les nôtres ont dû être pansés et sellés. Mais, monsieur l'abbé, il ne faut pas que votre cheval fasse un faux pas ; car, si je comprends bien le message que j'ai apporté, ce n'est pas le premier venu qui pourrait vous remplacer ce soir au chevet de la jeune fille...

Jean de Lugio ne s'émut pas :

— Le Seigneur conduira, dit-il, et le Seigneur pourvoira. Mon voyage fera-t-il du bien ou du mal, le Seigneur seul le sait... Mais il semble que ce soit son œuvre ; pour l'amour du Christ je suis appelé, et EN SON NOM je pars. Jeune homme, ajouta-t-il pendant que Gautier du Moulin ajustait pour lui les étriers du noble cheval qui devait le porter, quand j'ai quitté Lyon, ils brûlèrent sur la place publique les précieux livres avec lesquels j'avais passé les vingt meilleures années de cette courte vie. Ce que j'ai pu faire pour Dieu et sa sainte église, ils essayèrent de le détruire. Ils m'obligèrent de me séparer de mes pauvres, des veuves dont les pleurs m'étaient sacrés, des orphelins que j'avais nourris et enseignés, de ces humbles toits qui sont pour moi

comme autant de temples consacrés au bien-aimé fils de Dieu. Leur viguier me conduisit au pont-levis que j'ai à traverser ce soir et d'un ton moqueur m'ordonna de m'éloigner. Je lui dis: — Je ne vous verrai plus avant le jour où vous direz : « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur...» — Jeune homme, ce Jean Valdo chez qui je suis appelé ce soir ne leva pas un doigt pour moi ce jour-là, ni pour son parent, mon noble ami, ni pour aucun des *Pauvres de Lyon*, ni pour leurs malheureuses femmes, ni pour leurs enfants... Mais le temps vient avec ses rétributions, et aujourd'hui, le voilà qui prie Dieu pour que j'arrive à temps : — « Dieu tout puissant, entends et exauce sa prière, donne à ton serviteur la sagesse et la force nécessaires pour rendre aujourd'hui quelque service à tes enfants.»

— Amen, dit pieusement le meunier.

Le prêtre fit le signe de la croix, le bénit et disparut.

C'est une singulière situation que celle d'un homme de cinquante-cinq ans qui entreprend de faire ce qu'il n'a plus fait depuis trente ans. Cependant, si sa vie a été pure, il se sent aussi jeune que jamais. L'âme de l'homme ne vieillit pas ; elle paraît plutôt rajeunir. Jean de Lugio

savait pourtant qu'à l'âge de vingt-cinq ans il ne se serait pas servi de l'étrier pour sauter en selle. Il savait qu'il n'aurait pas revêtu le gros paletot qu'il portait pour cette expédition d'un jour. — « Il est heureux, dit-il au cheval ardent qui le portait, que tu ne sois pas trente ans plus vieux que l'étalon que je montais la dernière fois que je vis le grand Bernard. » — Le souvenir de ce jour de sa jeunesse et son contraste avec le présent jour l'amusa et occupa sa pensée pendant plus d'un mille... Un commandant quelconque qui aurait pu observer l'adresse avec laquelle il maniait son cheval et tirait parti de tous les avantages de la route, aurait certainement choisi pour une telle mission ce prêtre aux cheveux blancs plutôt qu'un homme plus jeune. Pendant que la force physique diminue après l'âge de quarante-cinq ans, l'expérience, le tact, l'adresse de la main et la sûreté de l'observation continuent à se développer chez l'homme qui est resté maître de lui-même et sait gouverner sa conduite. Or, Jean de Lugio n'était pas encore arrivé à cet âge où le déclin de nos forces va commencer à marcher plus vite que le progrès de notre expérience et de notre habileté à accomplir nos actes. Parmi les croisés qui, cette année-là, passaient l'hiver en

Palestine ou qui étaient en route pour la terre sainte, il ne se trouvait pas un seul chevalier ni un seul écuyer qui fût plus capable que lui de remplir une tâche réclamant de la vigueur et de l'activité.

Après une course rapide d'une heure, Jean de Lugio arriva à Saint-Rambert, où le Brevon, à peine plus gros qu'un ruisseau, unit ses eaux à celles d'un courant plus considérable, appelé l'Albarine. Saint-Rambert était déjà à cette époque une drôle de vieille ville, ce qu'elle est encore aujourd'hui. Son nom est une corruption de celui du martyr saint Raynebert, un des fils du duc Radbert, qui vécut cinq siècles avant le temps de Jean de Lugio. On avait autrefois adoré Jupiter là-haut sur les montagnes, et le nom du vieux dieu s'était contracté pour devenir « Joux, » lequel resta attaché au nom même du saint. Saint-Rambert-de-Joux était le nom communément donné à ce village.

Le courant bouillonnant se précipite en nombreuses cascades dans une étroite vallée, où le cavalier descendit un sentier qui lui paraissait familier, et qui le conduisit sous les murs de l'Abbaye des Bénédictins. Comme il passait devant la porte, deux frères, revêtus du costume de leur

ordre, sortaient du bâtiment après le repas de midi ; et dans cet étroit chemin ils ne purent s'empêcher de regarder le cavalier, et celui-ci aussi les regarda. Ils le reconnurent aussitôt.

— Où allez-vous si vite, frère Jean ?...

Ce fut leur salutation. Il lui fut impossible de ne pas arrêter son cheval. L'accueil des deux frères, peut-être à cause de la soudaineté de la rencontre, fut si cordial qu'il aurait fallu être beaucoup plus discourtois que ne l'était Jean de Lugio pour ne pas y répondre avec un affectueux empressement.

— Frère Stéphen, frère Hugues ! est-ce bien vous ?... Je pense souvent aux frères, mais je ne me doutais pas qu'ils fussent si près d'ici. Père Ambrose ne me fait pas savoir les noms des nouveaux arrivés...

— Père Ambrose ne vous enverra jamais plus les noms des nouveaux arrivés... Il repose derrière la chapelle, là-bas, et demain nous placerons son corps dans la tombe. Telle fut leur prompte réponse, suivie d'un court silence... Ils commencèrent alors à sentir l'embarras de leur situation respective.

Jean de Lugio était excommunié, et ils se demandaient s'il leur était permis de lui parler ami-

calement... Qu'il fût à la rigueur de leur devoir de le dénoncer et de faire connaître à leurs supérieurs sa présence dans un endroit d'où il avait été banni, cela était hors de doute ; mais avant d'être moines, ils étaient hommes et chrétiens, et les liens d'une vieille amitié les attachaient tous deux à Jean de Lugio.

— Ne voulez-vous pas faire reposer votre cheval et vous reposer vous-même ? dit bravement Stéphen. Je le conduirai à l'écurie moi-même et Hugues vous trouvera un dîner froid au réfectoire. Votre cheval a beaucoup voyagé et un pansement ne lui fera pas de mal.

— Il doit aller plus loin avant d'être pansé, mais je voyagerai le cœur bien plus léger à cause des bonnes paroles que vous avez dites, Stéphen, et vous dormirez mieux pour les avoir dites... Remplissons chacun notre tâche et ne permettons pas aux hommes de nous diviser, quoi qu'ils disent ou fassent. Non, je ne dois pas m'arrêter. Je ne voudrais pas vous exposer en acceptant ce service, même s'il m'était permis de m'arrêter ; mais il faut que je fasse ce que peu d'hommes entreprendraient de faire : que je franchisse le long pont de Lyon avant le coucher du soleil. Acceptez la bénédiction d'un *Pauvre de Lyon*,

d'un hérétique, d'un excommunié .. Dieu vous bénisse, mes frères !...

— Dieu vous bénisse, Jean, Dieu vous bénisse ! dirent-ils tous deux en faisant place à son cheval.

— C'est pour l'amour du Christ que je me hâte... dit-il avec attendrissement. Demandez pour moi aujourd'hui, dans vos prières, la bénédiction de Notre Père « EN SON NOM. »

Et ils se séparèrent.

Si cette rencontre avait frappé les deux moines, et elle les avait frappés, elle n'avait pas moins frappé Jean de Lugio. Il n'avait pas peur d'eux. Il avait bien vu que la voix du Saint-Esprit leur avait parlé plus haut à tous deux que la règle de leur ordre et les interdits de l'église... Il savait que tous deux se confesseraient du péché d'avoir caché sa présence et qu'ils se soumettraient docilement aux pénitences qu'on leur infligerait. Il savait tout aussi bien qu'ils ne révéleraient pas sa présence aussi longtemps que la trahison pourrait le mettre en danger, et qu'au fond du cœur ils ne regretteraient jamais le service qu'ils lui auraient rendu ce jour-là en se taisant... Cette aventure, qui réveilla son amitié pour les deux moines, le fit aussi penser : — S'il avait écouté les aspirations de sa jeunesse, il serait avec

eux derrière ces murs... Il aurait été, après Stéphen, le doyen d'âge de cette confrérie. Il les connaissait tous, et savait parfaitement bien qu'aucun d'eux n'avait la prétention d'être son égal dans ce qui constituait le caractère particulier de cette abbaye, les études et la science. A la mort de l'abbé Ambrose, lui, Jean de Lugio, serait très probablement devenu son successeur, le seigneur de ce beau domaine, le directeur de ces prêtres d'élite, le premier savant de cet heureux monastère, — oui, tout cela, si... s'il avait seulement répondu aux aspirations de son cœur, il y avait trente ans, et s'était voué là à une vie d'étude...

Mais, au lieu de cela, Jean de Lugio s'était consacré à secourir sans perdre aucun temps les *Pauvres de Lyon*. Il s'était arraché à la fascination de l'étude pour faire, des tisserands, des teinturiers et des bateliers de Lyon, des hommes plus purs et plus heureux, pour faire entrer un peu de bien-être et de joie dans leurs foyers et rendre plus facile à leurs enfants le chemin du ciel. C'est après délibération, les yeux ouverts, qu'il avait choisi ainsi... Il avait tourné le dos à l'abbaye de Cornillon et s'était fait le ministre de Dieu dans les pauvres maisons de la ville... Et

aujourd'hui, voilà qu'il risque sa vie en retournant à Lyon pour y rendre un service de plus, tandis qu'il aurait pu, en sa qualité de doyen de la communauté, présider en ce moment aux funérailles de l'abbé Ambrose dans les heureux murs de l'abbaye...

Si... et le tableau de toute une moitié de sa vie se présenta devant ses yeux. Mais à Jean de Lugio le tableau n'apporta nul regret, car il avait choisi comme son Dieu le lui avait commandé. Dans le calme de son âme, il avait prévu ce que la chaleur de la lutte lui fit voir quand elle arriva et ce qu'il voyait maintenant en regardant en arrière. Ses prévisions, les événements de l'heure présente, ses regards en arrière, tout lui présentait le tableau d'un devoir bravement accompli. Jean de Lugio s'éloigna donc des murs de l'abbaye sans un soupir ni une larme...

La route suivait toujours le courant, et la vallée était encore tortueuse. Ses courbes étaient pittoresques, il est vrai, mais elles rendaient bien long le chemin du voyageur.

Il passa devant le front du mont Charvet, laissa à sa gauche le village de Serrières, et arriva plus tôt qu'il n'avait osé l'espérer au château neuf de Montferrand. Prenant soudainement son parti,

il se dirigea vers l'entrée du château et, n'y trouvant aucun garde, il appela un petit garçon qu'il voyait à l'intérieur et lui demanda de faire venir un concierge ou quelque serviteur de la maison du baron.

Le fait est qu'il avait soumis le noble étalon gris du baron de Meximieux à toutes sortes d'allures en lui faisant descendre les côtes abruptes de Saint-Rambert, et qu'il devenait douloureusement clair pour lui que le cheval avait fait sa tâche pour ce jour-là... Le meunier l'avait peut-être plus pressé qu'il n'en avait eu l'intention ; quoi qu'il en soit, la brave bête avait fait près de dix lieues avec un court repos d'une heure seulement dans l'écurie de Mark de Seyssel. Pour réussir dans la tâche qu'on lui avait assignée, le prêtre devait avancer plus rapidement qu'il ne l'avait fait pendant la dernière heure. C'est là ce qui le décida à s'adresser au château à tout hasard.

Sa bruyante sommation mit en émoi le personnel du château, et ils apparurent tous aux portes et dans les corridors avec cette curiosité qui, de tout temps, fait accourir les habitants d'une maison de campagne isolée chaque fois qu'il se présente une occasion de regarder une nouvelle

figure, quelle qu'elle soit. Le baron de Montferrand lui-même parut. Il n'avait pas le costume qu'il eût mis pour aller à la cour du roi Philippe, ou à celle de l'empereur. A dire vrai, il avait passé la matinée à surveiller des domestiques en train d'écorcher et de dépecer un gros sanglier qu'ils avaient rapporté de la chasse la veille ; une occupation très peu seigneuriale avec l'idée que nous nous faisons des seigneurs, mais nullement rare chez les barons de ce temps-là. Après ce travail, le baron avait été appelé à la table du dîner, et il s'y était assis sans songer le moins du monde à faire sa toilette ni à changer de costume. Avant la fin du repas, il s'était endormi comme un bienheureux dans sa bonne chaise où il était assis à la tête de la table. Il fut réveillé de son somme par l'agitation des domestiques qui venaient l'informer qu'un étranger était à la porte du château. L'arrivée d'un étranger un jour de décembre était un événement très rare.

Jean de Lugio était déjà en conversation avec le concierge et le sénéchal. Il fut bien aise de voir le baron s'approcher de lui. Il était venu tête nue et sans aucun autre vêtement pour se protéger du froid que celui qu'il avait porté à table ; le voyageur le reconnut à l'instant, car il

l'avait vu plusieurs fois en descendant et remontant la vallée, et il avait même eu avec lui des rapports intimes pendant son sacerdoce de plus de trente années... Mais le baron, qui se souciait peu des prêtres et ne les voyait guère, ne soupçonna pas un instant que le robuste cavalier auquel il avait à faire portait une tonsure, ni qu'il avait dit la messe au château et levé devant lui le saint calice... Il salua l'étranger sans trop de cérémonie, poliment cependant, et l'invita à descendre de cheval et à se reposer.

— Je vous remercie de votre courtoisie, monsieur le baron, dit Jean de Lugio, mais ma mission exige que je me hâte, comme vous allez l'entendre. Je suis appelé à Lyon ce soir-même, et cela pour une affaire qui ne souffre aucun délai. J'avais espéré que ce cheval, qui appartient aux écuries de Meximieux, me conduirait jusqu'à la ville où je trouverai un cheval frais, mais il a épuisé presque toutes ses forces et n'ira pas vite, s'il a à fournir seul cette longue carrière jusqu'au bout. C'est pourquoi je me suis arrêté ici ; ce n'est donc pas votre hospitalité que je réclame, mais votre assistance... Si je puis vous laisser ce bon cheval, et si vous voulez bien m'en donner un autre pour descendre la vallée, je vous en serai

très reconnaissant et vous aurez les bénédictions de la famille où l'on a besoin de moi.

— Vous racontez fort bonnement votre histoire, dit le baron ; et avec un gros juron il ajouta : — Si je donnais des chevaux à tous les vagabonds de la bande de Meximieux, il me resterait peu de chevaux à donner.

Sans en dire davantage et sans prendre congé, il tourna le dos pour rentrer dans sa salle à manger.

— Pardonnez-moi, monsieur, insista l'abbé sans irritation ni précipitation ; je n'appartiens pas au baron de Meximieux. Je n'appartiens à personne. On m'a fait appeler pour remplir une œuvre de charité, parce qu'un certain Jean Valdo pense que je puis sauver la vie de son enfant. Pour la sauver, il faut que je sois à Lyon ce soir. Si j'arrive à temps, c'est vous, autant que moi, qui aurez rendu ce service...

— Si je donnais des chevaux à tous les mendiants qui trouvent bon de s'éloigner de Lyon, il ne me resterait guère de chevaux à donner, dit le baron.

Comme ces hommes qui ne trouvent dans leur tête rien à dire, il avait tant joui de la musique de sa réplique qu'il ne put se refuser le plaisir d'en essayer l'effet une seconde fois...

Mais la répétition de cette insulte donna du courage au prêtre. Un homme bien résolu ne dit pas deux fois la même chose. Rarement même il parle deux fois.

— Je ne suis pas un mendiant de Lyon, ni le serviteur d'aucun marchand de Lyon. On ne m'aime pas à Lyon... et il n'y a aucune autre raison que celle que je vous ai donnée qui me fasse désirer d'entrer dans la ville. Si vous aviez une fille mourante, monsieur le baron, et que Jean Valdo pût lui envoyer un médecin, vous seriez bien heureux qu'il l'envoyât, quand même vous ne l'auriez jamais vu et que vous n'aimeriez ni son parti ni sa ville... Ne voulez-vous pas faire pour autrui ce que vous voudriez qu'on fît pour vous ?...

Jean de Lugio avait peut-être gagné sa cause, mais le baron, inspiré par cette sotte idée qu'il devait rester ferme en présence de ses serviteurs, s'efforçait de montrer cette fermeté en se taisant, ce qui aurait exaspéré un homme moins maître de soi que ne l'était l'abbé.

— Comment puis-je savoir, dit Montferrand qui restait hésitant, que vous êtes ce que vous prétendez être ?... Où sont vos preuves ?... Si je donnais des chevaux à tous les charlatans qui

voyagent entre Amberieux et Saint-Rambert, il ne me resterait pas un cheval à donner.

— Je n'ai pas de preuves, monsieur : un homme qui, pendant quarante ans, allant et venant dans cette vallée, a toujours dit la vérité, n'a pas à prouver qu'il ne ment pas. — En parlant ainsi, il ôta son chapeau et laissa voir sa tonsure. — Vous avez reçu le corps du Christ de ces mains, monsieur le baron, et vous savez que cette bouche ne vous tromperait pas... Et puis, surveillant son homme attentivement, et ayant remarqué qu'au nom du Sauveur l'expression de sa figure avait changé..., il ajouta avec intention et à demi-voix : « C'est pour l'amour du Christ que je vous demande le meilleur cheval de vos écuries.»

— Sellez Chilpéric ! sellez Chilpéric ! Pourquoi restez-vous là à bayer aux corneilles et à rire, clowns que vous êtes !... Sellez Chilpéric, vous dis-je, et prenez bon soin du brave cheval de ce monsieur. — Prenez ma main, là, là, allons... Vous êtes raidi par le voyage, venez dans la salle causer avec la baronne. Chilpéric ne sera pas prêt avant quelques minutes, et vous boirez au moins un verre de vin, ne fût-ce que pour montrer que vous ne me gardez pas ran-

cune... Nous sommes bourrus, nous autres barons des montagnes, et nous parlons sans réfléchir, mais en vérité j'aurais été plus prompt à vous servir, si vous m'en aviez sommé « EN SON NOM. »

Et en passant le seuil de la porte, il fit le signe de la croix...

Dans le milieu où ils étaient, en présence du monde du château, le baron n'osa pas questionner davantage le prêtre, ni lui expliquer comment il avait été initié dans la fraternité secrète, dont le mot d'ordre avait appel à son assistance. Il n'essaya pas même de concilier le brutal refus de sa réception avec l'affectueuse sollicitude qu'il témoignait maintenant. — Peut-être est-il heureux pour nous tous que nous n'ayons pas à nous expliquer nos contradictions quand nous les découvrons... — Il invita de nouveau le prêtre à se rafraîchir d'un verre de vin, et en entrant dans la salle, il appela sa femme, et l'invita à venir le recevoir avec lui cordialement et sans cérémonie.

La petite femme qui s'avança, courbée par le rhumatisme plutôt que par l'âge, accueillit le prêtre avec empressement et courtoisie, et toute la distinction qui caractérise la noblesse.

Si les palefreniers et autres serviteurs du château, ainsi que les curieux qui se trouvaient dans la cour, n'avaient pas deviné la secrète raison qui avait amené le baron à changer si soudainement de résolution...la baronne,qui avait tout vu de sa fenêtre, avait compris à l'instant ce qui s'était passé... A la différence du baron qui avait eu de la peine à reconnaître Jean de Lugio, elle le reconnut aussitôt qu'il entra dans la chambre. Mais elle savait bien que sa liberté, et peut-être même sa vie, était en péril et qu'il fallait qu'il quittât le château sans être reconnu des serviteurs. Elle le traita donc comme elle eût traité un voyageur quelconque, ami du tisserand lyonnais, et appelé par lui en toute hâte au chevet de sa fille. Elle fit sa révérence, s'avança pour prendre le chapeau du voyageur, l'invita à s'asseoir à table à côté de son mari, et de sa propre main lui servit le vin, qu'elle versa dans la coupe richement ciselée que le baron avait couru chercher pour son hôte.

— Je vous ai entendu parler d'une dame, d'une fille — d'une fille malade — n'avons-nous rien parmi nos provisions que je puisse envoyer... Mais le prêtre refusa son offre, tout en la remerciant. Ses amis de Lyon devaient avoir à

leur portée toutes les médecines qui pouvaient la guérir, si rien pouvait la guérir...

— Ah, monsieur, dit-elle, puissiez-vous être son sauveur aujourd'hui comme vous fûtes un jour le mien !

— Vous ! dit-il, en la regardant avec étonnement dans ses petits yeux noirs et perçants qui étincelaient sous des sourcils blancs comme neige, tout comme si elle avait encore seize ans.

— Oui, moi, répéta-t-elle, et en voyant sa surprise, qu'il ne cherchait pas à dissimuler, elle ne put s'empêcher de sourire, tout en essuyant à la hâte les larmes qui remplissaient ses yeux... Ah ! vous ne vous en souvenez pas, monsieur l'abbé. Quelle honte pour un chevalier d'oublier une dame dont il a porté les couleurs!... Un prêtre peut-il oublier une personne qu'il a servie dans un moment des plus critiques? dit la baronne, tout en riant de l'embarras où elle le tenait.

— Ah ! madame, vous devez comprendre et pardonner ce que font de nous le temps et l'exil. Qui que vous soyez, je vois bien que vous possédez le secret de rester perpétuellement jeune ; moi, j'ai perdu ce secret depuis longtemps. Lors de ma dernière visite au château

de Montferrand, il y a bien longtemps de ça... vous n'étiez pas encore ici.

— Chilpéric sera prêt avant que vous ayez deviné, dit-elle, et comme votre mission est pressante, je vais éveiller vos souvenirs, si vous voulez me promettre de revenir ici, quand cette mission sera terminée, et de rester au château autant de semaines que vous y avez passé de minutes cette fois-ci. Ne vous rappelez-vous par le jour où une jeune fille avec une pèlerine écarlate, et une jeune fille avec une pèlerine bleue, et une jeune fille sans aucune pèlerine sortirent de la maison des barons de Braine et descendirent la rivière en bateau, accompagnées de deux jeunes écuyers et d'un page écervelé ?

— Alix de Braine ! Comment ai-je pu l'oublier ?... C'est qu'il est aussi étrange pour moi de vous voir ici que d'y être moi-même. Vous savez peut-être où sont les quatre autres ?...

— Chilpéric est prêt, monsieur le baron, vint annoncer le groom.

— Chilpéric est prêt, et une question de vie ou de mort m'oblige à partir. Chère dame Alix, vous me demandez d'être votre hôte. Vous ne savez donc pas que si j'avais bu de ce vin, vous partageriez mon excommunication ; que si je

dormais sous ce toit, vous ne pourriez jamais plus passer le seuil d'une église ; non ! pas même pour y être portée dans votre cercueil...

— Ne le sais-je pas, dit la courageuse petite femme, ne sais-je pas que vous voyagez pour l'amour du Christ ?... et cependant mon mari et moi ne vous prions-nous pas de venir nous revoir et d'être notre hôte

« En Son Nom. »

Et ils se séparèrent.

Le baron avait déjà quitté la salle : quand Jean de Lugio fut arrivé dans la cour et qu'il allait mettre le pied dans l'étrier, il fut surpris d'y voir son hôte à cheval, qui l'attendait tout équippé, et armé contre les rigueurs de l'hiver... Il avait jeté sur les vêtements déjà lourds qu'il portait un épais manteau en peau de renard, et avait recouvert ses jambes de ses grosses bottes de cavalier. Le prêtre remercia son hôte de sa courtoisie, mais refusa de lui causer ce dérangement. Sa compagnie lui ferait beaucoup de plaisir, dit-il, mais vraiment il n'avait pas besoin de protection.

— De la protection ! oh que non ! aussi longtemps que vous êtes sur le territoire de Montferrand ou dans ses environs, répondit le baron

avec deux ou trois jurons intraduisibles, que nous ne voudrions pas répéter du reste, et qui sortaient sans cesse de la bouche du brave homme comme pour ajouter un poids à ses discours... Je voudrais bien voir le braconnier ou le paysan qui oserait se permettre d'être grossier envers un voyageur monté sur un de mes chevaux... Non, monsieur, ce n'est pas pour vous protéger que je vous accompagne, mais pour m'entretenir avec vous. Nous sommes bourrus, nous autres barons des montagnes, comme je le disais tout à l'heure, mais nous ne sommes ni les bouffons ni les sots que les gens du chapitre s'imaginent que nous sommes. Ce Meximieux là-bas a essayé de me prendre mes poissons et a envoyé ses faucons à la chasse de mes hérons une douzaine de fois ; c'est pour cela que je n'ai parlé ni à lui ni aux siens pendant les quinze années qui ont précédé son départ pour cette sotte expédition en terre sainte. — Je vous demande pardon de l'appeler ainsi... — Je reconnais volontiers que Meximieux n'est ni un bouffon ni un sot, et si j'avais à me battre avec le roi Saladin ou un de ses émirs, je préférerais avoir Meximieux à mes côtés qu'aucun de ces mirliflores que je vis le jour où le pont s'est écroulé.

Nous sommes bourrus, nous autres, je le répète encore. Je dis... et le baron essaya de reprendre le fil de son discours qu'il avait perdu depuis longtemps, mais il n'y réussit qu'à moitié. Nous sommes bourrus, dis-je ; mais quand un homme de courage et de cœur comme vous vient nous voir, et cela arrive trop rarement... nous sommes heureux d'apprendre quelque chose de ce qu'il a appris, et nous sommes prêts à répondre à ses questions, s'il en a à nous poser.

— Merci, monsieur le baron, mais je dois vous dire, comme je l'ai dit à la baronne Alix, qu'en m'assistant dans ce voyage vous vous placez vous-même sous le ban. J'ai été reconnu, il y a moins d'une heure, par deux moines de l'abbaye de Cornillon, deux de mes vieux et intimes amis ; peut-être ne me trahiront-ils pas... mais je puis être dénoncé par le premier pêcheur ou le premier berger que nous rencontrerons, car j'ai trop souvent parcouru cette vallée pour ne pas y être connu. Il n'est pas juste que je vous expose, après la bienveillance que vous m'avez témoignée, à encourir un châtiment qui ne pèse que trop lourdement sur moi...

— Au diable le châtiment ! dit le baron avec un nouveau juron, — et cette fois l'excellent

homme ne songea pas même à demander pardon au prêtre des libertés de sa langue, — ce n'est pas une bien grande punition pour un baron des montagnes que l'interdiction d'entrer dans une église. Il y a déjà longtemps du reste que je n'aie dérangé ces messieurs... Et s'il devait arriver que cette vieille carcasse eût à pourrir là où elle tombera, au pied de la colline ou ailleurs, ce ne serait après tout ni plus ni moins que ce qui est arrivé cet hiver même à beaucoup de braves garçons qui sont partis pour cette sotte entreprise contre les Sarrasins... A vous dire vrai, monsieur, c'est de cette affaire que je veux vous parler, de votre châtiment comme vous l'appelez, et de ce que nous devons faire, moi et d'autres braves gens qui pensons que vous et vos amis avez raison, et que toutes ces soutanes là-bas dans la ville, ces mangeurs de soupes, ces buveurs de vin, ces brûleurs de livres, ces satellites du diable, ont tous tort. — C'est avec beaucoup de difficulté qu'il parvint à finir cette longue explication, malgré les gros jurons qu'il appela à son aide...

Il était impossible de douter de sa sincérité, et il se sentait excité par la rapidité vertigineuse avec laquelle les deux chevaux qui avaient été

enfermés dans leur écurie pendant deux ou trois jours les emportaient à travers la plaine.

— Je ne sais que répondre, dit le prêtre, que cette course enragée ne secouait pas plus sur sa selle qu'elle ne secouait le baron, et qui chevauchait comme s'il était né à cheval. Je ne puis pas vous dire ce que vous devez faire..., car je sais à peine moi-même ce qu'il faut que je fasse, si ce n'est attendre... J'attends que le Seigneur nous envoie des jours meilleurs, et il le fera à son heure... Pour le moment, je fais jour après jour ce que je trouve à faire pour l'amour du Christ et

« En Son Nom. »

— Tout cela est bel et bon pour vous, monsieur l'abbé, dit l'autre un peu calmé par la modération de ces paroles..., tout cela est bel et bon pour vous, qui avez quelque chose à faire pour l'amour du Christ. De quelque côté que vous voyagiez, tout le monde a, comme ma femme, une histoire ou l'autre à raconter, l'histoire d'une guérison que vous avez opérée ou de quelque souffrance que vous avez soulagée ; mais pour moi, il n'y a rien de semblable à faire... Je n'ai pas tous les jours l'occasion de faire la barbe

à ces damnés coquins jusque dans leurs trous d'enfer, en donnant un cheval de mes écuries à un des hommes qu'ils pourchassent. Plût à Dieu qu'il en fût ainsi ! — et la rage du baron monta à un tel degré que son discours en devint inintelligible...

Lorsque le prêtre recommença à le comprendre, il disait :

— Si cette croisade n'était pas une damnée bêtise, bonne tout au plus à égayer les contes d'enfants, le clabaudage des boutiquiers et le bavardage des prêtres, — je vous demande pardon, monsieur, — j'aurais tout quitté pour y prendre part. Je puis mettre à cheval trente hommes bien équipés, monsieur le prêtre. Ils ne seraient pas aussi bien montés que vous, mais aucun d'eux n'aurait sous lui une monture qui ne fût meilleure que celles que conduisait ce cochon de Meximieux, lorsqu'il est parti pour la terre sainte à la suite de l'archevêque. Beaucoup supérieure, ajouta-t-il en éclatant de rire, à cette rosse sur laquelle j'ai vu l'archevêque lui-même trottiner hors de Lyon. Je vous assure que j'aurais été volontiers à cette guerre, s'il y avait eu dans les armées moins d'évêques et plus d'hommes avec une bonne tête sur leurs épaules... Mais, comme je

le disais à Alix : ceux d'entre eux qui ne sont pas des coquins sont des fous, et ceux qui ne sont pas des fous sont des coquins ; et si le roi Saladin les avale tous, le monde n'en ira que mieux... Ne nous occupons pas d'eux, monsieur l'abbé. Maintenant que l'archevêque est parti, supposez que quelques-uns de nous, tels que Servette, là-bas, et Blon, et probablement Montluel, — les noms importent peu — supposez, dis-je, que nous mettions deux cents braves en selle, et que nous prenions avec nous autant de lanciers armés de solides lances de frêne ; supposez que nous arborions une croix comme celle-ci, monsieur, — et il traça dans l'air la croix de Malte — supposez que nous entrions dans Lyon un soir au clair de lune, en proclamant que nous sommes venus pour l'amour du Christ, ne croyez-vous pas que beaucoup de braves tisserands, de portefaix, de bateliers et d'autres braves garçons se joindraient à nous En Son Nom ?...

Et quand il vit que le prêtre ne répondait pas, il ajouta :

— Je vous assure que nous mettrions en déroute leurs sénéchaux et leurs viguiers, et leurs courriers et leurs freluquets de soldats en un rien de temps... Nous enfumerions les vieux ventrus

dans leurs cuisines et dans leurs réfectoires, et nous ramènerions les *Pauvres de Lyon* chez eux, dans leurs maisons, à la maison du pain et à la maison de Dieu, aussi vite qu'ils en ont été chassés...

Tout cela fut dit au milieu d'une volée de gros jurons qui ajoutaient à l'incongruité comique de ce que disait le brave homme...

Si Jean de Lugio avait été un ecclésiastique et rien de plus, il aurait dit : « Ah ! mon ami, celui qui se sert de l'épée périra par l'épée... », et dans ce cas le pauvre baron, qui n'avait jamais tant parlé de sa vie, se serait retiré dans son for intérieur, en maudissant sa folie et celle de son compagnon, et n'aurait jamais compris pourquoi une offre qui promettait tant avait été refusée... Mais Jean de Lugio n'était pas un sot, et il était plus qu'un ecclésiastique. C'était un homme de Dieu, assurément, et il montra dans cette occasion comme dans bien d'autres, comme pendant toute sa vie, qu'il savait comment transmettre les messages de Dieu à toutes sortes d'hommes...

— Vous avez peut-être raison, monsieur le baron, dit-il, de croire que ces rois et ces barons, ces archevêques et ces évêques, que tous ces pèlerins partis pour la ville sainte, n'y arriveront ja-

mais. Vous avez peut-être raison de croire que s'ils tuent cinquante mille Sarrasins et brûlent les habitations de cinquante mille autres, ils ne donneront pas aux Sarrasins une très bonne leçon de l'amour de Dieu et du fils de Dieu... Je crois que vous avez raison, sinon j'aurais aussi accompagné mon ancien ami l'archevêque ; mais supposez que nous entrions dans Lyon et que nous en chassions le chapitre comme il nous en a chassés ; supposez que nous volions leurs chevaux comme ils ont volé les nôtres : tout le monde aurait alors le droit de dire plus de mal des *Pauvres de Lyon* qu'on n'en a dit jusqu'ici... Non, non! monsieur, ajouta-t-il après un moment de silence ; remettons-nous-en au temps et au bon Dieu qui est là-haut. Il n'y a pas à craindre que cet archevêque et son chapitre prospèrent longtemps ; pour ce qui me regarde, que puis-je demander de plus qu'un ami comme celui que j'ai trouvé aujourd'hui ?... Et quant à vous, que pouvez-vous demander de plus qu'un château comme le vôtre, et une femme comme dame Alix ?...

Mais le baron n'était guère disposé à renoncer aussi facilement à un projet qui lui semblait si plein de promesses... Il recommença à en parler et montra même à son ami qu'il avait examiné la

situation en détail : il savait quel était le nombre des gardes stationnés aux différentes places, et combien des meilleurs soldats étaient en Syrie avec l'archevêque, et il savait que ceux qu'on avait laissés à Lyon étaient très mal équipés.

— Autrefois, dit-il, le comte de Forez nous serait tombé sur le dos ; mais à présent, qui sait s'il ne nous apporterait pas un solide appui ? Il n'y a personne d'ici à Marseille qui fût plus content que lui de voir ces frelons à ventre noir enfumés et chassés de leurs rûches...

Le prêtre écouta avec courtoisie, mais sans se rendre. Au contraire, il pensa que le moment était venu de parler avec quelque autorité, et il dit simplement :

— Monsieur le baron, je vous avertis que vous pensez ce qu'il vous est défendu de penser... S'il était juste de faire ce que vous proposez, vous en auriez été avisé avant cette heure par ceux qui nous conduisent. Jusqu'à ce que vous et moi nous recevions cette information, nous devons laisser tranquilles les moines, les prêtres et les évêques.

Montferrand se tut. Il se disait — peut-être ne se trompait-il pas — que les *Pauvres de Lyon* avaient quelque part un conseil et un maître...

plus sage que lui, qui lui donnerait un jour le signal... et qu'il pourrait alors se mettre en route sur le dos de Chilpéric pour envahir Lyon avec tous les hommes qu'il pourrait équiper. Le baron n'avait pas encore suffisamment appris à se fier à la Providence pour comprendre que la seule autorité à laquelle Jean de Lugio voulût jamais s'en remettre, était une autorité bien supérieure à celle du chapitre, de l'archevêque, du roi et du pape... Un peu honteux, il abandonna ce sujet pour en revenir à l'éternelle question des croisades : — Monsieur l'abbé croyait-il que les soldats seraient bientôt de retour ?... et pensait-il qu'ils trouveraient les forces de Saladin si faciles à détruire ?... — Il lui posa toutes les questions qui occupaient en ce moment tous les esprits. Pendant tout ce temps-là, quand l'état de la route ne s'y opposait pas, les deux chevaux semblaient voler, non moins que l'avait fait Barbe-Noire le matin du même jour. Ils se trouvèrent bientôt dans la cour du château de Meximieux. Le cheval de Gautier du Moulin était là, sellé et bridé, attendant son cavalier.

— Il y a seize ans que je n'ai pas vu l'intérieur de cette cour, dit Montferrand en sautant à bas de son cheval et en s'essuyant le front. Le grand

arbre là-bas a été planté depuis... La cour telle que je me la rappelle, mon garçon, ajouta-t-il en s'adressant au palefrenier qui tenait le cheval de Gautier, n'avait pas un brin de verdure.

Le domestique salua, et dit que les arbres que le baron voyait étaient tous plantés quand il entra au service des écuries ; mais comme monsieur le baron pouvait le voir, ils n'étaient pas très vieux...

— Seize ans !... répéta le vieux châtelain. Entendez-vous ?... Il y a eu quinze ans à la Saint-Michel que j'ai demandé à Meximieux de me dédommager pour les poissons qu'il m'avait pris, et il jura qu'il n'en ferait rien. Je ne lui ai pas parlé depuis lors. Il est maintenant couché là-bas sous quelque figuier, et moi, je suis ici dans la cour de son château. J'aurais juré ce matin, monsieur, que tous les diables de l'enfer ne m'amèneraient pas à l'ombre des murs de Meximieux, et voyez ce que vous avez fait...

— Ah ! monsieur, dit l'autre qui était déjà en selle, un messager du ciel, fût-ce le plus humble, peut faire des choses que les diables de l'enfer ne peuvent pas faire... Et maintenant, monsieur le baron, au revoir ! présentez à madame la baronne les respects d'un pauvre prêtre, et quand Mexi-

mieux reviendra, monsieur, tâchez de remporter une plus grande victoire que la sienne... Demandez-lui si, pour l'amour du Christ, il ne veut pas vous dédommager de la perte de vos poissons, et vous verrez ce qu'un pèlerin comme lui vous répondra EN SON NOM !

Là-dessus, il donna la main au baron et s'éloigna.

— Le roi Philippe n'a jamais eu un meilleur cavalier à son service, dit le baron, et je me demande combien il y en a parmi eux qui accomplissent une œuvre aussi noble que la sienne...

Gautier du Moulin n'avait pas exagéré le mérite du cheval que le prêtre montait, et le cheval n'avait jamais eu un meilleur cavalier. De Meximieux à Lyon, il y a plus de sept lieues ; mais le voyageur savait que c'était de beaucoup la partie du chemin la plus facile, et, grâce à Chilpéric et au baron, il lui restait une bonne moitié du temps qu'on lui avait donné pour son voyage. Il avait aussi l'espoir — bien fondé, comme on le verra, — que le cheval du meunier ne serait pas sa seule monture, mais qu'il trouverait à Miribel ou à quelque autre village sur la route, un cheval frais envoyé à sa rencontre par Jean Valdo.

Cette confiance le fit galoper plus vite qu'il

n'eût osé le faire, s'il avait dû faire tout le reste de sa course avec le même cheval. Il arriva bientôt, sans aucune aventure, au hameau que le meunier avait quitté le matin, et où l'entreprise du pauvre Prinhac s'était terminée si prématurément. En entrant dans le pauvre village, le cheval se mit à hennir à la vue de quelques-uns de ses compagnons, et un moment après le prêtre aperçut Prinhac lui-même qui l'attendait à l'ombre du mur de la cour du meunier.

Le tisserand s'avança vers le milieu de la route au-devant de Jean de Lugio, et fit dans l'air avec sa petite baguette de saule le signe mystique. Le prêtre arrêta le cheval, qui évidemment savait qu'il était chez lui. Ces deux hommes ne s'étaient jamais vus... Le tisserand demanda avec empressement s'il était le médecin tant désiré, et remercia Dieu du fond du cœur quand il sut que, jusqu'ici du moins, ses efforts n'avaient pas été perdus.

— Je me casserais le cou dix fois, dit-il, pour sauver ma jeune maîtresse, et tous les tisserands et autres ouvriers de Jean Valdo en feraient autant...

Il dit à la hâte au prêtre qu'il savait peu de chose de la maladie de la jeune fille. Il lui conta

les aventures de son voyage et le triste accident qui l'avait retardé.

— On ne m'a pas parlé de chevaux frais, ajouta-t-il, mais je les ai attendus toute la journée. Vous devriez trouver quelqu'un à Miribel, ou tout au moins la première fois que vous traverserez la rivière.

Le prêtre lui demanda ce qu'il savait de la maladie de la jeune fille.

— Rien, rien !... Je sais qu'elle était aussi bien portante qu'un oiseau au coucher du soleil. Je l'ai vue descendre la colline en chantant, et je lui ai parlé. Je ne sais rien de plus... sinon que mon maître est venu m'éveiller au milieu de la nuit et me demander de vous porter ce message pour l'amour du Christ. Pardonnez-moi, monsieur, mais s'il m'avait demandé de le faire pour l'amour de mademoiselle Félicie, je l'aurais fait tout aussi volontiers.

— « Si tu l'as fait pour un des plus petits, tu l'as fait pour moi, » — dit le prêtre.

Et peut-être le tisserand estropié comprit-il cette réponse indirecte... Jean de Lugio ajouta :

— Il ne faut pas que je m'attarde, mon brave ami ; pour être d'aucun secours, il faut que je parte sur-le-champ. Je dirai à l'enfant quel mes-

sager fidèle elle a trouvé en vous. Dieu vous bénisse ! adieu !...

Le tisserand ne se trompait pas en croyant qu'un cheval attendrait le médecin à Miribel. Un ouvrier de Jean Valdo était là avec un de ses chevaux. — L'homme ne reconnut pas le médecin ni le cheval qu'il montait. Mais il ne fut pas difficile au prêtre, qui cherchait la monture, de le convaincre que c'était pour lui que Cœur-Blanc avait été sellé. L'homme avait quitté Lyon deux heures avant midi. Les nouvelles de sa jeune maîtresse n'étaient guère encourageantes... Elle n'était pas mieux, il en était sûr. Le médecin florentin ne l'avait pas quittée de toute la journée, non plus que son père ni sa mère : il était sûr de cela aussi. Ses instructions étaient simplement d'attendre le prêtre à Miribel, et de lui dire de monter Cœur-Blanc pendant que lui-même ramènerait Barbe-Noire aussi vite que possible. Il fallait donc que l'abbé continuât à chevaucher seul. L'enfant vivait : c'était au moins une bonne nouvelle qui l'encouragea un peu, car il avait senti toute la journée cette dépression du cœur que tout homme éprouve, quand il est appelé à lutter avec la mort après que tous les autres ont échoué dans cette bataille...

CHAPITRE VIII

LE TROUBADOUR

FRAICHEMENT monté, et bien monté, le prêtre dit au revoir au palefrenier, et commença la dernière étape de son voyage avec ce sentiment de bien-être que l'homme le plus fatigué lui-même éprouve quand il approche du terme de sa route. Hélas ! ce fut encore la vieille histoire... l'histoire de Prinhac le matin de ce jour. Jean de Lugio devait courir plus de dangers pendant cette dernière heure qu'il n'en avait couru depuis le commencement de son voyage.

Il avançait rapidement à travers les champs de la vallée, quand il rencontra un cavalier venant de la ville, monté sur un animal de triste mine et vêtu du costume voyant et bizarre des troubadours. L'homme salua bonnement et amicalement, avec trop de familiarité peut-être. Jean de Lugio, absorbé par des souvenirs d'autrefois que ce jour avait ramenés dans son esprit, rendit le salut poliment sans trop regarder le voyageur.

Le troubadour continuait gaiement sa route, quand il arrêta tout à coup son cheval, se retourna, considéra le prêtre fort attentivement, fit ensuite un porte-voix de ses deux mains et le héla en disant :

— Holà ! holà ! là-bas !... Arrêtez un peu !...

S'arrêter n'était pas ce jour-là dans le programme de Jean de Lugio... Il entendit fort bien l'appel, mais il ne voyait aucune raison de s'arrêter sur l'ordre d'un troubadour... Il ne voulait cependant pas avoir trop l'air de l'éviter. Il ne se retourna donc pas et n'éperonna pas non plus son cheval, mais le laissa aller de son trot léger et rapide.

Le troubadour vit qu'il avait hâte de disparaître et n'en cria que plus fort :

— Holà ! holà ! là-bas !... Halte ! halte !...

Le cavalier ne fit pas mine de s'arrêter.

L'étranger cria encore une fois, mais il vit bien que l'autre ne ralentissait pas son allure le moins du monde et qu'il n'était déjà plus à la portée de sa voix.

Le troubadour, en grommelant entre ses dents, regarda avec chagrin le soleil couchant, et se décida aussitôt à poursuivre le fugitif avec la misérable bête qu'il avait sous lui, — un bien chétif

coursier à mettre aux prises avec le puissant Arabe de Jean Valdo.

Le prêtre ne se retourna pas une seule fois. Il ne fallait pas qu'il se montrât inquiet. Il doutait du reste qu'il fût suivi, mais, en tout cas, il n'avait nulle envie de se laisser rattraper.

Il arriva à l'endroit où la route montait un peu en contournant la pente d'une colline ; là, il se sentait à l'abri des regards qui pouvaient le poursuivre du terrain plat qu'il avait laissé derrière lui, et fit prendre à son cheval un galop qui défiait toute poursuite. Du train dont il allait, il se serait bientôt trouvé sur les rives du Rhône.

Mais non !... il n'avait pas fait un mille qu'il dut ralentir son cheval de peur que la rapidité de son allure n'éveillât la curiosité des désœuvrés du petit hameau qui se présentait devant lui au tournant de la route. Deux ou trois chevaux étaient attachés à l'extérieur d'un cabaret ; un jeune garçon semblait veiller sur eux et quelques oisifs étaient groupés tout auprès. Jean de Lugio espéra pouvoir passer sans attirer l'attention...

Mais non !... Tandis qu'il saluait poliment ce monde, deux hommes, moitié soldats, moitié gendarmes, si ce terme peut s'appliquer à des fonctionnaires qui ont depuis longtemps cessé d'exis-

ter, sortirent de la taverne. Ils portaient l'uniforme des gens de police de l'archevêque et du chapitre de Lyon.

— Pourquoi tant vous presser, mon brave ami? dit celui des deux qui était le plus ivre. Pourquoi tant vous hâter aujourd'hui?... Descendez et venez boire quelque chose chez Jean Gravier que voici. Son vin est mauvais, le plus mauvais que j'aie jamais bu, mais cela vaut mieux que pas de vin du tout...

Le devoir du prêtre, en cet instant, n'était ni de prêcher, ni d'avertir ces gens qu'ils menaient mauvaise vie, ni de convertir des ivrognes, mais uniquement d'arriver à Lyon avant le coucher du soleil. Il ne montra aucun signe d'impatience; il rit au contraire le plus naturellement du monde, et dit :

— Merci, je vous suis très obligé. Je paierai volontiers la tournée à ceux qui me feront l'honneur de boire à ma santé; mais je viens seulement de quitter Miribel, et il faut que je sois à Lyon avant le coucher du soleil.

— Le soleil !... que le soleil aille au diable !... dit celui qui était dans les vignes du Seigneur. Le soleil a encore deux bonnes heures à rester au ciel, et avec le cheval que vous avez là, vous ver-

rez la garde longtemps avant son coucher. Venez goûter le vin rouge de Jean Gravier.

Le prêtre ne voulut pas laisser voir son inquiétude ; il refusa de nouveau et proposa de faire apporter devant la porte du cabaret une cruche de vin pour toute la compagnie, jugeant, non sans raison, qu'il ferait bien de mettre de son côté autant de ces gens qu'il pourrait... En ce moment, un autre officier sortit de la taverne, et, malheureusement pour le prêtre, il était beaucoup moins ivre que son compagnon. Malheureusement aussi, il n'était pas un mercenaire étranger comme les autres, mais un natif de Lyon ; aussitôt que ses yeux tombèrent sur Jean de Lugio, il le reconnut ou pensa le reconnaître, et lui parla d'un ton très différent de celui de ses bruyants camarades. Il regardait le prêtre avec la méfiance habituelle aux gens de son métier, alors comme aujourd'hui, toutes les fois qu'ils rencontrent une figure étrangère : il ne le quittait pas des yeux. Dès le premier coup d'œil qu'il lui avait donné, il s'était mis à examiner toute sa personne aussi bien que son cheval.

— Vous voyagez sur un des chevaux de Jean Valdo, dit-il durement.

— Oui, dit le prêtre, Jean Valdo me l'a envoyé

par un de ses palefreniers. J'ai laissé le mien à Miribel.

— Vous êtes donc un ami de Jean Valdo?

— Je suis ami d'un de ses amis, dit le prêtre bravement et sans hésiter ; et je voudrais arriver à Lyon à temps pour assister, chez lui, à la fête de demain. C'est pourquoi je ne puis m'attarder ici avec les camarades. Il faut que je paye la tournée et que je parte.

— Pas si vite ! dit l'officier ; avez-vous un passeport à montrer, si l'on vous en demande un au pont?...

— Un passeport? non, dit le prêtre en riant. J'en avais un, il y a des années, signé par le viguier, mais il y a longtemps qu'il s'est usé dans ma poche sans qu'on me l'ait jamais demandé. Je crois que le viguier ne refusera pas de laisser passer un ami de Jean Valdo. — Quel est le prix de ma tournée? dit-il d'un air pressé au cabaretier. — Tous les passeports du monde ne me serviront à rien, si j'arrive au grand pont après le coucher du soleil, et je voudrais y être avant la foule...

Le cabaretier prit la monnaie que le prêtre lui présentait, et celui-ci, après avoir salué ceux qui l'entouraient, fit mine de vouloir partir ; mais

l'officier, qui avait bien pris sa résolution, l'arrêta...

— Pas si vite, mon ami !... Vous savez fort bien que j'ai le droit de vous questionner, et vous ne devez pas être surpris que je vous soupçonne. Si vous voulez faire une petite promenade ce soir avec moi et mes amis que voici au château de Meyzieux, où nous allons, je vous promets un aussi bon lit que celui que Jean Valdo vous donnerait. Vous pourrez alors entrer dans Lyon avec nous demain matin, et faire une petite visite au viguier avec moi avant de vous rendre à votre dîner de Noël... Ça lui donnera l'occasion de vous remettre un autre passeport en parchemin ; et je suis bien sûr qu'il sera heureux de le faire, à moins qu'il ne désire faire plus ample connaissance avec vous...

Là-dessus, il éclata de rire, et ses deux compagnons l'imitèrent. Les hommes sont toujours prêts à imiter ceux qui les commandent. Jean de Lugio rit avec eux, et son visage, qu'il savait composer, ne laissa pas voir son tourment. Il savait que les minutes étaient précieuses pour lui. Mais son rire ne permit à personne de lire dans sa pensée.

Quant aux paysans et à l'hôtelier, ils étaient

trop habitués à de pareils actes de la part de ces tyrans de bas étage pour en être surpris. Jean de Lugio savait que, bien qu'il eût peut-être leur sympathie, ils ne lui prêteraient aucune assistance s'il opposait la moindre résistance à ses persécuteurs. Avec le calme dont il ne s'était jamais départi, il se contenta de rire, et dit sans hésiter, ce qui était parfaitement vrai :

Le viguier est un de mes vieux amis et il se souviendra très bien de moi ; puis il ajouta : — supposé que je vous retrouve, vous et vos amis, quand vous entrerez dans la ville demain, et que nous allions alors lui faire visite... Je vous donne ma main pour vous assurer que je serai au pont à l'heure que vous indiquerez, et il tendit sa main dégantée.

— Non, dit l'autre, durement et fermement ; nous ne sommes pas assez fous pour prendre la main des gens, à moins que ce ne soit pour y mettre les menottes... Vous viendrez à Meyzieux avec nous dans une demi-heure. En attendant, vous pouvez entrer dans la maison et boire avec nous, ou vous pouvez rester ici dehors et geler, comme il vous plaira. Michel, Antoine, ayez l'œil sur lui, et prenez garde qu'il ne s'échappe.

Et il tourna le dos pour rentrer dans la taverne. Le prêtre cependant n'opposa aucune résistance. Au contraire, il descendit aussitôt de cheval et se mit à chercher quelque chose qui était entré dans l'un des fers du noble animal sur lequel il chevauchait.

A cet instant l'attention de tous fut attirée par l'entrée en scène d'un nouveau venu. Le hargneux officier lui-même s'arrêta sur les marches du cabaret, quand il entendit la voix claire et résonnante du troubadour qui arrivait en chantant :

Qui veut entendre aujourd'hui
Le vieux récit des amours,
Fraîches et jeunes toujours,
De deux beaux et chers enfants ?

C'était la voix claire et pure d'un ténor. L'air de sa chanson était gai sans que la mesure en fût rapide. Il articulait parfaitement et son debit était admirable. — La pauvre bête qu'il montait arriva essoufflée au milieu de la foule, les flancs mouillés et sales; le troubadour avec une satisfaction non déguisée sauta de son dos et jeta la bride à un garçon d'écurie.

— Votre serviteur, messieurs, votre serviteur ; n'y a-t-il pas d'amateurs de la gaie science dans

l'honorable compagnie? — Et de sa voix claire et puissante il se remit à chanter :

Qui veut entendre aujourd'hui
Le vieux récit des amours,
Fraîches et jeunes toujours,
D'Aucassin et de Nicolette,
Rossignolet et fauvette?

— Un beau chant, et une histoire qui vous fera rire et pleurer tout ensemble, messieurs. Voulez-vous écouter la joyeuse histoire, ou bien est-elle trop gaie pour vous? Nous ne sommes pas toujours gais, nous troubadours...; nous avons des pères et des mères, des sœurs et des frères comme chacun de vous, et nous devons quelquefois, comme vous, coucher nos petits enfants sous la terre... — Tout cela fut dit d'un ton sérieux et ému. — Nous aimons le bon Dieu, comme vous l'aimez, et nous savons raconter les histoires des saints et des prophètes : que Dieu nous bénisse tous pendant que nous les célébrons. — Et puis, d'une voix moins haute et avec un sentiment tout différent, il chanta lentement, presqu'en pleurant, semblait-il :

— Pour l'amour du Christ, je suis venu le long des chemins, et ce que je vais vous chanter, je le chante « En Son Nom. »

Il est à peine besoin de dire que Jean de Lugio comprit ce qu'il lui faisait entendre, et que c'était un ami qu'il avait évité aussi étourdiment... La pauvre bête devant lui était encore pantelante des efforts que le cavalier avait fait pour rattraper Cœur-Blanc avant qu'il arrivât au piège dans lequel le prêtre était tombé... Le chanteur, comme on sait, n'y avait pas réussi. Il avait néanmoins continué bravement sa course, et s'était jeté lui-même dans le piège... Et par son petit bout de chanson il s'était révélé à l'autre comme un ami, un ami sur lequel il pouvait compter au milieu de ces spectateurs indifférents et de ces ennemis déclarés... Jean de Lugio n'osa pas répondre, même par un coup d'œil, mais le chanteur n'avait pas besoin d'une réponse et n'attendait aucun coup d'œil. Il se mit à fredonner ses airs, comme font les gens de sa profession, au milieu de toute la compagnie assise dans la chambre unique du cabaret.

Puis il parla : « Je sais aussi, dit-il, la nouvelle romance qui a mérité la *Violette d'Or* l'an passé...»

Dans une petite prairie, riante et que j'aime à regarder, pousse une fleur que je connais bien... dans un peu de fumier. Et quand vient à régner le gai printemps, la fleur en sa jeunesse prend bonne nourriture...

Sa voix claire et résonnante était vraiment triomphante. Mais il s'arrêta et dit :

— Mon garçon, apportez-moi ma petite guitare; si je dois chanter pour ces messieurs, il faut aussi que je joue pour eux. Dites-moi ce que vous voulez, messieurs !...

— Donnez-nous, dit Jean de Lugio bravement, la chanson que vous chantez pour l'amour du Christ et EN SON NOM, commençant ainsi à se mettre en relation avec le troubadour.

Le chef des gendarmes se tourna vers le prisonnier avec un rire franchement moqueur.

— Ainsi, dit-il, nous faisons le saint, n'est-ce pas?... C'est une vieille ruse qui ne prend pas chez des gens comme nous, monsieur l'ami de l'ami... Troubadour ! chantez une de vos chansons d'amour !

— Au diable les chansons d'amour! dit le cabaretier ; les filles ici disent qu'elles ont entendu l'histoire de Nicolette et d'Aucassin à en être fatiguées. Elles veulent la nouvelle chanson, la chanson de *La Violette*. Pouvez-vous la leur apprendre, monsieur le troubadour?...

— Je puis la chanter, et je puis aussi l'enseigner à des élèves aussi intelligentes que mademoiselle Anne, dit le chanteur en se levant et en

saluant une jeune fille qui entrait dans la chambre, un peu timidement, avec une ou deux de ses compagnes du village. Le troubadour, avec une certaine autorité, leur fit faire place auprès de lui, et, après avoir essayé sa guitare une ou deux fois, il se mit à chanter :

LA VIOLETTE D'OR

Dans une petite prairie, riante et que j'aime à regarder, pousse une fleur que je connais bien... dans un peu de fumier. Et quand vient à régner le gai printemps, la fleur en sa jeunesse prend une bonne nourriture.... Et puis après, elle, faible et tendre encore, le vent qui vente toujours, la couche sur le sol.... Et puis, bientôt vient le froid des mauvais jours, qui lui ôte la vie et la fait retourner au fumier, berceau de son enfance....

La belle prairie où naquit la petite fleur, c'est le monde trompeur où nous vivons, qui nous abuse et nous enlève la lumière de vie.... Et nous perdons la vraie voie et passons nos jours dans les faux plaisirs sans nous retourner jamais vers le lieu d'où nous venons.... Et pour cela, abandonnés de Dieu, nous sommes livrés à la souffrance qui nous mène au tombeau.

Et la fleur de la prairie, c'est vous, c'est moi, c'est nous tous, qui, à notre arrivée en ce monde, y trouvons de prime-abord bonne et fortifiante nourriture.... jusqu'au jour où l'esprit du mal nous pousse aux péchés.—Comme il a mis la jolie fleur dans la prairie, Dieu a mis au-dessus de nos têtes la voûte azurée avec son soleil brillant — image du paradis.... Bien fou est celui qui se livre au

démon de l'orgueil. Son âme sera triste quand elle quittera la terre.

Le fumier d'où naît la fleur, c'est le limon duquel naquit Adam, qui engendra les premiers pères de notre chétive existence.... Et nous, avec grand labeur et au milieu des souffrances, nous courons par les hauts pics et les profondes vallées à la recherche des aliments de notre vie.... Et lorsque nous mourons, tout notre avoir nous quitte et nous descendons tout nus dans la tombe.

Le vent cruel qui souffle sur la fleur et la couche dans le fumier, c'est l'avarice, et cette convoitise insatiable qui nous induit à tromper les hommes et nous fait vivre sans honneur. Pour cela, le méchant esprit s'empare de nous et nous tient en son pouvoir. Et le froid qui vient tuer la petite fleur, je dis que c'est l'impitoyable mort, qui triomphe à la fin et nous porte dans la vile demeure du cimetière....

Les jeunes filles balançaient la tête en mesure, et cette occupation les intéressait peut-être plus que les paroles de la romance. Quant au chef des gendarmes, il exprima du dédain pour le chanteur et sa chanson :

— Apportez-lui du vin, Jean ; mouillez-lui son sifflet !... Un tas de bêtises !... Est-ce là ce qu'il a de mieux à nous chanter ?... Donnez-lui du vin et donnez-m'en aussi !... Donnez-en à tout le monde !... Monsieur l'ami de l'ami de l'ami, prenez du vin pour montrer que vous n'êtes pas ran-

cunier... Mesdemoiselles, buvez du vin !... Que tout le monde boive, et qu'il nous conte ensuite son histoire d'amour !...

Après beaucoup d'agitation et de remue-ménage pour remettre en place tout ce monde, et tout l'embarras qu'on eut à servir le vin à tant de gens, les ordres arbitraires du chef des gendarmes furent exécutés. Le troubadour, pendant ce temps-là, glissait le dos de sa main sur sa guitare, l'accordait, pinçait ses cordes et esseyait quelques passages de l'air qu'il allait jouer. Quand le capitaine signifia enfin que tout le monde était prêt, il reprit le chant qui avait d'abord attiré leur attention.

Qui veut entendre aujourd'hui
Le vieux récit des amours,
Fraîches et jeunes toujours,
De deux beaux et chers enfants,
Aucassin et Nicolette,
Rossignolet et fauvette ?
Nous allons chanter ici
Les misères qu'il souffrit
Et les prouesses qu'il fit
Pour sa mie au clair visage.
Il n'est homme si chagrin,
Si marmiteux, si malade,
Qui ne soit ragaillardi
Par cette histoire amoureuse,
Tant douce elle est.

HISTOIRE
DE
NICOLETTE ET D'AUCASSIN

« Il faut savoir, mesdames et messieurs, que le comte Bougars de Valence résolut de faire la guerre au comte Garin de Beaucaire. Et la guerre fut si rude que le comte ne laissait pas passer un jour sans venir assaillir les murs et les barrières de la ville avec cent chevaliers et dix mille hommes d'armes, à pied et à cheval, lesquels brûlaient les maisons, volaient les moutons et tuaient le plus de monde qu'ils pouvaient.

» Le comte Garin de Beaucaire était alors très vieux et fort cassé. Il avait mal vécu, ce comte de Beaucaire ; et le vieux misérable n'avait d'autre héritier qu'un fils unique qui avait nom AUCASSIN.

» Aucassin était aimable et beau. Il était grand et bien fait ; ses jambes, ses pieds, son corps, ses bras, tout était parfait. Ses cheveux étaient blonds et un peu bouclés ; ses yeux étaient comme de la fourrure grise, car leur couleur était un mélange d'argent et de bleu, et ils riaient quand il regardait. Son nez était grand et bien planté. Son visage parlait et attirait.

Enfin, tout plaisait et rien ne déplaisait dans sa personne. Mais ce jeune homme était si complètement dompté par l'amour, — qui dompte tout le monde — qu'il ne voulait s'occuper de rien d'autre. Il ne voulait pas être chevalier, ne voulait pas porter les armes, ne voulait pas aller au tournoi ; en un mot, il ne voulait rien faire de ce qu'il aurait dû faire...

» Son père en était très tourmenté, et il lui dit un matin :

» — Mon fils, prends tes armes, monte à cheval, défends ton pays, sois le protecteur de ton peuple !... S'ils te voient au milieu d'eux, cela leur donnera plus de courage ; ils se battront mieux pour défendre leurs vies et leurs toits, pour ta terre et la mienne.

» — Mon père, dit Aucassin, pourquoi me dites-vous cela ?... Que Dieu n'exauce jamais mes prières si je monte à cheval, ou si je vais au tournoi ou à la guerre avant que vous m'ayez donné Nicolette, ma mignonne, ma douce amie que j'aime si tendrement...

» — Mon fils, dit le père, cela ne peut pas être... Renonce à jamais à tes rêves sur cette captive que les Sarrasins ont amenée d'une terre étrangère et qu'ils ont vendue au vicomte. Il l'a

élevée, il l'a fait baptiser et elle est sa filleule. Un jour, il la donnera à quelque brave soldat qui vit de son épée et qui la nourrira. Mais toi, mon fils, quand le temps viendra où tu voudras te marier, je te donnerai la fille d'un roi, ou au moins la fille d'un comte... Il n'y a pas, dans toute la Provence, un homme si riche qu'il ne te donne volontiers sa fille en mariage, si tu le désires.

» Ainsi parla le vieillard. Aucassin répliqua :

» — Hélas ! mon père, il n'y a pas au monde de principauté qui ne se sentît honorée, si ma mignonne Nicolette, mon doux amour, allait y régner... Si elle était reine de France ou d'Angleterre, si elle était impératrice d'Allemagne ou de Grèce, elle ne serait pas plus élégante, ni plus gracieuse, ni plus aimable, ni plus angélique...»

. . . . . .

A cet endroit de son récit, le troubadour fit signe à la jeune fille qu'il avait appelée mademoiselle Anne, laquelle connaissait la musique et les paroles de la petite romance. Une des filles du village se joignit à elle et, formant ainsi un trio, ils se mirent à chanter :

« Aucassin n'a pas de cesse
Que son père ne lui laisse
Nicolette la bien faite.

Lors, sa mère le menace :
— Ah ! faible, que veux-tu faire !
— Nicolette est cointe et gaie....
— Nicolette est une esclave !....
Puisque femme tu veux prendre,
Prends femme de haut lignage....
— Mère, je ne puis le faire....
Nicolette est débonnaire ;
Son corps gent, son clair visage
Sont les maîtres de mon cœur.
Il faut que son amour j'aie,
Car trop est douce ! »

Le commandant de l'escouade de police avait bien compris tout le pouvoir que devaient avoir l'imagination, le sentiment et la religion sur une assemblée comme celle qui se trouvait dans le cabaret. Pendant le récit de la petite histoire d'amour et les chants du troubadour, la foule des flâneurs, qui était restée dehors, fit irruption par la grande porte du cabaret. Les palefreniers qu'on avait laissés près des chevaux s'arrangèrent de manière à ce qu'un seul d'entre eux les prît tous sous sa garde ; et celui-là, en voyant ce qui se passait, se mit à lier toutes les brides ensemble et à les attacher à un licou au coin de la maison, et suivit ses camarades.

D'un autre bâtiment, qui servait de cuisine, arrivèrent encore deux on trois jeunes femmes,

plus âgées qu'Anne et ses compagnes, auxquelles aussi on fit place sur un des bancs. Ce fut une interruption, mais, aussitôt que les femmes furent assises, le troubadour continua :

« Quand le comte Garin de Beaucaire vit qu'il ne pouvait arracher Nicolette du cœur d'Aucassin, il alla trouver le vicomte, qui était son vassal, et lui dit :

« — Monsieur le vicomte, il faut que nous nous débarrassions de votre filleule Nicolette... Maudit soit le pays où elle est née, car elle m'enlève mon Aucassin, qui devrait être chevalier, et qui refuse de faire ce qu'il devrait faire. Et si je puis l'attraper, je la brûlerai sur un bûcher et je vous brûlerai aussi...

« — Monsieur le comte, répliqua le vicomte, je suis bien marri de ce qui est arrivé, mais ce n'est pas ma faute. J'ai acheté Nicolette de mon argent ; je l'ai élevée, je l'ai fait baptiser et elle est ma filleule. Je voulais la marier à un beau jeune homme de ma maison, qui lui aurait volontiers gagné son pain, — ce qui est plus que votre fils Aucassin ne pourrait faire. — Mais, puisque telle est votre volonté et votre bon plaisir..., j'enverrai ma filleule dans un pays lointain, où Aucassin ne la verra plus jamais... »

Le petit auditoire du troubadour peu habitué à des sensations de cette espèce, et dont un bon nombre étaient aussi sensibles que des enfants au charme d'une histoire bien racontée, se pressait de plus en plus autour de lui.

Avec le plus rare des dons, et celui qui s'acquiert le moins par l'étude, le troubadour leur parlait sur un ton de causerie familière. Ses yeux qu'il promenait sur tout son auditoire rencontraient bien des visages sympathiques qui encourageaient à la fois son éloquence et la familiarité de sa causerie... A la fin, quand il ne douta plus que dans la confusion qui avait accompagné l'entrée des femmes, Jean de Lugio n'eût quitté le siège qu'il occupait derrière la porte intérieure du cabaret, et qu'il ne fût sorti de la chambre sans avoir été remarqué..., son regard s'adressa directement au capitaine.

Et il continua l'histoire gardant toujours le ton d'une causerie familière :

« — Ne manquez pas de le faire, cria le comte Garin au vicomte, sinon de grands malheurs vous arriveront...

« En parlant ainsi, il quitta son vassal.

« Le vicomte avait un superbe palais clos de hautes murailles, et qui était entouré d'un

jardin plein d'arbres. Il mit Nicolette dans une des chambres de ce palais, au plus haut étage. Elle eut pour seule compagne une vieille femme, et on leur donna du pain, de la viande, du vin et tout ce qui était nécessaire à leur subsistance. Il ferma ensuite la porte et la masqua de manière à ce que personne ne pût la trouver. Il ne laissa d'autre ouverture à cette chambre que la fenêtre qui était très étroite et qui s'ouvrait sur le jardin. »

Ici le conteur fit de nouveau signe aux deux jeunes filles et ils chantèrent ensemble :

« Nicolette est en prison mise
Dans une chambre voûtée,
Faite par grande industrie,
Et merveilleusement peinte.
A la fenêtre de marbre
S'appuya la jeune fille :
Blonde était sa chevelure,
Bien faits étaient ses sourcils,
Face claire et attrayante ;
Jamais plus belle ne fut !
Son regard, dans le jardin,
Vit la rose épanouie,
Et les oiseaux qui jouaient...
Lors, se plaignit l'orpheline :
— Las ! Pourquoi suis-je captive ?
Pourquoi suis-je en prison mise ?

Aucassin, damoiseau sire,
Depuis un long temps déjà
Je suis votre douce amie,
C'est pour vous que l'on m'a mise
En cette chambre voûtée
Où passe ma triste vie ;
Mais, par Dieu, fils de Marie,
Longuement n'y resterai
Si je le puis faire. »

Alors le troubadour continua :

« Nicolette fut donc mise en prison, comme vous venez de l'apprendre, et bientôt le bruit courut dans le pays qu'elle avait disparu... Les uns disaient qu'elle s'était enfuie, les autres que le comte Garcin de Beaucaire l'avait fait mourir.

« Tout désolé de la joie que cette nouvelle semblait causer à certaines personnes, Aucassin alla trouver le vicomte.

« — Monsieur le vicomte, dit-il, qu'avez-vous fait de Nicolette, mon doux amour, la chose que j'aime le plus au monde ? Vous l'avez volée !... Soyez bien sûr, vicomte, que si j'en meurs, le blâme tombera sur vous... Car, sûrement, c'est vous qui détruisez ma vie, en m'arrachant ma mignonne Nicolette.

« — Beau seigneur, répondit le vicomte, laissez là cette Nicolette, car elle n'est pas digne de vous;

c'est une esclave que j'ai achetée de mes deniers, et elle doit devenir la femme d'un jeune homme de sa condition, d'un pauvre homme, et non pas d'un gentilhomme comme vous, qui ne devrait épouser que la fille d'un roi, ou au moins la fille d'un comte. Et qu'en résulterait-il pour vous, si vous faisiez une dame de cette vile créature, et si vous l'épousiez ?... Vous seriez heureux vraiment, très heureux, car votre âme habiterait à jamais l'enfer, et jamais vous n'entreriez en paradis...

« — En paradis, répliqua Aucassin avec colère, et qu'ai-je à faire là ? Je ne me soucie pas d'y aller, si ce n'est avec Nicolette, ma douce Nicolette, que j'aime tant.

» En paradis !... Et savez-vous quels sont ceux qui y vont, vous qui pensez que c'est un lieu où je devrais souhaiter d'aller ?... De vieux prêtres, de vieux estropiés, de vieux borgnes qui sont étendus nuit et jour devant les autels, malades, misérables, grelottants, à moitié nus, à peine nourris, morts déjà avant de mourir !... Voilà ceux qui vont en paradis !... Ce sont de si piteux compagnons que je ne désire pas aller en paradis avec eux...

» Mais en enfer, j'irais volontiers; car en enfer

sont les bons prêtres, les beaux chevaliers tués dans les batailles et dans les grandes guerres, les braves capitaines et les hommes de noble lignée. Avec tous ceux-là j'irais volontiers.

» — Arrêtez ! dit le vicomte ; tout ce que vous pourriez dire et rien ce serait la même chose : jamais vous ne reverrez Nicolette. Et si vous continuez à protester, vous nous exposerez tous deux au plus grand des malheurs... Car nous sommes en danger d'être brûlés par l'ordre de votre père, — Nicolette et vous, et moi par-dessus le marché...

» — Malheur à moi !... s'écria Aucassin plein de fureur. Et il quitta le vicomte qui n'était pas moins irrité que lui.»

Les auditeurs, ne voulant pas perdre un mot de l'histoire, se pressaient de plus en plus autour du chanteur et ne s'étaient pas laissés distraire un instant de l'écouter... quand un nouveau voyageur fit son apparition devant la pauvre auberge.

— Holà ! holà ! criait-il ; n'y a-t-il donc personne pour prendre soin de mon cheval ?...

Antoine, le valet d'écurie, se précipita dehors et s'aperçut avec consternation et épouvante que

tous les chevaux avaient disparu... Désespéré et hors de lui, il prit cependant le cheval de l'étranger comme si rien n'était arrivé, en lui disant :

— Je m'occuperai de votre cheval, monsieur, soyez tranquille... Voulez-vous entrer dans la maison?... Il y a là le meilleur troubadour du pays qui raconte l'histoire de Nicolette. Je prendrai bon soin de votre cheval, monsieur ; reposez-vous-en sur moi.

Ce que redoutait le pauvre Antoine, c'était que le maître de l'animal nouvellement arrivé ne restât dehors.

Le digne homme traîna quelques instants à donner des ordres au sujet de son cheval. Le pauvre Antoine mourait d'envie de lui demander s'il n'avait pas rencontré sur sa route cinq chevaux tout sellés. Mais il n'eut pas le courage de confesser sa faute et il se dit, du reste non sans raison, semblait-il, que si l'étranger avait aperçu une pareille cavalcade, il en aurait certainement parlé...

A force de prières, il finit par persuader au voyageur d'entrer dans la taverne, et, avec une attention qui ne lui était pas habituelle, il ferma la porte derrière le voyageur. Il entendait encore le trio, les jeunes filles chantant avec le trouba-

dour. Le pauvre garçon damnait maintenant Aucassin et Nicolette, les accablant de malédictions et d'anathèmes tels qu'on n'en avait jamais entendu de pareils, et il souhaitait que tous les troubadours fussent de l'autre côté de la mer... S'il ne parvenait pas à retrouver les chevaux avant que son maître ou l'officier du viguier s'aperçussent de leur absence, lui, Antoine, serait bien fouetté avant d'aller se coucher... cela était certain. Pas de fête de Noël pour lui : cela aussi était certain. Et le pauvre garçon n'était pas du tout sûr qu'à l'entrée du froid hiver on ne lui mettrait pas les menottes, et qu'il ne serait pas enfermé dans une de ces affreuses prisons dont lui avaient parlé les gendarmes...

Aussitôt qu'il eut fermé la porte, au lieu de conduire à l'écurie le cheval essoufflé et trempé de sueur qu'on lui avait confié, comme il savait bien qu'il eût dû le faire, il l'attacha par la bride fermement, mais à la hâte, et courut de toutes ses forces jusqu'au sommet de la colline, d'où ses yeux pourraient embrasser toute la campagne.

— Après tout, se dit-il, quel que soit le chemin qu'elles aient pris, ces maudites bêtes sont toutes attachées ensemble...

Et il se rappela avec beaucoup de soulagement

que l'histoire de Nicolette et d'Aucassin était très longue, — une des jeunes filles le lui avait dit à l'oreille. Peut-être resteraient-ils dans la taverne plus longtemps que le capitaine n'avait dit... si du moins le troubadour réussissait à les amuser. — Ah ! Antoine, vous pouvez vous reposer sur le troubadour. Il déploiera tous ses moyens pour les amuser. C'est pour cela qu'il est là, pour les retenir tous pendant les précieuses minutes qu'il faut à Cœur-Blanc pour atteindre Lyon.

Antoine suivit donc la route jusqu'au petit monticule d'où Jean de Lugio avait d'abord aperçu le groupe rassemblé devant le cabaret. Le pauvre garçon arriva sur la hauteur tout hors d'haleine et scruta le vaste horizon. Là-bas quelques vaches, un voyageur ou deux qui cheminaient solitairement, des nuages de poussière qui s'élevaient de la chaussée et pourraient bien cacher quelque chose... ceci ou cela, ou autre chose, qui pouvait dire?... mais des chevaux, rien qui en annonçât...

Le malheureux garçon grimpa sur un arbre, mais il ne fit que perdre du temps, car il ne vit rien. Tout ce qu'il découvrit, ce fut Philippe de Fontroyes, le boiteux, qui rentrait chez lui clopin-clopant, avec sa triste vache. Il s'élança

à sa rencontre, mais Philippe était très sourd, et, comme tous les gens bêtes, il ne répondait jamais à une question avant de savoir quel était celui qui la posait, pourquoi il la posait et dans quel but il la posait. Quand il fut enfin éclairé sur ces trois points, il se décida à répondre :

— Des chevaux !... non, pas de chevaux; non, non ! pas de chevaux !...

Il avait vu une paire de mulets qu'un homme avec un pourpoint rouge conduisait. Il y avait deux heures de cela. Mais pas de chevaux... Philippe avait des yeux et aurait certainement vu passer Cœur-Blanc, le cheval du troubadour et celui de l'étranger qui venait d'arriver, en tout trois chevaux, et il avait au moins assez de mémoire pour se le rappeler. Son assurance qu'il n'avait vu passer aucun cheval était donc fort décourageante pour Antoine...

Pauvre garçon !... Il se tourna un moment vers la taverne ; il pensait à la gracieuseté et à l'amabilité avec laquelle Loulou lui avait parlé ce matin même, et au ruban bleu qu'il comptait lui donner le lendemain ; et en même temps, faut-il le dire?... il pensa à son costume des jours de fête qu'il gardait dans son coffre, dans le misérable grenier où il dormait. Mais il pensa aussi

au fouet qu'il était sûr de sentir sur son dos, s'il était découvert. Il ne verrait jamais plus Loulou, ni ses beaux habits. Il regarda une dernière fois la taverne, et s'enfuit le long de la chaussée — loin d'elle et de Lyon ! — aussi vite que ses jambes purent l'emporter.

Le troubadour, qui voyait tout, vit, ou sentit, ou devina l'entrée du nouveau venu, et il entendit Antoine qui fermait la porte extérieure de la taverne. Il n'en continua pas moins son récit. L'étranger, d'un geste courtois, fit comprendre qu'il ne voulait pas l'interrompre et prit près du grand feu le siège que dame Gravier, pour faire montre de son hospitalité, lui fit donner avec beaucoup d'empressement.

Le capitaine se secoua comme s'il avait un peu sommeillé pendant les derniers refrains, puis il se remit à écouter le troubadour qui chanta cette petite chanson avant de continuer son histoire :

Lors Aucassin s'en retourne,
De douleur l'âme navrée
Par l'absence de sa mie,
De sa mie au clair visage
Qu'il ne pouvait retrouver.
Rien ne le peut consoler....
Il s'en va vers le palais
Dont il franchit les degrés ;

Puis il entre en une chambre
Où ses yeux fondent en eau.
— Ah ! dit-il, ma Nicolette,
De si belle contenance,
Si belle en tout et partout :
A parler comme à se taire,
A rire comme à bouder,
A jouer comme à baiser.
Ah ! ma Nicolette aimée,
Où donc êtes-vous, ma mie,
Quand je suis près de mourir
Du chagrin que j'ai pour vous,
Ma douce amie ?....

Il est difficile de décrire l'effet que produisirent les vers qui terminaient la petite chanson, les trois voix chantant en parfait unisson et avec le même entrain, montant rapidement d'une octave au-dessus de la clef à laquelle elles auraient dû revenir.

Le troubadour continua alors son récit :

« Dans l'intervalle, la lutte continuait et le comte Bougars serrait de près le comte Garin. Il avait mille hommes d'armes dans un camp, et il en avait mille dans un autre. Et pendant qu'Aucassin était enfermé dans sa chambre, se lamentant après sa chère Nicolette, le comte amenait de grands béliers pour abattre les portes de la ville.»

— Ah oui ! grommela le capitaine, parlez-nous des béliers. J'ai moi-même été sergent dans une compagnie d'artillerie à Gron !...

Là-dessus, il vida son verre et, se renversant dans sa chaise, il ferma les yeux pour mieux écouter, comme font certaines personnes à l'église pour mieux entendre le prédicateur.

«...Il amena d'un côté de la ville un bélier sous le commandement d'un brave sergent, et d'un autre côté, il en amena un second commandé par deux comtes et un duc.

» Enfin, quand il crut que tout était prêt, il massa des deux côtés de la ville tous ses fantassins et ses cavaliers pour donner l'assaut...

— Qu'avait-il besoin de cavaliers pour ouvrir une brèche ? grommela l'officier.

— Je demande pardon à monsieur le capitaine, dit le troubadour qui avait fait cette faute à dessein, mais le collègue qui m'a conté cette histoire n'avait pas vu autant de sièges que vous.

— Je le crois bien, je le crois bien... grommela l'ivrogne, satisfait du succès de son interruption.

Le troubadour continua du même ton qu'auparavant et comme si le capitaine était son seul auditeur.

« Tout le monde de la ville fut appelé sous les

armes pour défendre ses murs. On supposait que l'attaque se ferait à l'est de la ville, parce que la brèche s'y trouvait...

— Oui, oui, sans doute, l'attaque se fera là où se trouve la brèche, grommela le vétéran, en faisant d'un air suffisant un signe de tête à l'aubergiste et à ses compagnons, comme pour dire : « Bien sûr que nous connaissons la guerre mieux que ces chanteurs ambulants. »

Le troubadour continua :

« Le principal corps des assaillants aurait bien pu commettre une grande faute, si on avait laissé faire les ducs, mais le brave sergent dont je vous ai parlé...

. . . . . .

Il nous est impossible de vous dire quelles merveilles le sergent allait accomplir de son côté, et le duc et le comte du leur dans leurs efforts pour rivaliser avec un sergent aussi formidable... car, à ce moment critique, le cheval qu'Antoine avait laissé geler, pensant qu'il était temps que l'on s'occupât de lui, fit entendre un hennissement qui n'annonçait rien de bon... Ce hennissement résonna dans la salle pleine de monde ; l'aubergiste lui-même se leva de sa chaise, regarda au-

tour de lui et, voyant que tous les domestiques couraient dehors, il les suivit. Le maître du cheval et les gendarmes en firent autant, et le troubadour et les jeunes filles furent laissés seuls dans cette confusion.

— Antoine ! Antoine !... où est Antoine ?...

Le nom d'Antoine partait de toutes les bouches. A dire vrai, de telles clameurs dans la taverne n'étaient pas rares. Le pauvre Antoine était l'homme à tout faire, toujours appelé.

— N'allez pas dans le froid, monsieur, dit Jean Gravier, habitué à faire valoir les misérables ressources de sa pauvre taverne par les mensonges les plus audacieux : rentrez dans l'auberge, je vous en prie ; ma femme a préparé un bon souper. Antoine a conduit les chevaux à l'abreuvoir...

— A l'abreuvoir !... dit l'étranger avec un juron ; pourquoi n'a-t-il pas soigné le mien ?... pourquoi ne lui a-t-il pas donné une litière, comme il avait dit qu'il le ferait ?... Pourquoi m'a-t-il trompé ?... Mon cheval a eu le temps de geler pendant que vous et vos gens vous chantez vos chansons d'amour.

— Voyez ! dit Jean Gravier, je vais le bouchonner et l'étriller moi-même. — Il conduisit

la pauvre bête à l'écurie, en se demandant où était Antoine avec les autres chevaux, et fit signe à Ode, un des camarades, de le suivre.

— Jean Gravier, venez ici, pourquoi tout ce tapage? et qu'avez-vous fait des chevaux de ces honorables gendarmes de l'évêque et du chapitre de Lyon? C'est en ces termes, avec des jurons, des hoquets, et toutes sortes de malédictions que debout sur les marches de la maison le chef des policiers interpellait le cabaretier.

Jean Gravier faisait semblant de ne pas entendre...

— Venez ici, chien de cabaretier, et répondez à l'accusation portée contre vous.... Telle fut la seconde sommation de cet imbécile d'ivrogne qui, sentant bien qu'il n'était guère capable de courir après le coupable, voulait par la hauteur de son ton et la dureté de ses paroles regagner ce que lui enlevait l'impuissance de ses jambes.

Jean Gravier n'osa pas s'éloigner...

— Pour l'amour de Dieu, trouvez les chevaux, Ode. Que Pierre remonte la route et qu'André la descende : ils devront les découvrir, à moins que cette brute d'Antoine n'ait eu l'heureuse inspiration de les mettre tous à l'écurie...

Avec cette bienheureuse idée qui lui fournissait

un nouveau mensonge, il se tourna vers l'étranger qui le suivait furieux et dit :

— Je n'avais pas réfléchi, monsieur. Le garçon les a tous conduits à l'écurie, il faisait si froid.

— Il les a conduits à l'écurie ? pourquoi n'y a-t-il pas mené le mien ? que m'importe les chevaux des autres ? Je vais étriller le mien moi-même !

Et Jean Gravier fut laissé seul, livré à la rage du capitaine ivre...

Mais il n'est pas nécessaire de rapporter ici sa colère ni celle des deux soldats qui encourageaient leur chef et applaudissaient à ses menaces et à ses injures. Jean Gravier baissa la tête devant l'orage, avoua qu'il était naturel que ses hôtes fussent indignés, mais il voulut leur persuader qu'ils se trompaient ; et répétant son mensonge, il affirma hautement que les chevaux se trouvaient à l'écurie, et — à part lui — il priait tous les saints du calendrier que cela pût être vrai... Il fut tiré de l'embarras où il allait être d'imaginer de nouveaux mensonges par une clameur d'André, qui apparut sur la route avec quatre des cinq chevaux... Il venait de les trouver derrière un vieux moulin, à deux cents mètres de là, sur la route de Lyon, dans une

direction exactement opposée à celle qu'Antoine avait prise.

Hélas ! pourquoi le pauvre Antoine n'avait-il pas osé demander à l'étranger s'il n'avait pas rencontré cinq chevaux tout sellés?... il aurait alors pris le bon chemin au lieu du mauvais, il aurait trouvé les chevaux, les aurait ramenés sans avoir été découvert, il aurait le jour de Noël donné son ruban à Loulou, il aurait lui-même revêtu ses beaux habits... tandis que maintenant le pauvre garçon fuyait à travers champ comme si sa vie était menacée.

André s'approcha, conduisant les chevaux, et personne ne remarqua d'abord qu'il n'y en avait que quatre, quand il en fallait cinq... mais, aussitôt qu'il arriva à la taverne, l'absence de Cœur-Blanc fut manifeste.

— C'est ce maudit voleur de chevaux de Meyzieux, s'écria le tavernier, et il a volé le meilleur cheval de tous. Là-dessus, Jean Gravier rentra tristement dans la taverne, et se mit à songer au mensonge qu'il aurait à inventer pour rassurer le paisible personnage aux cheveux blancs qui était assis derrière la porte...

Mais, comme le lecteur le sait déjà, le paisible

personnage aux cheveux blancs était parti depuis longtemps.

Dans l'entretemps, Jean de Lugio avait ajouté à la distance qui le séparait de la taverne tout l'espace qu'avait pu fournir les plus longues enjambées de son coursier. Le soleil avait encore une bonne heure à luire avant son coucher, quand il échappa aux gendarmes après la perte de temps qu'il avait dû subir.

Jean de Lugio n'avait pas sauté en selle aussitôt qu'il s'était trouvé libre ; il avait commencé par couper la longue courroie qui attachait les chevaux au mur de l'auberge et s'en était servi pour les conduire tous les cinq du côté de l'abreuvoir, où ils avaient l'habitude d'aller boire. S'il y en avait dans la chambre de l'auberge qui avaient entendu leurs pas, ils avaient dû supposer que quelque valet les conduisait à l'abreuvoir et à l'écurie, maintenant que la nuit était venue... Pendant que les chevaux buvaient, Jean de Lugio sauta sur Cœur-Blanc. Sans lâcher la courroie, il avança prudemment pendant environ deux cents mètres vers un moulin abandonné, entouré de taillis derrière lesquels il pouvait s'abriter. Il s'arrêta en cet endroit malgré son désir de ne pas perdre de temps, et

rattacha les chevaux tous ensemble. Ce fut alors seulement qu'il laissa courir Cœur-Blanc, et pendant les quinze minutes qui suivirent il alla comme le vent.

Il comprit alors — ce que le lecteur sait déjà — que le troubadour au salut duquel il avait répondu, mais sans vouloir l'écouter, avait agi en vrai ami dans le moment critique où il n'avait pas d'autre ami... C'était un des affiliés des *Pauvres de Lyon* : les paroles qu'il avait prononcées l'avaient bien fait voir.

Il avait reconnu Jean de Lugio, mais il lui avait fallu une minute pour savoir qu'il ne se trompait pas... Le brave garçon comprit enfin que le prêtre que les *Pauvres de Lyon* aimaient et honoraient, allait se jeter dans un grand danger..., et ce fut alors qu'il se mit à le poursuivre et à le héler dans l'espoir de lui faire éviter la taverne, où il venait de passer, et de le faire ainsi échapper aux regards et à l'interrogatoire des agents de la police.

Il avait lui-même eut soin de les éviter, car la réputation de ces policiers lyonnais était si mauvaise que les gens paisibles évitaient autant que possible de se trouver sur leur chemin.

Le prêtre comprenait maintenant que ce brave

garçon était courageusement venu à son secours, et s'était exposé à partager son sort, afin de pouvoir l'assister. Le danger n'était pas passé cependant, et Jean de Lugio devait rester inquiet jusqu'à ce qu'il eût traversé le long pont. Il n'entendit aucun cri derrière lui, et Cœur-Blanc, courant à bride abattue, faisait plus d'un quart de mille par minute.

Heureusement, il rencontra d'abord très peu de voyageurs sur la grand'route, et son furieux galop ne fut guère remarqué. Quinze minutes s'écoulèrent avant qu'il osât ralentir le pas de son cheval... Les clochers de Lyon se montraient maintenant dans le lointain. Il vit que le soleil était encore assez haut pour lui permettre de passer le pont-levis sans qu'il fût arrêté, et continuant sa route sans trop ralentir son cheval, il se joignit aux groupes de ceux qui entraient dans la ville, et s'aventura même à s'entretenir avec quelques-uns d'entre eux des fêtes qu'on préparait. Le chapitre voulait cette année-là donner plus d'éclat que jamais à la célébration de Noël, peut-être afin de montrer aux habitants de Lyon quels grands avantages leur assurait le nouvel ordre des choses, qui donnait à leurs pasteurs le gouvernement temporel de la ville et

des faubourgs aussi bien que le gouvernement des âmes...

Le prêtre se sentit rassuré et comme protégé par la compagnie d'un bon fermier que son frère avait invité à venir passer avec lui le jour de fête. Il entra en conversation avec lui. Devant eux s'avançait une voiture rustique occupée par la femme et les filles du fermier. La conversation tomba comme toujours sur la croisade. Le fermier fit preuve de la plus grande ignorance sur la cause de l'entreprise et la géographie des lieux saints, et le prêtre fit de son mieux pour l'éclairer.

— Et les chevaliers seront-ils de retour à Pâques?

— Dieu seul le sait! répliqua le prêtre en s'inclinant.

— Oui, Dieu le sait, mais qu'en pensez-vous vous-même? Ils sont partis depuis longtemps...

— C'est un long voyage, dit le prêtre.

— Pas aussi long, je suppose..., que le voyage que ces beaux Anglais ont fait pour venir ici.

— Oh! dit Jean de Lugio, beaucoup plus long.

— Plus long que le leur?... Pourquoi ont-ils donc traversé la mer alors? Pourquoi ne sont-ils pas venus par terre?...

Le voyageur lui expliqua que l'Angleterre était une île, et qu'il fallait que le roi d'Angleterre traversât la mer, quand il voulait sortir de son royaume.

— Et est-ce que le roi Saladin et ce vilain démon de Mahound habitent aussi une île? Je crois, dit le gros fermier, que je serais allé à la guerre sainte moi-même si j'avais pu y aller par terre...

Le prêtre lui enseigna que la ville sainte n'était pas dans une île, et qu'on pouvait y aller par terre. — Du temps des croisades précédentes, dit-il, beaucoup de chevaliers s'y rendirent par terre; ils firent toute la route sur leurs bons chevaux; mais il en périt tant que les rois sont partis en bateaux cette fois pour arriver plus vite.

Oh! s'écria son compagnon, ils ont eu grand tort, car beaucoup d'hommes y iraient par terre qui ne voudraient jamais y aller par mer... J'en suis un, Philippe que voilà en est un, Jean, Hubert, Joseph... je pourrais vous en nommer sept qui partiraient s'il ne fallait pas aller sur l'eau.

Le prêtre écoutait de bonne grâce, mais la lenteur à laquelle le soumettait la compagnie du

bon fermier l'obligea de le quitter pour aller plus vite. Il lui dit adieu et se hâta pour atteindre d'autres personnes qui allaient aussi à Lyon pour la fête.

Il n'était pas tout à fait rassuré, et craignait toujours d'entendre derrière lui la voix des soldats du viguier...

Il subit un dernier retard quand il dut attendre, au bord de la route, qu'une compagnie d'environ cent soldats à cheval eussent passé devant lui. C'était pour préparer à ces hommes leur quartier de nuit, à Meyzieux, que ses persécuteurs étaient partis en avant-garde. Le prêtre attendit que le dernier d'entre eux fût passé, puis il prit bravement la chaussée qui traversait un petit champ pour arriver avant eux au pont provisoire, où il devait passer le Rhône pour la dernière fois, — à ce même pont que le pauvre Prinhac avait passé le matin même avec tant de succès.

Le soleil brillait rouge et étincelant au-dessus de la hauteur de Fourvières, et le prêtre avait ralenti son cheval pour le soumettre à une allure régulière afin de ne pas attirer l'attention des domestiques de la ville, fils de fermiers, lesquels quittaient Lyon pour aller célébrer la fête du lendemain chez leurs parents, et celle des groupes de

paysans qui se pressaient vers la ville pour aller assister aux fêtes par lesquelles le chapitre voulait à la fois célébrer la naissance du Sauveur et amuser ses sujets. Il y avait en ce moment tant de ces groupes et ils s'avançaient si lentement que, si le prêtre avait le moins du monde douté qu'il trouvât les portes ouvertes, le grand nombre de voyageurs l'aurait rassuré.

Au pont même, on ne faisait pas mine de vouloir examiner ou retenir les passants. Tant d'habitants de la ville et tant de paysans entraient et sortaient, que ce jour-là semblait être considéré comme un jour exceptionnel, où les formes ordinaires de la discipline militaire pouvaient être supprimées ; et la sentinelle, qui était assise paresseusement sur un banc près de la herse du pont, sa hallebarde à terre à côté de lui, ne se donnait pas même la peine d'interroger les passants. Jean de Lugio, qui avait appris de Prinhac l'histoire de son passage, regarda avec une certaine curiosité cet homme, ainsi que son officier qui flanait dans le corps de garde derrière lui. Mais il ne reconnut ni l'un ni l'autre. Ils n'étaient certainement pas de ceux qu'il avait connus parmi les affiliés aux *Pauvres de Lyon*. Ils appartenaient probablement tous deux à quelque compagnie de

soldats mercenaires que le chapitre avait appelés d'une autre province.

Le prêtre avait traversé le pont avec lenteur et précaution et mettait maintenant le pied sur un terrain où chaque maison lui était connue, et réveillait en lui des souvenirs agréables ou douloureux. Les rues étaient plus animées que d'ordinaire, parce que la veille de Noël était presque autant un jour de fête que le jour de Noël même. Le voyageur savait très bien que s'il avait été revêtu du costume ecclésiastique, une personne sur cinq eût reconnu en lui l'un des proscrits. Être reconnu eût été dangereux en tout temps, mais être arrêté ce soir-là par un des officiers du viguier lui eût enlevé l'espoir de pouvoir rendre le service pour lequel on l'avait appelé. Il avait donc, pendant la petite distance qu'il lui restait à faire dans les rues de la ville, plus de risques à courir qu'il n'en avait couru pendant toute la journée, et il fallait qu'il mît tous ses soins à se protéger. Ses yeux cherchèrent dans les groupes, aux coins des rues, quelqu'un qu'il connût pour appartenir à la société des *Pauvres de Lyon*, et qu'il ne craindrait pas de tirer de la foule en lui faisant le signe conventionnel ; à cet homme il confierait son cheval

pour qu'il le reconduisît tranquillement aux écuries de son maître, pendant que lui-même se rendrait à la maison à pied, et échapperait ainsi à l'observation des curieux. Mais la poignée de *Pauvres* qui habitaient Lyon ne trouvaient aucun plaisir dans ces rassemblements de rues et ne s'intéressaient que fort peu aux réjouissances que le chapitre avait organisées.

Jean de Lugio crut devoir quitter la place publique pour prendre une rue étroite, moins encombrée de flaneurs et de curieux. Il descendit de son cheval, et, le conduisant par la bride, il s'approcha d'un groupe de gamins qui passaient le temps ensemble dans l'allée ouverte de la cour d'un marchand. Il leur montra une pièce de monnaie de cuivre en disant :

— Lequel d'entre vous veut conduire mon cheval de l'autre côté de ce petit pont? Ceci sera pour lui.

— Ce n'est pas votre cheval ! dit insolemment le plus grand des gamins ; c'est celui de Jean Valdo, et à moins qu'on ne l'ait volé... il n'y a que Jean Valdo lui-même ou son groom qu'on puisse voir sur ce cheval.

L'argent les tentait tous, mais ils avaient peur de se charger de la commission. Être trouvé

avec un cheval volé par la police du nouveau gouvernement pourrait bien coûter au coupable sa fête de Noël, et probablement davantage...

L'impertubable sang-froid du prêtre ne l'abandonna pas.

— C'est le cheval de Jean Valdo, dit-il, et c'est aux écuries de Jean Valdo que je vous demande de le conduire. Est-ce que je ne vous paie pas assez ?... Voici encore une pièce à l'effigie de l'archevêque, ajouta-t-il en tirant de sa poche une seconde pièce de monnaie.

L'offre était tentante... mais la peur de la police l'emporta, et le second garçon répliqua avec un grossier juron que le voyageur ferait mieux de conduire lui-même ses chevaux. Là-dessus, ces deux jeunes vauriens, comme s'ils compromettaient le bon renom de Lyon en faisant l'honneur d'une aussi longue conversation à un villageois poudreux, firent entendre leur cri de ralliement aux autres gamins de leur section et se précipitèrent comme des sauvages vers la place que Jean de Lugio venait de quitter.

Deux petits garçons qui appartenaient à la bande allaient suivre, quand le prêtre, sentant peut-être qu'il fallait risquer quelque chose, peut-être aussi parce que les visages plus innocents de

ces jeunes enfants l'attiraient, se baissa comme pour leur parler à l'oreille et chuchota ces mots :

— Ne voulez-vous pas conduire ce cheval chez Jean Valdo pour l'amour du Christ ?...

L'un de ces braves enfants répondit en grimpant sur la selle du cheval :

— J'irai n'importe où je suis appelé

EN SON NOM.

— Dites-lui, mon garçon, que celui qu'on a appelé est proche...

— Je lui dirai que celui qu'on a appelé est proche. Adieu !...

L'enfant disparut et le prêtre traversa en hâte la péninsule en pénétrant dans des cours et des arcades où il n'aurait pu entrer avec son cheval ; il passa ensuite le pont jeté sur le plus étroit des deux fleuves, et quelques moments après avoir été annoncé par l'enfant, il arriva à la porte de Jean Valdo, où il trouva Giulio le Florentin qui l'attendait.

CHAPITRE IX

LA VEILLE DE NOËL

Le maître et l'élève tombèrent dans les bras l'un de l'autre et s'embrassèrent sans dire un mot... Il y avait cinq ans qu'ils ne s'étaient vus, et les communications par lettres et par messagers étaient alors très peu fréquentes. Leurs premières paroles furent pour la malade :

— Comment va-t-elle? demanda le prêtre.

— Elle vit ; je puis au moins dire cela, mais je n'en puis guère dire davantage... Son pouls devient plus rapide d'heure en heure et sa respiration plus mauvaise ; quant à ces convulsions qui la mettaient à l'agonie, il s'en est à peine produit. Vous rappelez-vous cette nuit avec les bateliers, à Anse?... Cette enfant a souffert plus que ces hommes...

— Vous reconnaît-elle?

— Elle ne reconnaît ni hommes ni choses... Elle parle tantôt à sa chère montagne, tantôt à quelque vieux mendiant boiteux, tantôt au roi Saladin et tantôt à sa cousine Gabrielle.

— Oui, elle revit l'heure qui a précédé son empoisonnement. C'est un effet que ces poisons produisent.

Ils échangeaient ces paroles en traversant la cour et en montant l'escalier qui conduisait à la jolie chambre de la pauvre malade.

A cette époque, la science médicale était encore dans son enfance, et la classification des poisons, bien établie aujourd'hui, était alors presque inconnue, même des plus savants. La science actuelle les divise en irritants, narcotiques, narcotiques acrides, et septiques, d'après leur manière différente d'affecter l'organisme humain. Le persil sauvage à feuilles de ciguë, qui croît abondamment dans les champs du sud de la France et que la bonne femme Prudhon avait été assez distraite pour cueillir au lieu d'une autre racine inoffensive, appartient à la classe des narcotiques acrides. Madame Valdo, afin de rendre sa préparation plus forte, avait mis dans la décoction la poudre de la racine même, et l'enfant, qui avait eu à cœur de faire tout ce que sa mère voulait, et aussi parce que la médecine était si nauséabonde, avait hélas ! avalé la drogue tout d'un trait... comme si c'eût été le plus innocent des liquides.

Le Florentin serait tout bonnement appelé em-

pirique par la science d'aujourd'hui, nom qu'on donne à celui qui n'a pour se guider que les découvertes de son expérience. Il aurait avoué lui-même qu'il n'était guère autre chose..., mais ses découvertes avaient été nombreuses, et il avait beaucoup observé. Depuis son enfance, les lois et les problèmes de la vie l'avaient très vivement intéressé ; et de ce que les maladies et la santé lui avaient fait découvrir, il avait tenu bonne note et n'en avait rien oublié.

S'il avait écrit à son maître qu'il soupçonnait les femmes d'avoir mélangé avec la ciguë un des champignons vénéneux de la vallée du Rhône, c'est qu'il avait découvert des symptômes qui ne pouvaient s'expliquer par l'action seule de cette plante... Ces symptômes anormaux s'étaient révélés pendant toute la journée. Aussi le Florentin semblait-il avoir quelque peu changé son traitement de la première heure.

La malade, cependant, continuait à décliner. Son parfait tempérament, la force de sa constitution et la pureté de son sang la protégeaient ; malgré cela, tous les symptômes disaient qu'elle devenait plus faible d'heure en heure...

Jean de Lugio alla au chevet du lit et répondit par un signe de tête amical à la salutation em-

pressée et profondément respectueuse du père de l'enfant. Jean Valdo éprouva en le voyant une bien grande surprise. Il voyait que ce maître du jeune Giulio, cet homme qu'il avait si impatiemment attendu pendant cette journée d'angoisse et de prière, était un des compagnons quotidiens de son parent, Pierre Valdo ; il l'avait vu bien souvent avec lui dans sa maison et à son magasin. Pour tous ces compagnons de Pierre, le mépris de Jean Valdo était plus profond encore que celui qu'il avait pour son parent, car il les considérait comme des tentateurs qui l'avaient entraîné dans leurs folies et lui avaient fait abandonner ses occupations. Et maintenant Dieu voulait que ce fût à ce même homme qu'il avait dépêché ses domestiques et ses chevaux, pour lui qu'il avait violé les lois de Lyon, et c'est lui qu'il avait appelé de ses prières tout le long du jour.

Madame Valdo quitta sa chaise au chevet du lit et l'offrit à l'étranger avec une grande révérence.

Pendant ces premiers instants, pas un mot ne s'entendit dans la chambre. Le nouveau médecin ne mit pas sa main froide sur le pouls ni sur le front de la malade, mais il mit son oreille assez près de son cœur pour écouter sa faible respira-

tion. Il essaya de saisir l'odeur de son haleine à sa sortie des narines. Il plaça la chandelle plus près d'elle pour mieux voir la couleur de sa figure, et il envoya même la lumière sur l'œil ouvert et presque immobile qui le regardait d'un air si étrange... Il se tourna alors vers son élève pour lui demander en détail ce qu'il avait fait pour la malade.

Le lecteur en sait déjà quelque chose. Madame Valdo et ses voisines, qui étaient assez familières avec la manière de traiter les maladies en ce temps-là, avaient fait boire à l'enfant une grande quantité d'huile mêlée avec de l'eau chaude, aussitôt qu'elles avaient reconnu qu'elle avait avalé du poison... Elles avaient ainsi réussi à débarrasser son estomac d'une bonne partie de la décoction et même d'une partie de la lie qu'elle avait avalée, mais comme Giulio l'avait découvert, le breuvage et tout ce qui y avait été mélangé avait séjourné si longtemps dans son estomac, que le poison était en partie entré dans son système... et ces convulsions, qui effrayaient tant son père et sa mère, prouvaient bien qu'on n'avait pas réussi à détruire complètement la cause de sa souffrance.

— Les convulsions ne durent jamais longtemps, dit le jeune homme à son maître, mais elles la

laissent mortellement pâle, la figure hagarde, et elles se succèdent comme si nos efforts ne produisaient aucun effet ; j'ai eu plusieurs fois de la peine à ouvrir sa bouche, tant ses mâchoires étaient serrées. J'ai continué les applications de linge chaud et le massage commencé par les femmes. Son pouls me paraît si anormal qu'à midi, et de nouveau à trois heures, j'ai crû bien faire de lui tirer un peu de sang ; nous avons gardé ce sang pour vous le montrer : le voici... Voilà six fois que je lui ai donné, toutes les heures, de ce noir animal que j'avais tout prêt ; je l'ai préparé moi-même en brûlant des os de mouettes, et je sais qu'il est pur et qu'il ne contient aucune matière végétale. N'a-t-il rien absorbé d'autre?... je n'oserais l'affirmer. J'ai hésité avant de donner du vin à une personne à qui je tirais du sang, mais quand j'ai trouvé que j'avais de la peine à sentir battre son pouls et que sa respiration ternissait à peine le miroir placé près de ses lèvres, je lui ai donné de ce vin de Bordeaux que vous voyez ici, et comme il m'a semblé ne lui faire aucun mal, j'ai répété deux fois ce traitement. Je lui ai administré aussi, trois ou quatre fois dans la journée, de cette camomille que sa mère avait préparée pour elle.

Le maître approuva d'un signe de tête, quand son élève lui présenta le contenu de la tasse, qu'il rendit à madame Valdo avec un sourire, le premier sourire qu'on eût vu dans cette chambre depuis vingt-quatre heures... et qui disait : « Ne désespérons pas tout à fait de la situation.» La mère se sentit encouragée par ce sourire. Le nouveau médecin avait ainsi commencé son œuvre par un détail qui est loin d'être le moins important des devoirs d'un médecin : l'attention à donner à la famille de son malade... La bonne dame se rappela alors qu'un homme qui avait fait à cheval quinze lieues, un jour d'hiver, devait avoir besoin de quelques rafraîchissements, et, heureuse de pouvoir faire quelque chose pour son hôte, elle se rendit immédiatement dans sa cuisine, auprès de ses servantes, pour s'occuper de son repas, ce qu'elle aurait dû faire, pensait-elle, depuis longtemps...

Jean de Lugio alla s'asseoir auprès du feu ouvert pour réchauffer ses mains à la flamme des charbons ardents. Il fit plusieurs questions au jeune Florentin, et alla lui-même examiner les écorces et les feuilles que les femmes avaient fait entrer dans leur médecine, et qui étaient encore sur de larges plateaux dans une petite anticham-

bre voisine. Aussitôt qu'il fut bien sûr que le froid de ses mains ne ferait pas frissonner la jeune fille, il retourna au chevet du lit, sentit les pieds et les mains pour s'assurer de la circulation du sang, écouta les battements du cœur, compta les faibles pulsations de son pouls, puis de sa propre main il versa dans la coupe d'argent cinq fois autant de vin de Bordeaux que son élève avait osé en administrer. Et alors, d'une main de maître et avec un air d'autorité, il fit prendre toute la boisson à la jeune fille qui malgré sa torpeur sentit qu'elle devait se soumettre à lui.

— Ne la dérangez pas, laissez-la reposer, dit-il.

Et tous deux retournèrent auprès du feu.

— Vous me soulagez plus que je ne puisse vous dire, répliqua le jeune médecin. J'ai été poursuivi toute l'après-midi par le souvenir de l'axiome de Gerbert.

— Que vous avez eu le bon sens d'ignorer. L'enfant doit peut-être la vie à votre rébellion... Le pape Sylvestre en sait plus aujourd'hui que lorsqu'il écrivit ses axiomes, et nous ne devons pas plus avoir peur des papes qui sont morts que de ceux qui vivent. Je ne vois pas que votre stimulant ait fait aucun mal ; si elle doit se relever, nous devons y aider par tous les moyens. Mon-

trez-moi votre panier, et apprêtons-nous à suivre votre traitement avec quelques élixirs plus actifs que les vins surs de notre ami.

Le nègre plaça une petite table au coin du feu, et, avec l'aide de son maître, il tira du panier toute une collection de flacons et de bouteilles qu'il rangea sur la table. Le maître examina avec soin leurs étiquettes, déboucha plusieurs flacons, en versa quelques gouttes dans le creux de sa main, les goûta et mit de côté deux fioles ; il ordonna ensuite au nègre de remettre les autres dans le panier et de les emporter. Se tournant alors vers Giulio avec ce bon sourire qui n'était pas sans un peu de raillerie, — le même sourire qui avait animé son visage quand il avait avalé la potion de camomille — il dit :

— Êtes-vous donc retourné aux siècles des ténèbres et de l'ignorance ? Je n'ai pas vu de pareilles médecines depuis que notre grand Bernard est mort, — parce qu'il n'y en avait pas de meilleures. On s'imaginerait que nous sommes Adam et Ève dans le paradis, et qu'Adam boit tout bonnement ce qu'Ève lui fait cuire.

— Cher maître, dit le Florentin, souvenez-vous de l'endroit où vous êtes, et d'abord parlez plus bas. Oui, nous sommes retournés aux siècles des

ténèbres, nous y sommes en plein, à l'heure la la plus noire de ces temps ténébreux. Oui, mon cher maître, celui qui parlerait d'Averroès devant un homme qui serait capable d'aller le dénoncer à la police se condamnerait lui-même à l'exil dans vos montagnes... Et si je puis parler d'Abulcasis, c'est parce que personne à Lyon, si ce n'est vous, n'a jamais entendu son nom. Oui, il faut que nous vivions et mourions avec les simples d'Ève, tout juste comme il nous faut être sauvés ou damnés par la théologie du pape Alexandre... J'ai amassé mes essences et mes élixirs goutte à goutte, et les petites fioles que vous avez mises de côté sont tout ce que j'ai pu sauver le jour où les huissiers du viguier ont vidé votre laboratoire dans la rue. J'aurais bien voulu emporter vos précieux alambics, mais les hommes de l'archevêque étaient là avant moi, et tout est allé au palais !...

— Au palais ?...

— Je suppose qu'ils sont allés au palais ; mais que sais-je ? ils sont peut-être allés au fumier... peut-être aussi on les a donnés en présent à Muley Pacha... En dehors de cette chambre, il n'y a pas un homme à Lyon qui connaisse leur inestimable valeur ou qui sache comment les employer.

— Au palais !... répéta l'abbé sans tenir le moindre compte de l'avertissement que son élève lui avait donné, et comme s'il rêvait tout haut ; au palais !... ah ! oui, au palais...

En disant cela, il se tourna vers madame Gabrielle, qui était entrée doucement et plaçait sur la table à côté de lui un plateau couvert d'une serviette et chargé de boissons chaudes, d'une soupe savoureuse et de viande grillée.

— J'espère que monsieur l'abbé n'est pas mort de faim ? dit-elle.

— Monsieur l'abbé va mieux, répondit-il avec son doux sourire, parce qu'il croit que votre chère enfant ne va pas plus mal. Les prières que vous avez adressées à Dieu pour elle, et, j'en suis sûr, ses propres prières, lui ont fait grand bien ; et les bons soins que vous et mon ami lui avez donnés pendant toute cette journée n'ont pas peu aidé vos prières.

Comme il finissait cet aimable discours, le prêtre-docteur se mit à manger le potage que la bonne dame avait fait pour lui. Et ce n'est pas comme un scolastique, mais comme un chasseur ou un soldat qu'il attaqua ce repas... Tout en mangeant, il recommença à parler au Florentin, sans faire aucune attention à la présence de la

mère qui, debout derrière lui, la serviette sur le bras, et comme si elle eût été sa servante, suivait des yeux sa cuiller, sa fourchette et tous ses mouvements pendant ce repas improvisé.

— Où est toute la vieille compagnie et vous autres, les jeunes, les cinq amis qui vous appeliez les *saints*?... Hélas ! je puis répondre moi-même à mes questions. Étienne et Marley sont morts avant l'arrivée des mauvais jours. Lambert et Suger sont en Bohème avec notre ami, parce que les gens d'ici ne connaissent pas la vérité, et que la vérité ne les connaît pas. Montereau, m'a-t-on dit, est allé à la guerre sainte. Il aura peut-être appris quelque chose quand il reviendra... Plût à Dieu qu'ils fussent tous allés en Orient pour s'éclairer...

— Et le Laboureur, monsieur, celui-là a brûlé ses livres et brisé ses instruments pour entrer au couvent des bénédictins, à Cornillon. Quant aux *saints*, je suis le seul qui reste ici pour vous dire ce que les quatre autres sont devenus... Georges est au fond de la Méditerranée, Hugues est avec l'empereur ; les deux autres sont en Orient, à Saint-Jean-d'Acre, je pense ; j'ai moi-même été bien près de les accompagner... Oui, mon maître, Lyon est aujourd'hui plongé dans les plus noires ténèbres...

La garde-malade qui était au chevet du lit les interrompit en ce moment et le prêtre s'approcha de l'enfant. Elle était fort agitée et son estomac semblait vouloir rejeter le vin qu'il lui avait fait boire... Il expliqua à la mère comment elle devait coucher sa fille et appliquer les linges chauds sur son ventre ; et, changeant de ton, il dit à son élève en lui passant une des fioles qu'il avait gardées sur la table :

— Donnez-lui trente gouttes de cela... mais quelle pitié qu'il faille l'empoisonner avec du vin aigre quand il lui faudrait de l'élixir !... Croyez-vous donc que si l'on n'a pas assez de cœur pour nous faire don de deux cents gouttes d'élixir de la formule Arnauld ou Abulcasis, nous ne pourrions pas les avoir pour de l'argent ?... N'y a-t-il donc personne qui en possède un flacon, une fiole, un vase quelconque, ne fût-ce qu'une coquille de noix ?...

— Personne, mon maître, depuis que les huissiers ont forcé les magasins de Simon Cimchi et versé ses précieux élixirs dans la gouttière.

— Personne, répéta lentement le prêtre, personne... excepté au palais. L'archevêque en sait assez pour reconnaître sa main droite de sa main gauche, et même pour reconnaître un élixir d'une

décoction ; mais il est parti pour cette folle aventure. Qui occupe sa place ?...

Le Florentin, qui était peu au courant des affaires d'église, appela Jean Valdo qui se tenait silencieusement au chevet de sa fille, pour lui poser la question de son maître :

— Qui tient la place de l'archevêque pendant son absence en terre sainte ?...

Ce matin-là même, Jean de Lugio n'eût trouvé aucun intérêt à savoir qui occupait cette haute position. Jean Valdo lui répondit que Stéphen de Saint-Amour, étant doyen du chapitre, remplaçait l'archevêque. Mais il était en ce moment auprès de sa famille, en Bourgogne, et le plus vieux des chanoines, un certain abbé Guillaume, occupait sa place : « Je l'ai vu remplir les fonctions de l'archevêque aux solennelles cérémonies de Noël. »

— Guillaume de Saint-Bonnet peut-être..., Guillaume de Roux peut-être..., Guillaume de Chapinel peut-être..., Guillaume de Cologne peut-être... Je me les rappelle tous, et ils connaissent tous ma signature. Giulio, porterez-vous ce message à ce *locum tenentem*, à cet archevêque *pro tempore !*...

Tout en parlant, il écrivait sur ses tablettes.

— Vous n'oseriez pas, mon maître...

— L'estomac de l'enfant refuse votre vin plein d'eau ; ce qu'il lui faut, c'est autant de stimulant à l'intérieur que vous en avez appliqué sur sa peau. Dans l'armoire aux médecines de l'archevêque se trouvent assurément mes précieux élixirs, et sans doute aussi ceux de Cimchi. Si l'archevêque était ici, il n'y aurait aucun péril à courir. Il sait traiter un alambic aussi bien que moi-même... Quant à oser, mon ami, il n'y a pas de danger pour un enfant de Dieu... Je suis venu ici pour l'amour du Christ, et c'est EN SON NOM que je demanderai à ce serviteur de Dieu d'envoyer l'élixir à notre malade. Vous ne refuserez pas de marcher, et lui ne refusera pas de donner ; et alors, s'il plaît au Seigneur de bénir nos faibles efforts, tout ira bien. Quoi qu'il arrive, nous aurons fait de notre mieux et nous aurons demandé EN SON NOM...

Le Florentin, sans proférer une parole, se leva, s'inclina et prit le parchemin. Il y était écrit ce qui suit :

« POUR L'AMOUR DU CHRIST

A mon frère Guillaume,
chanoine de la cathédrale de Saint-Jean.

J'écris ces mots au chevet du lit d'une de vos

brebis, la petite Félicie Valdo. L'enfant se meurt parce que nous n'avons pas pour la sauver l'élixir de Cordoue de la seconde formule d'Abulcasis. Envoyez-le-nous, mon frère,

EN SON NOM.

Votre frère en Jésus-Christ,

Jean de Lugio. »

Et au bas de la page il y avait la croix de Malte.

Giulio le Florentin prit la lettre, traversa la cour et, tout en marchant, jeta sur ses épaules le noir manteau de docteur qu'il avait laissé dans le vestibule quand il était entré chez Jean Valdo pour traiter sa fille. Il était lui-même étonné de se sentir si confiant dans le succès de l'étrange démarche que son maître lui imposait... Si tout autre lui avait parlé de tenter une pareille entreprise, il aurait répondu que la tentative était

absurde et ne pourrait jamais réussir. Mais, du moment qu'il en fut chargé, la confiance de son maître passa en lui et, bien plus, il savait qu'il n'échouerait pas, puisqu'il était de toute nécessité qu'il réussît... Il était clair pour lui que son maître pensait qu'à moins que cet élixir de Cordoue ne fût trouvé, et promptement trouvé, leur bataille était perdue, que l'enfant ne se remettrait jamais sans l'aide d'un stimulant qui fût précisément celui que son état réclamait, et beaucoup plus puissant qu'aucun de ceux qu'il avait à sa disposition.

C'est donc plein de courage que le jeune docteur sortit de la maison du tisserand pour aller remplir la mission la plus étrange qu'il pût imaginer... Après avoir gravi un moment la colline, il se trouva à la portée des voix qui chantaient la messe de minuit à la cathédrale de Saint-Jean. Dans la grande nef, qui venait d'être achevée, le chapitre tout entier et un nombreux clergé étaient en train de célébrer ce premier office de la fête de Noël. La nef elle-même, le portique et la rue en face de l'église étaient encombrés de monde, et le jeune homme vit qu'il lui serait impossible d'entrer de ce côté. Il contourna l'édifice pour arriver à un petit portique qui conduisait à la porte

d'une sacristie voisine du sanctuaire. C'est là qu'il se présenta. Il n'eut pas de difficulté à entrer, car dans la confusion et l'enthousiasme qui régnait, tout le petit clergé, les sacristains et autres serviteurs de l'église s'étaient massés aux portes et autres ouvertures pour voir la pompeuse cérémonie, et le Florentin se trouva bientôt mêlé à cette foule de spectateurs privilégiés. Il choisit aussitôt son homme parmi eux et son choix, comme on le verra, fut heureux. S'approchant d'un prêtre de haute taille, qui regardait au-dessus des têtes, il lui parla à l'oreille dans ce latin vulgaire qui commençait déjà à devenir de l'italien dans son propre pays. Il se fit que le prêtre était, comme il l'avait deviné, un de ses compatriotes et qu'il le comprit.

— J'ai besoin, murmura Giulio, de parler tout de suite à monsieur le chanoine.

— Impossible, fit l'autre, surpris de sa présomption... Voilà le chanoine là-bas dans le fauteuil de l'archevêque ; vous allez le voir s'avancer vers l'Aigle.

— *Apud homines hoc impossibile est ; apud Deum autem omnia possibilia sunt*, répliqua vivement le Florentin, toujours à voix basse. Cela est impossible pour les hommes, mais pour Dieu

tout est possible. — Le bon lévite se retourna avec surprise pour voir quel était cet homme qui citait l'Écriture sainte avec tant d'à-propos et de piété.

— Je vous dis, mon ami, ajouta Giulio avec chaleur, je vous dis que j'ai ici quelque chose à montrer à monsieur le chanoine Guillaume : c'est une question de vie ou de mort, sinon pour lui au moins pour d'autres. Il ne remerciera pas celui qui m'empêcherait d'arriver auprès de lui.

— Qui vous en empêche ? dit l'autre brusquement. Entrez si vous pouvez. Vous voyez bien que c'est impossible, du moins pour vous et moi. Silence maintenant, voilà qu'il s'agenouille devant l'Aigle...

Cet Aigle était de bronze, aux ailes ouvertes : sur ces ailes reposait le beau missel où le premier des chanoines devait en l'absence du doyen et de l'archevêque lire sa part du service divin.

Il commença sa lecture d'une voix claire et puissante.

— Pour l'amour du Christ, mon ami, dit Giulio à son compagnon presqu'à haute voix, frayons-nous un passage. A deux nous saurons bien arriver au révérend chanoine avec cette

missive. Y a-t-il rien que nous ne puissions accomplir si nous l'entreprenons

« En Son Nom ? »

La chaleur qu'il mettait à parler et son invocation du nom de Dieu entraînèrent son compagnon. Sans se rendre bien compte de son action ni du pouvoir qu'il exerça alors sur ceux qui l'entouraient..., le prêtre écarta avec autorité ceux de ses confrères qui se trouvaient dans leur chemin, comme si lui aussi avait un rôle à remplir dans la cérémonie..., — et bien sûr il en avait un, — si jamais homme a un rôle particulier à remplir dans le culte de Dieu. Son geste était si impérieux que ceux qui se trouvaient devant lui obéirent instinctivement ; et, à son grand étonnement il se vit bientôt avec son compagnon au premier rang des prêtres...

En ce moment le Florentin fut inspiré... Il se sentit gouverné par une de ces grandes impulsions que peu d'hommes ont connues, même une seule fois dans toute leur existence, forces prodigieuses qui nous élèvent au-dessus de nous-mêmes, nous remplissent d'une vie nouvelle, et nous font agir sans tremblement et sans hésitation sur un terrain que nos pieds n'ont jamais foulé et devant un spectacle que nos yeux n'ont jamais vu...

Prenant son guide inconnu par la main, il traversa bravement le resplendissant sanctuaire en présence de la grande assemblée, passa au milieu des rangées de prêtres agenouillés, et arriva ainsi devant l'Aigle, où il se trouva debout près du chanoine Guillaume. Le prêtre se laissa tomber à genoux d'un côté du chanoine, le Florentin de l'autre. Aux prêtres qui occupaient chacun la place qu'on leur avait assignée, cet incident dut paraître inexplicable et les frappa de surprise... Pour la masse du peuple il fut aussi inexplicable, mais il ne fut pas une surprise. Pour eux, il faisait partie de l'imposante solennité qui les tenait émus et prosternés sans qu'ils songeassent à s'expliquer la signification de tous ses détails...

Quant au représentant de l'archevêque, il ne s'était pas aperçu du voisinage de ces deux nouveaux venus ; pénétré qu'il était de l'esprit du service qu'il célébrait, et sans savoir presque qu'il fût entouré, il mettait toute son âme à pénétrer les fidèles du vrai sens des Écritures, et priait Dieu dans son cœur qu'il l'aidât à faire comprendre aux fidèles, à travers le vieux latin du missel, quelque chose des saintes paroles qu'il lisait. Le bon prêtre lisait un passage après

l'autre, s'arrêtant seulement aux intermèdes qui devaient être joués sur le grand orgue qu'on entendait pour la première fois dans la nouvelle cathédrale. Le prêtre et le Florentin se gardèrent d'attirer l'attention du révérend chanoine pendant cette lecture.

Quand l'officiant eut fini sa lecture et les organistes leurs alléluias, quatre prêtres commencèrent à chanter, en se répondant, la partie du service qui leur avait été assignée. Le chanoine qui s'était jusque là tenu incliné sur le livre saint, releva la tête. C'est alors que le Florentin lui toucha légèrement l'épaule et lui dit en latin :

— C'est pour l'amour du Christ que je suis venu ici et que je vous dis : « Une jeune fille mourante a besoin de votre assistance et on m'a commandé de venir vous chercher

EN SON NOM. »

La nombreuse assemblée des membres du petit clergé se montra stupéfaite, et indignée de la conduite de cet inconnu qui se permettait d'interrompre la grande solennité dans un pareil moment...

Quant à la principale figure de cette fête, le chanoine Guillaume, son cœur brûlait de l'ardent

désir de faire comprendre aux fidèles comment il put se faire qu'un enfant né dans une crèche fût le « Prince de la Paix » et que le roi des rois se soumît aux plus humbles travaux. L'interruption fut pour lui comme une réponse du Saint-Esprit à ses ferventes prières..., et quand le jeune homme lui parla dans la langue même de l'Écriture sainte et en invoquant celui au nom duquel tous les miracles s'étaient accomplis, il répondit aussitôt :

— « *Ecce adsum, Domine,* » et se tournant vers lui il ajouta : « *Quo ducas sequar.* » Seigneur, me voici, où tu me conduiras, j'irai. — Apercevant à cet instant le prêtre Alexandre à côté de lui, sa présence aussi lui sembla comme une partie de la vision ou du miracle qui s'accomplissait...; il le toucha de la main et lui montra le passage qu'il devait lire dans le missel ouvert sur l'Aigle et lui ordonna de continuer le service aussitôt que les organistes auraient fini le chant des alléluias. Puis il conduisit le Florentin hors du riche sanctuaire en se frayant un chemin à travers les rangs des prêtres agenouillés, qui ne comprenaient rien à cet événement...; il arriva avec lui à un crypte étroit au fond de la sacristie. La foule des gens d'église stationnés aux portes

se pressèrent autour d'eux, mais leur chef leur fit signe de la main de rentrer dans le sanctuaire: « Laissez-moi seul, dit-il, avec le messager, et qu'on chante l'office de Noël sans en passer une syllabe. »

Se tournant alors vers le Florentin, il lui dit à demi-voix : « *Adsum et sequar.* » — « Me voici et je vous suivrai. »

— Monsieur le chanoine n'a pas besoin de me suivre, répliqua le jeune homme tout surpris de ne pas être surpris de tout ce qui se passait... En effet, celui qui se sent ainsi enlevé par une de ces inspirations que le Saint-Esprit envoie quelquefois à des hommes privilégiés, n'est nullement étonné de sa situation, et trouve au contraire que la chose doit se passer comme elle se passe, et il se demande même pourquoi tous les actes de sa vie ne s'accomplissent pas avec cette énergie et cette facilité — « Vous n'avez pas besoin de me suivre, monsieur, veuillez seulement lire la lettre que voici. »

La chanoine regarda le morceau de vélin que le jeune homme lui présentait, le parcourut de haut en bas, remarqua l'invocation « Pour l'amour du Christ » et l'appel « En Son Nom, » vit la signature du vieux compagnon de son noviciat et

la croix de Malte dont il connaissait bien la signification pour les initiés. L'émotion qui s'était emparée de lui dès le commencement de cette aventure ne fit que s'accroître, quand ses yeux rencontrèrent ces mots-là ; il sentit que le guide divin continuait de le gouverner..., et il relut la lettre à différentes reprises.

— « Oh ! mon frère, dit-il enfin, notre frère demande ce que je n'ai pas le pouvoir de donner. Si seulement notre frère Stéphen de Saint-Amour était ici... lui connaît les alambics et les élixirs de l'archevêque ; ou même Guillaume de Cologne qui en a quelque connaisance élémentaire. Mais moi, je n'y vois pas plus clair qu'un enfant. Je n'oserais pas même ouvrir la chambre où ces choses se trouvent de peur d'éveiller des esprits que je ne saurais gouverner...

— Permettez-moi de dire à monsieur le chanoine que j'ai étudié les élixirs à la même école que monseigneur l'archevêque. — Le jeune homme se garda de prononcer devant le prêtre et dans le lieu saint les noms païens d'Abulcasis et d'Averroës. — Si vous voulez bien me conduire au laboratoire, je saurai reconnaître les élixirs. « *Ecce adsum, quo ducas sequar,* » dit encore le chanoine.

— Comme Dieu le veut ! Pour l'amour du

du Christ, je ferai ce que vous me demandez. Elle est toujours bonne l'œuvre qui se fait

« EN SON NOM. »

En parlant ainsi, il prit à un candélabre une des chandelles bénites qui éclairaient faiblement l'obscure sacristie, et invita son compagnon à prendre l'autre.

Ils laissèrent la chambre dans l'obscurité et emportèrent ces lumières vacillantes ; ils traversèrent la cour au grand étonnement des palefreniers de service, et entrèrent par la porte particulière de l'archevêque dans le corridor qui conduisait à ses appartements, ce qui étonna à son tour le concierge... Le palais de l'archevêque était un des plus beaux et des plus grands bâtiments qu'il y eût alors en France. Le jeune homme, laissé seul dans le magnifique vestibule, fut frappé de la richesse et de la beauté des sculptures qu'il renfermait. Le chanoine le rejoignit bientôt apportant de sa chambre un lourd trousseau de clefs, et se dirigea avec lui vers le fond du corridor. Il tourna vivement la clef dans la serrure et dit à Giulio avec un doux sourire :

— Jusqu'ici, je me suis presque cru dans un rêve : « *Nesciebam rem veram esse quod fiebat per angelum, sed putabam me visum videre.* »

— Nous sommes tous deux guidés par des anges et des archanges que nous ne pouvons pas voir, monsieur, répliqua le jeune homme en s'inclinant.

La lourde porte du laboratoire particulier de l'archevêque s'ouvrit toute large. Le chanoine qui venait d'ouvrir cette chambre où il n'avait jamais pénétré, et l'homme de science lui-même furent surpris de voir combien étaient nombreux les appareils d'alchimie et autres instruments mystérieux rassemblés en cet endroit. Giulio reconnut plus d'un de ces appareils de chimie élémentaire qu'il avait employés dans le laboratoire de son maître, et que l'archevêque avait sauvés de la destruction, lorsque Jean de Lugio s'était enfui. Il vit aussi du premier coup d'œil que, comme il l'avait supposé, les marchandises du juif Cimchi avaient pris le même chemin. La chambre elle-même avec cette collection ne ressemblait pas mal à ce bric-à-brac où Albert Dürer a placé la noire mélancolie. Une fois dans la chambre secrète de l'archevêque, ils n'eurent pas de temps à perdre. Le jeune homme promena ses yeux autour de la chambre, et, remarquant un riche cabinet de marqueterie vénitienne dans un coin, il demanda à son

compagnon s'il n'y avait pas une clef vénitienne dans le trousseau qu'il avait apporté. Ils trouvèrent bientôt la clef désirée et ouvrirent le petit meuble qui mit devant leurs yeux une collection de fioles de prix, les unes d'argent, les autres de verre. Giulio le Florentin les reconnut aussitôt pour appartenir à l'art sarrasin le plus exquis de cette époque.

Il approcha sa longue chandelle des petits rayons du meuble et lut, écrits sur les fioles, les noms des divers élixirs, teintures et esprits qu'elles renfermaient. Il vit là des flacons qui eussent payé la rançon d'un roi ; mais ce jour-là ils n'avaient pas de rois à racheter, ils avaient Félicie à sauver... Sans perdre aucun temps, il montra au chanoine ce qu'il fallait. C'était une fiole portant en arabique et en latin cette inscription : « Élixir de Cordoue de la seconde formule d'Abulcasis. »

— Vous voyez que nous avons là le flacon demandé, dit-il ; le porterai-je à l'enfant ?

Le chanoine se pencha pour lire l'inscription latine :

— C'est l'écriture même de Sa Grandeur, dit-il : qu'il est étrange que ces Sarrasins que nous allons tuer chez eux sur le champ de bataille,

soient ceux-là mêmes qui nous envoient chez nous les élixirs de vie. Que la volonté de Dieu soit faite ! Si Monseigneur n'avait pas jugé l'élixir précieux, il ne l'aurait pas gardé. C'est qu'il est écrit que les païens eux-mêmes seront nos serviteurs. — « Demande et je te donnerai les païens en héritage. » — Prenez ce qu'il vous faut, mon fils, pour l'amour du Christ et que sa sainte mère donne la bénédiction promise à ceux qui travaillent

« En Son Nom. »

Sans y penser, le chanoine avait à deux reprises employé les mots de passe des « *Pauvres de Lyon.* » L'élève de Jean de Lugio tressaillit, comme il l'avait fait la première fois, en lui entendant prononcer ces paroles, et se dit que le vrai ministre de Dieu qu'il avait devant lui les avait employées fort à propos... La permission une fois donnée, il prit possession du précieux flacon. Le prêtre ferma à clef le cabinet ainsi que la porte de la chambre et offrit au jeune homme de l'accompagner.

— J'administrerai l'extrême-onction, dit-il, si vous croyez que son état est désespéré.

— Mon frère, l'enfant est sans connaissance, mais elle vivra au moins plusieurs heures encore.

On ne peut guère se passer de vous dans votre église : quand l'office sera terminé, si elle a besoin de votre assistance, vous me trouverez à la porte de la cathédrale.

Les deux hommes se quittèrent là-dessus, le Florentin emportant la bénédiction du prêtre, et celui-ci les remercîments du jeune médecin. Sa grande chandelle vacillante à la main..., le prêtre traversa la rue obscure, se dirigea rapidement vers la grande porte de la cathédrale et ordonna à la foule de lui ouvrir un passage. A la vue du représentant de l'archevêque, revêtu des plus riches vêtements sacerdotaux, la foule de la rue et du portique s'écarta avec respect, et le saint homme, encore étonné de tout ce qui venait de se passer, rentra dans la nef, portant toujours sa chandelle et marchant comme dans un rêve... Pour la multitude cet incident faisait partie de la cérémonie, tandis que les chanoines et le reste du clergé ne pouvaient revenir de leur surprise. Le chanoine arriva dans le chœur au moment où son humble remplaçant prononçait ces paroles de l'Écriture sainte : « La gloire du Seigneur apparaîtra, et toute chair sera témoin de la rédemption. »

Jamais ces paroles n'avaient eu autant de

grandeur divine pour le chanoine Guillaume... Il s'agenouilla à côté de l'abbé Alexandre, lui donna sa chandelle toujours allumée et reprit son rôle dans la cérémonie. La célébration de la messe de minuit se continua donc, et, après la communion et le chant des actions de grâce, le chanoine fit cette prière :

« O Dieu, nous vous en supplions, faites-nous vivre de la vie de votre fils unique, auquel nous nous unissons cette nuit par le mystère de la sainte communion. O Dieu ! nous vous implorons EN SON NOM. »

Le prêtre n'avait jamais compris comme il le comprenait en ce moment ce que c'était que la nouvelle vie apportée par le Christ... A genoux devant l'autel, il admira comment l'Évangile de l'amour avait cette nuit-là ressuscité Félicie Valdo, et qui sait combien d'autres malades, et il sentit dans son cœur cette veille de Noël qu'en vérité le Seigneur était venu visiter son peuple...

CHAPITRE X

LE JOUR DE NOËL

Le nègre attendait à la porte extérieure le retour du Florentin.

— Le maître, dit-il, est dans la cuisine de madame Valdo.

C'est là que le jeune médecin lui porta le précieux élixir.

— Dieu soit loué, vous voilà !... dit le maître qui, en bras de chemise, travaillait au fourneau comme un vrai cuisinier. Et Dieu soit deux fois loué que vous rapportiez ce que je vous ai envoyé chercher...

Il approcha l'élixir rouge foncé de la lumière, et un doux sourire de satisfaction se répandit sur son visage à la vue de la parfaite clarté et de la belle couleur de la médecine...

— La pauvre enfant !... son estomac se révoltait contre ces misérables vins, aigres et pleins d'eau. Vous avez eu raison de ne lui en faire boire que très peu. Je viens de la quitter après un de ces spasmes que vous m'avez décrits... Je ne suis pas sûr de ne pas l'avoir causé moi-même,

mais je ne pouvais pas la laisser mourir de faiblesse sous mes yeux, faute d'un stimulant qui réagisse... Il nous sera possible maintenant d'activer les battements de son cœur sans la condamner à avaler le vin aigre que son estomac refuse... J'ai été bien près de perdre tout mon courage, car je savais qu'elle devait mourir si l'on vous arrêtait, continua-t-il en montant les escaliers. J'étais à l'ouvrage avec les marmites et les casseroles de madame Valdo, essayant de faire passer un peu d'esprit sur le morceau de poterie que vous m'avez vu tenir à la main ; mais il est bien pauvre, mon alambic, comparé à celui qui a servi à distiller l'élixir que voilà...

Et tout en parlant, ils entrèrent dans la chambre de l'enfant.

Le Florentin fut consterné de voir combien elle s'était affaissée depuis qu'il était parti... Il avait passé vingt-sept heures consécutives dans cette chambre, et n'avait pas laissé s'écouler une minute sans étudier les altérations graduelles de son visage... Cette attention ininterrompue l'avait empêché de se rendre compte des ravages de la maladie ; mais maintenant qu'il la revoyait après une absence d'une heure, il fut frappé de la retrouver si affreusement changée...

Jean de Lugio avait toutes prêtes trois ou quatre cuillères d'argent qui chauffaient devant le feu. Il en prit une de sa main gantée, y versa quelques gouttes du précieux élixir, le fit refroidir un instant sur un verre plein d'eau, et d'une main ferme introduisit la liqueur entre les lèvres fermées de l'enfant qui ne résista pas... Elle lui avait été soumise dès son arrivée auprès d'elle. Jean Valdo d'un côté du lit, madame Gabrielle de l'autre, tous deux abîmés de tristesse, suivaient des yeux cette opération.

Le grand praticien mit la main sur le cœur de la malade, en compta les battements les yeux fermés, et puis traversa la chambre pour aller remettre en mouvement le pendule de Giulio. Il se glissa alors sur la figure de la jeune fille une expression qui leur disait à tous que sa souffrance diminuait... Pendant les cinq minutes qui suivirent, aucun d'eux ne parla ; mais l'enfant tourna deux fois la tête sur son oreiller, comme pour dire : « Je puis dormir maintenant...» et tous ses traits laissaient voir qu'elle ne souffrait plus. Le Florentin remit plusieurs fois son pendule en mouvement, et chaque fois son maître, toujours au chevet du lit, s'assura de l'état du pouls et compta les palpitations du cœur.

Il ne dit rien, et personne ne soufflait... Au bout de dix minutes, apparemment satisfait du résultat de son traitement, il chauffa de nouveau quelques gouttes de l'élixir et les versa dans la bouche de l'enfant qui s'était ouverte, cette fois, sans aucune contraction des muscles de sa figure. Le maître mit la main sur le front de la malade et sourit de ce bon sourire que tous attendaient pour renaître à l'espérance, et dit à demi-voix à la mère :

— Faites placer maintenant vos linges chauds sur son ventre et votre eau chaude à ses pieds ; si elle dort, elle sera sauvée : *Si dormit, salva erit...* Et se tournant vers le Florentin, il ajouta : — Il y a meilleure autorité pour cette maxime que pour aucune des maximes du pape Sylvestre...

Et alors, suivant son exemple, tous s'assirent, les deux médecins près du feu, le père et la mère aux deux côtés du lit, la garde-malade dans un coin, et tous gardèrent un profond silence. Leur œuvre était terminée... Le savoir et l'active bonne volonté des médecins ne pouvaient rien faire de plus pour la malade, et toutes les personnes présentes avaient travaillé de leur mieux à la sauver; ils comprenaient tous que sa vie était

maintenant remise en des mains plus puissantes que les leurs...

Pendant le silence qui régnait, tous prièrent, probablement chacun à sa façon : le pauvre nègre pria le Dieu que son imagination lui représentait, la mère implora la Sainte Vierge, sainte Félicie et sainte Gabrielle; et le père, qui souffrait à la pensée qu'il avait toujours laissé à sa femme et à sa fille le soin de prier Dieu pour tous les besoins de sa maison, lui aussi il pria à cette heure-là ; le Florentin s'adressa à l'Esprit qui vivifie toutes choses, qui commande souverainement à toute chair et à toute vie, aux remèdes qui sauvent comme aux poisons qui tuent, le suppliant de purifier le corps de la malade et de fortifier ses membres. Le maître, parce qu'il était le plus sage de tous, fit la plus simple des prières : « Notre père à tous, veille sur nous tous... »

Maintenant que le pendule du Florentin n'était plus en mouvement, ils n'avaient que les battements de leur propre cœur pour mesurer le temps qui s'écoulait. Grâce à la tranquillité de la jeune fille et à la paix de leur esprit, ils avaient pour la première fois joui d'un peu de repos, quand le maître se leva, alla au chevet du lit, plaça la main sur le front et le cœur de la malade ; et

puis, appelant son assistant, il lui demanda d'apporter une dose du cordial, plus forte que les précédentes. Il se contenta de répondre par un geste et un sourire au regard inquiet et interrogateur de madame Valdo... Ce fut assez pour rassurer un peu cette pauvre mère qui, à genoux au chevet du lit, ne cessait d'adresser à Dieu ses ferventes prières...

Après l'avoir laissée à genoux quelques minutes encore, Jean de Lugio mit la main sur son épaule et la rendit bien heureuse en réclamant ses services. Il lui demandait de mettre un nouvel oreiller sur le lit, et de se faire aider de la plus forte de ses servantes pour soulever sa fille et la tourner d'un côté du lit à l'autre, afin qu'elle pût mieux dormir.

Le moment était venu de laisser agir la nature, qui devait lui procurer un sommeil réparateur... Ces dispositions prises, il bannit de la chambre madame Gabrielle aussi bien que son mari. Puis il prit sur lui de commander à la servante de préparer un lit pour le Florentin, et les fit sortir l'un et l'autre. Il dit au nègre de renouveler le tas de bois près du feu, et, cela fait, de rester dans le corridor jusqu'à ce qu'il l'appelât. Il éteignit toutes les chandelles dont ils avaient eu besoin,

et éloigna du lit de l'enfant les écrans qu'on avait mis là pour protéger ses yeux contre la lumière. Et puis, resté seul pour veiller sur la vacillante flamme de vie de cette frêle créature, il se jeta dans un grand fauteuil que madame Valdo avait fait apporter pour lui, et, dans le silence absolu de la nuit, il attendit le résultat de leurs efforts et de leurs prières...

Assis devant le feu mourant, il en suivait les lueurs qui, se jouant au fond de la cheminée, contaient au spectateur ce que les enfants appellent des histoires merveilleuses et prophétiques... et alors il regarda dans ce qui s'était passé ce jour-là, depuis l'instant où il avait été interrompu un peu avant midi par le charbonnier, au milieu de son examen des différents textes des écrits de saint Jérôme sur les Évangiles : il lui sembla que les événements de cette journée faisaient revenir toute sa vie devant ses yeux... Il n'avait pas l'habitude de fouiller dans les cendres de son passé, mais ce jour-là avait été pour lui si plein d'aventures qu'il ne put s'empêcher de regarder en arrière...

L'un des deux bénédictins qu'il avait rencontrés si inopinément, près de la porte du couvent de Cornillon, était le fils du plus proche voisin de

son père et avait été le compagnon de son enfance. Ses souvenirs ne se reportèrent peut-être pas jusqu'au temps où tous deux, jeunes enfants de même taille et de même force, ils creusaient des trous dans des monceaux de sable au côté de la route, ou essayaient, sans y réussir, de construire des pièges pour attraper des moineaux. Mais il avait grandi avec ce petit garçon, avait travaillé avec lui dans les champs, autour de Lugio. Et, quand ils furent plus âgés, ils avaient appris ensemble à lire d'abord, puis à écrire. Le prêtre de la paroisse s'était pris d'amitié pour ces deux garçons, dont la bonne conduite faisait honte aux bruyants et méchants garçons de la ville, réunis tous ensemble à l'église, et qui étaient impatients de voir la messe arriver à sa fin. Plus tard, le brave curé revêtit les deux jeunes garçons de la petite soutane des acolytes et leur confia pour le servir à l'autel la sonnette, l'encensoir et le missel. Il aimait à se promener avec eux et à leur parler tantôt des saints, de leurs combats et de leurs victoires, tantôt des oiseaux, des serpents, des grenouilles, des fleurs, des fruits, de tout ce qu'ils trouvaient sur leur chemin, dans les champs, les bois et les marais. Grâce au choix qu'il fit d'eux, et grâce à leur

propre disposition, il arriva que, tandis que leurs camarades d'enfance devinrent massons, vignerons, commis-voyageurs ou garçons de boutique, ou bien qu'ils entrèrent au service de l'un ou l'autre seigneur du voisinage, d'où ils revenaient se montrer aux jours de fêtes en beaux pourpoints tout neufs, à la grande admiration des jeunes gens moins bien mis, Jean et François étaient occupés de leurs études et du service de l'église. Ils servaient aussi leur curé en faisant ses courses et en portant ses messages, lesquels les menèrent plus d'une fois à la cathédrale et leur firent connaître l'archevêque et les chanoines. Leurs études, et le travail qui les attachait à l'église, deux occupations qui n'étaient pas vulgaires, leur interdisaient de penser trop aux intérêts matériels de la vie, qui occupaient uniquement leurs camarades. François, qui portait en religion le nom de Stéphen, était le plus âgé des deux moines qu'il avait rencontrés ce jour-là.

Jean de Lugio gardait surtout le souvenir d'un événement survenu pendant sa première adolescence : — il avait été envoyé au grand monastère de Clairvaux, qu'il connaissait déjà ; pendant qu'il attendait la réponse au message dont il était porteur, le grand Bernard mourut, l'homme le

plus révéré du monde entier, et qui avait plus fait pour le monde qu'aucun autre homme de son temps... En regardant dans le passé, il comprenait bien que ce fut la leçon de cette heure-là, douloureuse et solennelle, qui le décida sur-le-champ à consacrer sa vie au service du prochain. Cette époque de sa vie fut suivie d'années assez agitées ; cependant, en y reportant sa pensée, il les revoyait riantes et remplies de plaisirs... La descente de la rivière, avec les gais compagnons dont avait parlé la baronne de Montferrand, donne une assez juste idée de sa vie en ces années. A ce souvenir, il sentit dans son cœur une torture qui rappelait toutes les tortures qui avaient troublé ses nuits en ce temps-là, et il se demanda pour la millième fois si...

S'il avait alors renoncé à sa détermination de se faire prêtre... S'il avait alors demandé à la filleule de sa mère, Anne de Thoissey, si courageuse, si droite, si belle, de partager sa vie, et si...

Oui !... si elle lui avait donné la réponse qu'il croyait pouvoir espérer... s'ils s'étaient consacrés ensemble au service de Dieu et des hommes, ne se pourrait-il pas qu'ils eussent fait plus de bien qu'ils n'en faisaient maintenant, et qu'ils eussent

mieux travaillé à sanctifier leur vie et celle des autres?... Il s'était arraché d'elle, et avec tant d'autres qu'il retrouvait ce jour-là sur sa route, il était entré dans le sacerdoce. Et elle?... elle était maintenant abbesse du couvent de Montmerle. Était-elle plus heureuse et meilleure?... Et lui, l'était-il?...

Et après... il revit son premier apprentissage de la vie active, et son entrée dans l'église, et ces jeunes prêtres, ses compagnons d'alors : ils étaient maintenant chanoines, diacres, évêques ou archevêques, ou partis pour la terre sainte avec Philippe-Auguste et Richard Cœur de Lion, ou bien ils étaient à la tête de maisons religieuses... Oui... et beaucoup d'entre eux étaient au ciel... Comme ils savaient peu, quand ils étaient au séminaire, quel avenir était réservé à chacun d'eux !...

Réveillant ainsi ses vieux souvenirs, il arriva à l'époque de sa plus grande activité, à ce qu'un poète anglais appelle : *The joy of eventful living* (la joie d'une vie active et bien remplie). C'était l'heureux temps passé ici, à Lyon, quand il ne regardait jamais dans le passé et fort rarement dans l'avenir... alors qu'il voyait partout autour de lui de nobles cœurs, hommes et femmes,

appartenant à toutes les classes de la société, tous ardents à servir Dieu dans la voie qu'il leur montrerait. Il se rappela l'enthousiasme et l'activité de Pierre Valdo, les découvertes qu'ils faisaient chaque jour d'une vérité nouvelle et d'une vie plus élevée dans leur étude des Évangiles et des Épîtres, la force qu'ils puisaient dans la sympathie qu'ils éveillaient de tous côtés, celle de pauvres mendiants vagabonds qui s'adressaient à eux dans les chemins, celle des femmes et des enfants qui semblaient être d'autant plus inspirés qu'ils étaient plus ignorants... celle de ces misérables parias qu'ils trouvaient devant eux, quand les *Pauvres de Lyon* assemblaient à leurs « Maisons de pain » et à leurs « Maisons de Dieu,» les troupeaux d'hommes qui accouraient vers eux des grandes routes et de tous les chemins, des haies et des fossés... Au milieu de tout cela, il vit venir, comme si c'était la vie d'un autre homme qu'il regardait, le souvenir de toutes ces études des sciences naturelles, dont à cette heure même il appliquait les résultats ; ses voyages à Cordoue et à Séville; ses entrevues avec les Cimchis et les Abulcasis ; l'enthousiasme que Guichard lui-même, aujourd'hui archevêque, fit éclater quand ils virent eux deux pour la première

fois, dans le laboratoire d'Abulcasis, le miracle de la distillation, et qu'ils réussirent à reproduire ensemble cette grande expérience au moyen de simples appareils qu'ils avaient construits eux-mêmes... Et depuis, quel changement dans leur destinée !... Guichard, archevêque, seigneur et maître de Lyon, et lui, Jean de Lugio, exilé, un glaive suspendu au-dessus de sa tête...

Enfin, toute sa vie de combat se déroula devant lui... Ce fut d'abord les heures heureuses qu'il avait passées à étudier l'Écriture sainte avec Pierre Valdo, Bernard d'Ydros et Stéphen d'Empsa ; puis le voyage de Rome avec Pierre Valdo et l'accueil cordial du pape Alexandre, un accueil qui les remplit de confiance et leur donna des ailes pour leur retour à Lyon... Et après, la triste réception que leur fit Jean de Balmeis, lequel ne tint nul compte de la lettre du pape, — son prétendu examen de l'affaire — et enfin sa cruelle et impitoyable excommunication...

Alors vinrent les années de suspens et d'incertitude, plus affreuses encore que les années d'exil qui devaient suivre : la seconde visite de Pierre Valdo à Rome ; le concile convoqué par Lucius et les jalousies de ce concile ; le clergé en armes contre les laïques, et les laïques méprisés et rebutés.

— Hélas ! s'écria en ce moment Jean de Lugio, à l'origine le charpentier fut repoussé par les prêtres du temple, il l'est encore aujourd'hui... Il fut méprisé et méconnu : c'est toujours la même chose...

Avait-il éveillé sa malade?... Elle se tourna sur son oreiller et dit :

— Maman ! maman !...

Jean de Lugio se dirigea doucement vers son lit, et découvrit la chandelle afin qu'elle pût le voir; et il lui dit comme s'il l'avait connue toute sa vie et qu'il fût un de ses bons amis :

— Votre maman dort maintenant, ma chère enfant, et elle m'a chargé de prendre soin de vous. Elle a mis ici cette grappe de raisin pour humecter vos lèvres.

— Une grappe de raisin... humecter mes lèvres !... dit la jeune fille, riant presque à l'idée qu'on pût croire qu'elle avait besoin, plus que toute autre, qu'on s'occupât d'elle pendant la nuit. Elle essaya de se soulever sur son coude, mais la force lui manquant elle retomba sur son oreiller.— Où suis-je?... Qu'y a-t-il?... demanda-t-elle un peu troublée.

— Vous avez été très malade, ma chère enfant, mais vous êtes mieux à présent ; humectez vos

lèvres avec ce raisin, cela fera plaisir à maman, et laissez-moi vous donner un peu de ce bouillon qu'elle a préparé pour vous.

— Du bouillon préparé pour moi !... N'ai-je pas bu cette médecine d'herbes qu'elle a faite pour moi ?... Ou bien tout cela... tout cela... est-il un affreux rêve ?... Oh ! monsieur, quels rêves j'ai faits !...

Et elle retomba affaissée sur l'oreiller.

— Chère Félicie, vous les oublierez tous... Buvez un peu de ce bouillon de maman et prenez une gorgée de ce cordial, et puis essayez de vous rendormir.

Il n'était guère besoin de lui dire de dormir ; elle savait à peine qu'elle prenait du bouillon... Elle remercia cependant avec la grâce et l'amabilité qu'elle avait pour parler aux mendiants et aux pèlerins qu'elle rencontrait sur la montagne et à l'église Saint-Thomas, et à l'instant même elle se rendormit. Son sommeil fut cette fois si parfait et si tranquille, et toute trace de souffrance et d'angoisse avait si complètement disparu de son pâle visage, que le prêtre qui la contemplait remercia Dieu du plus profond de son cœur pour la grâce insigne qu'il lui avait faite de rendre la santé à sa malade, et pour le plus beau

spectacle qu'il pût offrir à ses yeux : la vue d'un enfant endormi...

Quand il fut revenu auprès du feu pour continuer sa veillée, le carillon de la cathédrale vint rompre le silence de la nuit ; un moment après, on entendit le carillon rival de l'abbaye de l'Ile-Barbe, et puis le carillon de l'église favorite de Félicie, Saint-Thomas, puis le carillon d'Ainay, et enfin la sonnerie des cloches d'églises, — trop nombreuses à nommer toutes — entre autres celles des Saints-Machabées, de Saint-Nizier, de Saint-Paul, des Augustins. Les cloches de toutes les églises, de toutes les abbayes et de tous les couvents de la contrée se mettaient joyeusement en branle pour annoncer que Dieu était né parmi les hommes...

— Un enfant nous est né !... dit Jean de Lugio en inclinant pieusement la tête.

Heures après heures, il continua sa tranquille veillée. Il ne se doutait pas, malgré toute sa sagesse, que de l'autre côté de la porte, étendue sur un matelas, madame Gabrielle aussi avait veillé pendant toutes ces longues heures, et qu'elle attendait un mot qui lui permît de reprendre son poste auprès de son enfant... La maison était si tranquille que le savant homme croyait qu'ils

avaient tous obéi à son ordre de dormir et que lui seul était éveillé... Toutes les heures de la nuit il avait veillé ; quand il arrivait à la malade de se remuer, il lui faisait prendre un peu du bouillon de la mère et du précieux stimulant, l'élixir de l'archevêque. Et la pauvre enfant sourit plus d'une fois dans son sommeil d'un doux sourire aux riantes images de ses rêves... La nature avait repris ses droits, maintenant qu'il ne restait presque plus de poison dans son estomac. Quand cette nuit fut près de finir, le prêtre leva un rideau pour s'assurer que le jour allait venir. Une lueur grise s'était répandue sur l'orient, et l'étoile du matin y brillait d'une divine beauté et se réfléchissait riante dans les eaux du fleuve. Cette première lueur du jour était si douce qu'il crut qu'elle ne pouvait troubler l'enfant. Il laissa donc le rideau levé et ouvrit la porte pour commander au nègre d'aller appeler madame Gabrielle. Et voilà qu'il la trouva là devant lui... Il la conduisit au chevet du lit pour lui montrer la vie revenue sur le jeune visage de son enfant. A l'instant même où ils s'approchaient du lit, Félicie ouvrit les yeux, regarda rapidement autour d'elle, réussit même à se mettre sur son séant, et dit :

— Maman ! Maman !...

Et le grand docteur remit l'enfant à sa mère.

Ce présent d'une ressuscitée commença la fête de Noël dans la maison de Jean Valdo...

CHAPITRE XI

LE JOUR DES ROIS

QUAND vint le jour des Rois, la grande salle des ateliers de Jean Valdo avait été débarrassée de tous ses métiers. A leur place, il y avait trois longues tables qui s'étendaient d'un bout à l'autre de la salle, et une quatrième table mise en travers, qui reliaient les trois autres.

Pendant tout le jour, la grande cuisine avait été pleine de domestiques travaillant sans relâche, et toutes les cuisines des voisins avaient été mises à contribution pour aider à la préparation du plus grand festin qu'on eût vu à Lyon depuis bien des années... On se disait même à l'oreille que la fête donnée par l'archevêque au roi Richard et à Philippe-Auguste allait être éclipsée ce jour-là...

Le matin, Félicie avec son père et sa mère, Gabrielle l'Estrange et d'autres membres de la famille, trop nombreux à nommer, étaient allés tous ensemble remercier Dieu à la grande cathédrale. Félicie avait supplié qu'on la conduisît à

sa chère église de Saint-Thomas, au haut de la montagne ; il fallut dire non... Il est vrai qu'elle était bien assise ce jour-là dans le grand équipage qui sortait si rarement des écuries de son père ; malgré cela c'était trop loin... et puis, à la cathédrale, le chanoine Guillaume dirait la messe, et leurs actions de grâce se feraient mieux en sa présence...

A leur retour de l'église, ils trouvèrent le salon ouvert, cette grande chambre qui semblait mystérieuse à Félicie... tant il était rare qu'elle vît la lumière du jour. Maintenant qu'elle était éclairée, elle n'y trouva pas plus de merveilleux qu'il n'y en a dans la plupart des mystères. D'ailleurs, le bon vieux Eudes qui — comme un vrai majordome — était à la tête du monde des domestiques depuis bien des années, et déjà avant la naissance de Félicie, avait déployé tout son zèle pour embellir la chambre et lui donner un air de gaieté. Aux deux bouts de la salle brûlaient à l'envi deux puissants feux faits de grosses bûches de chêne ; et le majordome avait fait apporter de partout par les jeunes garçons de la maison des lauriers et d'autres verdures pour en orner les cheminées, les murs et les candélabres.

Les invités de Jean Valdo arrivèrent bientôt de

près et de loin, et se réunirent autour des grands feux qui égayaient la salle. Après un instant d'embarrassement, chacun fut mis à l'aise par le bon accueil de la famille et se livra tout entier au plaisir du moment — comme on sait se livrer en France, mieux que dans aucun autre pays du monde. — La grande salle prit un air riant, la conversation s'anima et la gaieté devint générale. Félicie était assise dans un grand fauteuil, les pieds sur un tabouret. Elle n'avait guère besoin de ce tabouret, mais son père et sa mère semblaient croire que, s'ils cessaient un seul instant de s'occuper d'elle et s'ils n'avaient pas toujours les yeux sur elle, leur bonheur pourrait leur échapper pour ne plus revenir... Félicie avait donc ses serviteurs à elle qui allaient et venaient, recevant et portant ses ordres dans toutes les directions. Elle voulait, disait-elle, jouer son rôle de reine, et elle était vraiment reine, la jolie créature, au milieu de la nombreuse assemblée...

Gabrielle l'Estrange, se sentant fière d'être sa dame d'honneur, venait souvent lui parler à l'oreille et courait de côté et d'autre d'un air à faire croire que les ordres de sa souveraine étaient très difficiles à remplir...

Pendant la première heure de la fête, la char-

mante et timide Fanchon, la fille de Mark de Seyssel, ne quitta presque pas les côtés de Félicie. Vêtue du costume de fête que les paysannes des montagnes aimaient à porter, elle était si simple, si jolie et si gentille parmi les filles de Lyon, habillées à peu près l'une comme l'autre, qu'elle attirait les regards de tous... Dès le premier baiser, Fanchon s'était sentie à l'aise avec Félicie. Elle fut plus longtemps embarrassée avec Gabrielle, toujours affairée, sans cesse en mouvement et si cérémonieuse dans son gouvernement de l'assemblée... Cependant, la franche cordialité qui régnait dans cette société finit par familiariser tout à fait la jeune paysanne.

Quand vint l'après-midi, au moment où le soleil d'hiver commença à envoyer ses faibles rayons par les fenêtres qui s'ouvraient sur l'occident, Félicie eut la joie de voir tous ses hôtes, — son père avait déclaré que c'était sa fête, et sa fête à elle seule, — dansant gaiement d'un bout à l'autre de la salle, au son du chalumeau, des tambourins et de la harpe. Elle avait bien une petite cour toujours autour de son trône, mais Sa Majesté les envoyait par couples, tour à tour, selon son bon plaisir, tenter l'aventure de la danse. C'est ainsi qu'elle disait. « Tenter telle ou telle

aventure » était l'expression consacrée dans les romances des troubadours, expression que Félicie et ses jeunes amies, et, à la vérité, toute la compagnie, connaissaient fort bien.

D'autres personnes arrivèrent avant le coucher du soleil, et quand Eudes vint d'un air important annoncer à madame Valdo que toutes les tables étaient servies, Jean de Lugio venait d'entrer au salon... Elle le conduisit auprès de sa fille. Aussitôt le savant homme, avec la grâce et la courtoisie qu'il savait si bien avoir, manda à Sa Majesté qu'il avait ordre de la conduire dans la salle du festin et la pria de vouloir bien marcher avec lui en tête de ses convives. A ce moment, Félicie fut surprise et un peu intimidée à la vue du chanoine Guillaume, qu'elle ne connaissait pas et qui les suivait, donnant le bras à sa mère. Giulio le Florentin venait ensuite avec madame l'Estrange, laquelle ne s'attendait pas du tout à se trouver au bras du jeune médecin... La formation des autres couples n'était pas moins curieuse et singulière...

Tous furent bientôt assis : Félicie à côté de sa mère avec les deux prêtres à leur droite et à leur gauche ; le Florentin avec madame l'Estrange ; le baron de Montferrand avec la baronne ; puis

venaient les deux moines, Stéphen et Hugues, qui avaient obtenu une dispense du couvent pour assister à la fête ; Gautier du Moulin, Mark de Seyssel, sa femme et tous ses enfants, jusqu'au petit Hubert ; le pauvre Prinhac, le bras en écharpe ; l'officier de garde qui avait fait lever devant lui la herse du pont de Lyon, et la sentinelle de ce pont ; le fermier de la montagne ; les palefreniers qui avaient bouchonné et étrillé les nobles bêtes qui avaient si bravement couru la veille ; le jeune garçon qui avait pris Cœur-Blanc des mains de Jean de Lugio, lequel ne devait pas être vu dans Lyon, et l'avait reconduit à son écurie ; l'abbé Alexandre, qui n'avait pas craint d'accompagner le Florentin à travers le sanctuaire étincelant de lumière ; et tous ceux qu'on avait envoyés, dans le courant de cette triste nuit, à la recherche du père de Félicie et du docteur ; tous les voisins qui avaient apporté de l'huile, de la neige ou des herbes pour la soulager ; toutes les domestiques qui avaient chauffé une assiette pour elle ; et le troubadour et Antoine... Cent cinquante invités appartenant à toutes les classes de la société, seigneurs, bourgeois et valets d'écurie, grandes dames et laveuses de vaisselle, étaient réunis dans cette

grande salle... Jean Valdo avait tenu à inviter à sa table tous ceux qui avaient fait quelque chose pour lui dans cette journée d'épreuve, et qui s'étaient mis à sa disposition pour venir au secours de sa chère enfant...

Quand le chanoine Guillaume eut appelé la bénédiction de Dieu sur la fête, les réjouissances commencèrent avec entrain. Garçons et filles avaient tous apporté leurs présents de fête, et se les distribuèrent au milieu des rires et de mille plaisanteries... Enfin, arriva le grand événement de la soirée, quand chacun se mit à former les plus ardents souhaits pour avoir dans son morceau la fève du gâteau des Rois... Félicie se donna l'air d'y mettre le couteau, mais ce fut en effet la forte main de Jean de Lugio qui découpa la précieuse pâtisserie.

Bien sûr, la fève ira honnêtement à qui elle doit aller, et personne ne sait où elle ira... Elle alla à la jolie Fanchon, la fille de Mark, qui devint presque aussi rouge que ses rubans quand Philippe l'Estrange la lui porta sur un plateau d'argent. Le jeune homme lui fit une profonde révérence et lui adressa un pompeux discours pour lui dire que Sa Majesté Félicie envoyait la fève à Sa Majesté Fanchon avec ses royales félicitations...

Et la fête continua au milieu des plaisirs, des rires et d'une allégresse générale. Jean Valdo, qui n'avait pris place à aucune des tables, n'était pas moins réjoui que le plus réjoui de ses hôtes... Il allait de l'un à l'autre, la serviette sur le bras, comme un simple garçon de table, portant ici une assiette, là un verre, les invitant tous à boire et à manger, et se sentant assez heureux de voir ses convives heureux et royalement servis...

Quand le festin parut près de finir, — car tout a une fin dans ce monde, même l'appétit du jour des Rois, — Jean Valdo s'approcha de Jean de Lugio et lui parla à l'oreille ; le prêtre se leva aussitôt et réclama le silence. Il prit alors la parole pour dire, ce que nous savons déjà, que cette fête était la fête de Félicie, que son père l'avait donnée pour elle dans le but de faire honneur et de témoigner sa gratitude à toutes les personnes qui avaient travaillé et prié pour sa fille pendant l'affreuse nuit où sa vie avait été en danger.

— Il vous remercie, ajouta-t-il, et promet d'adresser à Dieu ses plus ferventes prières pour le bonheur de toute votre vie. Il m'a prié de vous exprimer pour lui ces sentiments.

Ce petit discours fut accueilli à toutes les tables par de bruyants applaudissements, et l'on cria :

— Vive Jean Valdo ! Vive Jean Valdo !... et vive mademoiselle Félicie !...

La pauvre fille pleurait comme si son cœur allait se briser, et cependant son visage rayonnait de joie et de bonheur... Et sa mère, qui tenait sa main, pleurait aussi comme si son cœur allait se briser...

Jean Valdo prit alors la parole et dit :

— Je ne sais pas parler comme messieurs les abbés ; mais je veux vous exprimer ma reconnaissance et la joie que j'éprouve de voir ma chère enfant au milieu de nous, et de nous sentir si heureux tous ensemble... Ah ! mes amis, vous avez connu en moi un homme sans cœur, qui vous a dit et répété mille fois : « Je m'occupe de mes affaires, que les autres s'occupent des leurs...» Je ne sais combien de fois j'ai parlé ainsi aux personnes qui sont ici présentes. Mais mes yeux se sont bien ouverts la veille de Noël... Pendant ces heures cruelles, j'ai appris que j'avais besoin des autres... que j'avais besoin que beaucoup d'autres m'assistassent moi-même et ce que j'ai de plus cher au monde, fût-ce au péril de leur vie, — comme l'a si bravement fait l'ami que vous voyez à mes côtés. — Pendant ces longues heures, je n'ai pas cessé de prier Dieu et

de lui promettre que, ma fille vécût-elle ou mourût-elle, qu'elle restât ici-bas avec moi ou allât vivre au ciel avec les anges, que, quoi qu'il arrivât, je vivrais désormais pour les autres, pour vous, pour vous et pour vous, et que je donnerais à mon prochain toute mon assistance... Mais, chers amis, je ne puis pas entrer dans cette nouvelle vie sans demander pardon à Dieu, et sans vous demander pardon pour avoir dit si souvent : « Je m'occupe de mes affaires, que les autres s'occupent de leurs affaires.» Je ne puis pas commencer à vivre pour mon prochain sans demander pardon de n'avoir vécu que pour moi-même... C'est pour cela qu'à cette fête de ma chère fille, je lui demande à elle, et je vous demande à vous de m'éclairer, et je supplie le bon Dieu de nous enseigner à tous comment nous devons vivre les uns pour les autres...

Au milieu des pleurs et des applaudissements, on criait : « Vive notre hôte ! vive Jean de Lugio ! » quand le chanoine Guillaume, tout en larmes, fit signe qu'il voulait parler. Tout le monde fut bien surpris de voir là, debout et tout près de Jean de Lugio, l'homme qui tenait à Lyon la place du révérendissime archevêque... Il y avait sur son visage un étrange sourire, qui

semblait dire qu'il avait un secret à révéler. En effet, quand il vit que la curiosité de tous était bien éveillée, il fit du doigt dans l'air le signe de la croix de Malte, et dit :

— Je vais apprendre à notre frère comment il doit s'oublier et vivre pour les autres. Tout ce qu'il fait, qu'il le fasse pour l'amour du Christ, et qu'il accueille et assiste ses frères

EN SON NOM !

Puis, passant derrière Madame Valdo et Félicie, il jeta son bras autour du cou de Jean de Lugio, fort étonné de son action, le tourna vers lui et l'embrassa...

Oh ! la stupéfaction qui suivit !... les applaudissements, les acclamations et les larmes !... Les initiés se demandaient comment le prélat qui régnait sur Lyon avait pu découvrir leur secret... Pour ceux dont les yeux n'étaient qu'à demi-ouverts sur ce qui s'était si manifestement révélé à Jean Valdo, au milieu des terribles inquiétudes de sa longue veillée, c'était comme s'ils avaient vu Saladin et le roi Philippe-Auguste s'embrasser sur le mont des Oliviers... Et cette classe d'initiés qui étaient fanatiques à leur façon, comme l'était le baron de Montferrand, ceux-là ne s'imaginaient pas qu'un archevêque de Lyon, ou n'im-

porte quel autre prélat, pût avoir un cœur et proférer une seule bonne parole... Pour les gens d'église qui étaient présents, Alexandre, Hugues et Stéphen, ce fut un indicible soulagement, car ils venaient d'entendre leur chef témoigner, plus hautement qu'ils n'avaient osé le faire, ce sentiment de charité et d'amour fraternel qui remplissait leurs âmes...

Quant à Jean de Lugio, il ne fut pas étonné. Il répondit au témoignage d'affection du chanoine en l'embrassant à son tour cordialement.

— Ah ! dit-il, le royaume de Dieu est vraiment venu... La cité de Dieu est délivrée, et nous y vivons. Le ciel ne peut rien nous offrir de meilleur que ce que nous avons ici... Vous nous comprendrez toujours, Guillaume, et nous vous comprendrons toujours... Quand vous nous demanderez d'agir, nous agirons ; car vous demanderez pour l'amour du Christ et nous répondrons

EN SON NOM.

CHAPITRE XII

TOUTE L'HISTOIRE

C'EST mon oncle Adrien qui nous a rapporté de Lyon l'histoire que vous venez de lire. Il avait vu de ses yeux toutes les différentes scènes des événements qui s'y déroulent; il avait foulé de son pied chaque pouce du terrain où vous avez suivi Félicie dans ses courses vagabondes; celui où Jean de Lugio et Jean Valdo ont marché; celui où vous avez vu le chanoine Guillaume traverser les ténèbres, son étrange flambeau à la main; il avait traversé le petit pont et le grand pont; il avait vu l'emplacement des ateliers de Jean Valdo; il avait grimpé la colline et visité l'église de Saint-Thomas; il y avait fait le signe de la croix et y avait remarqué les ex-voto que venaient d'offrir les jeunes soldats guéris par Notre-Dame des blessures qu'ils avaient reçues pendant la guerre de Prusse; et il avait porté ses regards au-delà de la vallée du Rhône pour admirer dans le lointain le Mont-Blanc, à une distance de près de trente lieues !...

Il avait parcouru les montagnes du Dauphiné et les collines escarpées qui s'élèvent au nord de ces montagnes ; il avait descendu la vallée du Brevon et de l'Alberine ; il avait longé le Rhône et l'avait passé et repassé deux fois comme fit Jean de Lugio... Il ne prétendait pas avoir découvert la hutte de Mark de Seyssel le charbonnier, mais il nous assura qu'il était allé dans un endroit où cette hutte aurait fort bien pu se trouver...

Et puis, il avait passé une bonne et très agréable journée dans la tranquille et riante bibliothèque de Lyon, où personne ne songeait à Pierre Valdo, mais où tous se montrèrent aussi empressés à servir mon oncle que s'il avait été Henri V lui-même...

C'est là qu'il prit connaissance de l'important ouvrage de Claude-François Menestrier (*), pendant qu'il avait devant ses yeux le portrait en pied de cet excellent homme, lequel semblait lui sourire... Il lut aussi le livre de Montfalcon, manifique et d'une rare précision, intitulé : *Les Monuments de Lyon.* Peut-être est-ce M. Montfalcon lui-même qui fut si courtois pour mon oncle,

(*) Histoire civile ou consulaire de la ville de Lyon.

qui n'était cependant porteur d'aucune lettre d'introduction et parlait fort mal la langue des Français...

Et après, il lut un grand nombre de brochures qui attaquaient violemment M. Montfalcon sur telle et telle question, qui n'intéresseraient pas les lecteurs de cette histoire; mais ces vives querelles lui firent penser que le feu allumé par Pierre Valdo, Jean de Lugio et les *Pauvres de Lyon* ne s'était pas consumé en un ou deux siècles, ni même en cinq siècles... Et quand, sorti de la bibliothèque, il apprit que le conseil municipal voulait interdire l'hôtel de ville au préfet du gouvernement, il ne douta plus que la vieille flamme ne brulât toujours...

Mon oncle avait rapporté plusieurs cartes pour nous y montrer les ruisseaux, les rivières, les fleuves et les montagnes du pays, et un nombre d'esquisses et de photographies que nous n'avons pas mises dans ce livre. Et il avait à dire bien des choses sur les hommes qui aimèrent et encouragèrent Jean de Lugio et Pierre Valdo... et il nous conta de longues histoires de mainte vallée ignorée et de mainte cave barricadée, où tel et tel des *Pauvres de Lyon*, ou bien l'un et l'autre de ces Vaudois qui défendirent la même foi pendant

des siècles, s'étaient tenus cachés... Mais ces récits n'ont rien à faire avec la Noël et la fête du jour des Rois de notre petite Félicie : pour cette raison, mon oncle qui n'écrit que pour vous n'en a pas parlé dans son livre.

C'est quand nous étions au bord de la mer, à *New Sybaris*, pendant deux chaudes soirées de septembre, deux de ces soirées où l'on peut ouvrir toutes les fenêtres jusqu'au coucher du soleil, lequel vient si tôt qu'il reste encore deux ou trois heures à passer après le souper avant qu'on aille se coucher ; c'est, dis-je, pendant ces deux soirées que mon oncle nous a lu l'histoire de Félicie, de Jean Valdo, de Giulio le Florentin, du message porté dans les collines, de la hutte du charbonnier, de Jean de Lugio et de la veille de Noël. Et son histoire disait ensuite comment la pauvre Félicie avait passé cette veille de Noël, et comment le chanoine Guillaume l'avait passée, et comment, le matin de Noël, le savant docteur avait sauvé sa malade, et enfin comment le jour des Rois fut célébré chez le père de Félicie... C'est toute cette histoire que vous venez de lire, cher lecteur, et à laquelle vous et moi nous donnerons ce titre :

« EN SON NOM. »

On avait permis à mon fils Philippe de rester debout plus tard que d'habitude pour écouter le récit de la fête du jour des Rois. Quand la lecture fut finie, sa mère lui dit de prendre sa bougie, mais il traîna un moment pour poser à son oncle l'inévitable question :

— Est-vrai, mon oncle ?...

— Je ne sais pas pourquoi tout cela ne serait pas vrai... dit mon oncle. Pierre Valdo fut banni tout juste comme ça, et avec lui Jean de Lugio, deux hommes dont le monde n'était pas digne... Richard et Philippe allèrent à la croisade tout juste alors ; et le pont s'est écroulé tout juste comme vous le dit la petite histoire ; Averroès et Abulcasis, et une douzaine d'hommes inspirés comme eux, avaient précisément alors poussé tout ce qu'il y avait d'hommes intelligents en Europe vers des études qui devaient détrôner l'empirisme médical. Et les *Pauvres de Lyon* et leurs coreligionnaires dans les montagnes eurent besoin, n'en doutez pas, de toute leur tête et de toutes les ressources de leur esprit pour se protéger, et ils ont eu besoin de plus de mots de passe que cette histoire n'en rapporte pour aller des montagnes à Lyon et de Lyon aux montagnes... Quel chanoine Guillaume occupa la place du doyen pen-

dant son absence, l'histoire ne le dit pas, mais j'imagine que ce fut l'un ou l'autre des Guillaume... Les pieds de Cœur-Blanc étaient-ils blancs ou noirs? Je l'ignore, car là-dessus aussi l'histoire se tait... Et elle ne nous dit pas non plus si Fanchon, la fille de Mark, avait quinze ans ou si elle en avait seize... Mais ce qui est vrai, j'en suis certain, c'est que chacun de nos personnages réussit dans tout ce qu'il entreprit de faire « pour l'amour du Christ,» le jour où il trouva quelqu'un qui vint s'unir à lui « EN SON NOM.»

— Mon cher Philippe, dit sa tante Priscilla, nous avons eu tout juste la même histoire la semaine dernière ici, sous nos yeux, mais tu étais trop occupé de ton bateau et de ton fusil pour t'en apercevoir.

— La même histoire ici, ma tante?...

— Cette histoire se répète sans cesse, mon garçon... Aujourd'hui, plus que jamais, Jésus-Christ répand la vie et réveille les morts, selon la promesse qu'il a faite... Quand le docteur Sargent se lève à minuit et fait, avec son cheval gris, vingt milles avant le lever du soleil pour arriver au chevet de la pauvre vieille dame Fetridge, penses-tu qu'il le fasse dans la pensée que la ville lui payera cinquante sous pour cette visite?...

Non ; il le fait parce que le Seigneur lui a commandé de le faire, bien qu'il soit fort peu probable qu'il dise qu'il le fait pour l'amour du Christ et En Son Nom... Quand M. Johnson nous a envoyé, pour le synapisme que j'ai appliqué hier soir sur la poitrine de Marie, une moutarde piquante et brûlante, et non pas de la sciure de bois colorée avec du safran, penses-tu qu'il l'a fait pour garder la pratique de ton père?... Non ; il l'a fait parce qu'il aimerait mieux mourir que de voler un sou à qui que ce soit. Et ce sentiment naît de ce que ton père appelle : être guidé par l'amour du Christ et travailler En Son Nom... Et quand le messager, dont la voiture s'était cassée en route, vint à pied hier soir nous apporter un télégramme de Kingston, parce qu'il pouvait être important pour nous, penses-tu qu'il ait marché ces cinq milles parce qu'on l'avait payé pour le faire?... Il ne fit pas devant nous la croix de Malte et ne prononça aucun mot de passe ; mais, tout de même, le brave homme fit sa commission pour l'amour du Christ, et il ne l'eût jamais faite s'il n'avait pas vécu dans une société formée et réunie En Son Nom.

— Dans cinq cents ans, mon cher Philippe, on contera notre histoire, la tienne et la mienne...

On nous trouvera intéressants alors comme des personnages de roman ; et il vaudra la peine qu'on lise notre histoire, si dans ce que nous faisons il y a assez de simplicité, de courage, de désintéressement et d'amour pour qu'on voie que nous avons travaillé pour l'amour du Christ et que nous avons fraternisé

EN SON NOM.

Dec 28 1901

DEC. 21 190.

1 COPY DEL. TO CAT. DIV.
DEC. 23 1901

Deacidified using the Bookkeeper process.
Neutralizing agent: Magnesium Oxide
Treatment Date: Sept. 2009

PreservationTechnologies
A WORLD LEADER IN COLLECTIONS PRESERVATION
111 Thomson Park Drive
Cranberry Township, PA 16066
(724) 779-2111

LIBRARY OF CONGRESS
0 016 117 442 7